A. M. LEX 12

VICTOR HUGO WATERLOO NAPOLEON

Recueil de documents publiés et annotés

par

HECTOR FLEISCHMANN



ALBERT MÉRICANT, ÉDITEUR

29, AVENUE DE CHATILLON — PARIS

Victor Hugo

Waterloo

Napoléon

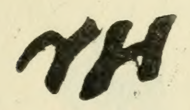


VICTOR HUGO
WATERLOO
NAPOLÉON

Documents recueillis, publiés et annotés

PAR

HECTOR FLEISCHMANN



PARIS
ALBERT MÉRICANT, ÉDITEUR
29, AVENUE DE CHATILLON, 29



CE RECUEIL DE POÈMES
DE VICTOR HUGO, MÉRY ET BARTHÉLEMY,
CASIMIR DELAVIGNE, BÉRANGER
ET Mme LA COMTESSE DE NOAILLES,
ET DE PROSES DUES A Mme SÉVERINE,
MM. HENRY HOUSSAYE, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,
GEORGES BARRAL ET HECTOR FLEISCHMANN,
EST VENDU AU BÉNÉFICE DU MONUMENT
VICTOR HUGO A WATERLOO.





L'œuvre du Monument Victor Hugo

A WATERLOO

* * *

Le 18 juin 1911, — quatre-vingt-seizième anniversaire de la tragique rencontre qui décida des destins de l'Europe continentale, — MM. Hector Fleischmann, directeur de la *Revue des Curiosités révolutionnaires*, et Maurice Dubois, peintre militaire, prirent l'initiative de l'érection d'un monument à Victor Hugo dans le champ de bataille de Waterloo. Cette initiative naquit d'un anniversaire : en ce mois de juin 1911, la mémoire fidèle des admirateurs du Poète pouvait célébrer le cinquantenaire de son séjour dans ces lieux visionnaires d'où il rapporta les pages des *Misérables* promises à une sûre immortalité. Le projet de MM. Hector Fleischmann et Maurice Dubois, mûre-

ment réfléchi, étudié dans ses moindres détails, fut annoncé par les journaux de France et de Belgique le 31 juillet suivant. Il reçut un accueil chaleureux, sympathique, amical. Quelques attaques, trop peu désintéressées pour être sincères, et, au demeurant, de si petite importance, tentèrent de décourager les promoteurs de l'œuvre. Dédaignant certaines clameurs de politiciens autour de ce projet particulièrement placé au-dessus de toute politique, ils lancèrent l'appel suivant reproduit par la presse européenne :

Aux anniversaires de la tragique journée du 18 juin 1815, le souvenir de Victor Hugo demeure inséparablement attaché. C'est, en effet, en juin 1861 que le poète vint s'établir dans la « morne plaine » pour ce séjour de deux mois qui donna à l'art et à la poésie le livre premier de la deuxième partie des *Misérables*. Dix ans auparavant, dans ces mêmes lieux évocatoires, Victor Hugo avait trouvé, en compagnie du grand poète belge André Van Hasselt, l'inspiration du poème, désormais classique, qui domine les *Châtiments*. Quelques écrivains, poètes et historiens, ont pensé que ce grand instant du génie national français pouvait être célébré dans cette plaine fameuse où la hantise du souvenir le fit naître, dans ce champ de bataille où cinq monuments attestent de l'héroïsme

guerrier, du triomphe de la Force, sans qu'aucune pierre célèbre la souveraineté de la Pensée, la revanche de la Poésie sur le courage brutal. Ce monument sera sobre et grandiose : une colonne de granit sur laquelle claironnera l'admirable coq gaulois du maître Auguste Cain. Point de buste. Point de statue. Un nom et une date. Cette pierre française ne glorifiera pas uniquement le poète épique des *Misérables*, mais encore tous les artistes de la plume et du pinceau qui chantèrent Waterloo : Béranger, Méry et Barthélemy comme Casimir Delavigne, Raffet comme Charlet, qui consolèrent de la défaite en la magnifiant et en donnant à la race le conseil de l'espérance.

Voilà la pensée qui a guidé les promoteurs du monument Victor Hugo ; c'est avec ce programme essentiellement artistique et national, *placé au-dessus de toute politique*, qu'il fait appel à tous ceux qui ont encore au cœur la flamme des émotions reconnaissantes et des souvenirs vivants.

Le génie de Victor Hugo n'appartient point exclusivement à la France : il est à l'humanité. C'est donc de tous les artistes, de tous les poètes, de tous les admirateurs de Victor Hugo, de quelque nationalité qu'ils soient, que le concours est attendu. Que la plus modeste obole aide à élever cette pierre de gloire dans les lieux où l'exilé trouva un refuge et le proscrit un asile. L'heure des haines séculaires est passée : c'est aux artistes et aux penseurs de France et de

Belgique à jeter la première palme de la paix dans le champ de bataille de Waterloo.

Ces déclarations simples et franches, montrant le but réel de l'œuvre, lui rallièrent les suffrages de l'élite de la France intellectuelle et artistique. Nombreuses et rapides, les adhésions arrivèrent et, quelques semaines après cet appel, le patronage d'honneur pour la France du monument Victor Hugo à Waterloo se trouvait composé de la manière suivante :

M. le Ministre de l'Instruction publique. — M. le Sous-Secrétaire d'État aux Beaux-Arts.

Mmes Sarah Bernhardt. — Comtesse de Noailles. — Séverine.

MM. Jean Aicard. de l'Académie française. — Armand d'Artois, conservateur de la Bibliothèque Mazarine. — Georges Barral, homme de lettres. — Henry Bataille. — Boissy d'Anglas, sénateur. — Léon Bonnat, de l'Institut. — Henri Cain, auteur dramatique. — Georges Cain. conservateur du Musée Carnavalet. — Paul Deschanel, de l'Académie française, député. — A. Dorchain, homme de lettres. — E. Fasquelle, éditeur. — J. Finot, directeur de la *Revue*. — Léon Hennique, président de l'Académie Goncourt. — J. Hetzel, éditeur. — C. Le Senne, président honoraire de

l'Association de la Critique dramatique. — LUCIEN MILLEVOYE, député. — Baron de MENEVAL, ministre plénipotentiaire. — HENRI DE RÉGNIER, de l'Académie française. — GUSTAVE RIVET, sénateur. — GEORGES ROCHEGROSSE, artiste peintre. — A. RODIN, statuaire. — SILVAIN, de la Comédie-Française. — GUSTAVE SIMON, exécuteur testamentaire de Victor Hugo. — GEORGES SYLVAIN, ministre plénipotentiaire.

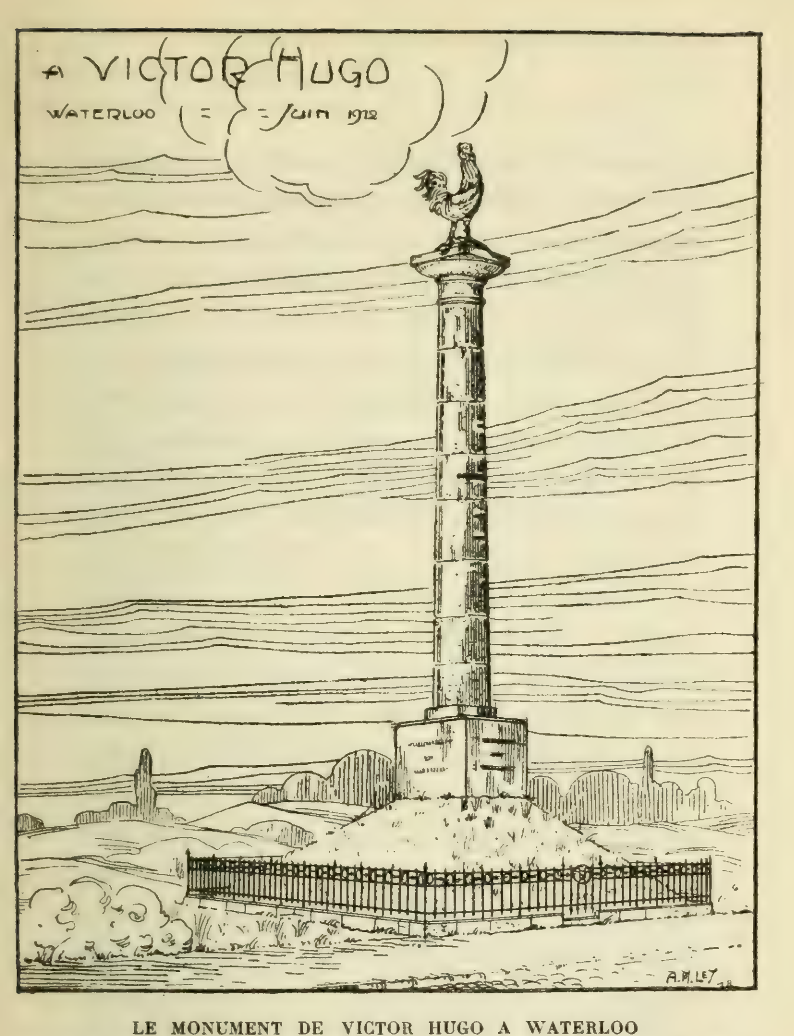
Le secrétariat général de ce patronage français était confié à M. Hector Fleischmann, tandis qu'à Bruxelles, M. Maurice Dubois formait, grâce à son activité, à son dévouement, à ce que son nom représentait d'honneur et de probité, un patronage dont les noms glorieux n'avaient rien à envier à ceux du patronage français. Nous en donnons ici la composition :

MM. Dr A. BALAND. — A. BRÉART, conseiller provincial. — PAULIN BROGNEAUX, homme de lettres. — E. DELANNOY, sénateur provincial. — LOUIS DUMONT-WILDEN, homme de lettres. — PAUL DUVIVIER, avocat à la Cour d'appel de Bruxelles. — Baron EDOUARD EMPAIN. — MAURICE GILBERT, avocat à la Cour d'appel de Bruxelles. — IWAN GILKIN, homme de lettres. — VALÈRE GILLE, conservateur à la Bibliothèque Royale de Belgique. — GÉRARD HARRY, homme de lettres. — CAMILLE LEMONNIER, homme de lettres. — EMILE

LEYS, industriel, à Bruxelles. — ALFRED MABILLE, directeur des Beaux-Arts et de l'Instruction publique de la ville de Bruxelles. — MAURICE MAETERLINCK. — ROLAND DE MARÈS, rédacteur en chef de *L'Indépendance Belge*. — GEORGES MASSET, directeur du journal *L'Express*, à Liège. — ADOLPHE MAX, bourgmestre de la ville de Bruxelles. — PAUL MÉLOTTE, avocat à la Cour d'appel de Liège. — LOUIS PIÉRARD, hommes de lettres, rédacteur au *Soir*. — CLÉMENT SEELIGER, du Crédit Lyonnais. — FERNAND SÉVERIN, professeur à l'Université de Gand. — ARTHUR SOLVAY, ingénieur à Bruxelles. — ERNEST SOLVAY, chimiste. — LUCIEN SOLVAY, rédacteur en chef de *L'Étoile Belge*. — EMILE VERHAEREN, homme de lettres. — AUGUSTE VIERSET, hommes de lettres.

En même temps, les premières souscriptions arrivaient, généreuses ou petites, mais toutes également empressées (1). Elles permirent de confier aussitôt les plans du monument à M. A. Manuel Ley, architecte à Paris, et M. J.-H. Verhoeven,

(1) Elles seront, sous peu, publiées dans les journaux, et réunies par la suite dans le mémorial qui perpétuera le souvenir de l'inauguration du monument Victor Hugo à Waterloo. Ajoutons ici que les souscriptions peuvent être adressées pour la France à M. Hector Fleischmann, 8, rue Adolphe-Focillon, Paris (XIVe), et pour la Belgique, à M. Maurice Dubois, 103, rue du Tyrol, Bruxelles.



LE MONUMENT DE VICTOR HUGO A WATERLOO

exécuté sur les plans et croquis de M. A. Manuel Ley, architecte à Paris.
par M. J.-H. Verhoeven, architecte à Bruxelles.

architecte à Bruxelles. Une active propagande, à laquelle participèrent avec un admirable dévouement pour lequel le Comité du monument leur doit une particulière reconnaissance, MM. J.-J Van Dooren, de Liège ; A. Revol, de Paris ; Adolphe Lacour, de St-Quentin ; Léopold Rosy et P. H. Devos, de Bruxelles ; Belval-Delahaye, de Paris ; Lucien Laudy, de Vieux-Genappe, s'organisa et fit pénétrer dans les milieux les plus divers de France et de Belgique l'idée directrice de l'œuvre entreprise. Tant d'efforts généreux, couronnés aussi rapidement des plus heureux résultats, permirent au Comité de constater, au bout de quelques semaines, que son œuvre était née viable et appelée à une réalisation certaine (1). A l'heure où ses travaux entrent dans une période active, il croit utile de faire un dernier appel au public, à ses amis inconnus, aux sympathies lointaines qu'il se sent, et, ce livre, il le publie au bénéfice du monument Victor Hugo, comme le moyen le plus sûr de la

(1) Le succès rapide et brillant de notre œuvre, n'a pas manqué, tout naturellement, de faire naître de jalouses et haineuses envies. Une association de commis-voyageurs, agents d'assurances et aubergistes, dite *Société Victor Hugo*, a cru pouvoir, dans une petite publication confidentielle à tirage limité, nous accuser de rapt à

vulgarisation de son projet de piété patriotique et littéraire. Si sa partie matérielle a pu être réalisée d'une manière aussi brillante, c'est à M. Gustave Simon, exécuteur testamentaire de Victor Hugo, qu'il en doit le mérite : libéralement toutes les autorisations nécessaires ont été accordées par lui,

son égard. A l'entendre, l'idée d'un monument à Victor Hugo à Waterloo, est sa propriété personnelle. Coupons court de suite à cette téméraire insinuation. Voici la lettre reçue naguère par les deux secrétaires généraux du monument Victor Hugo :

SOCIÉTÉ VICTOR HUGO — Paris, le 3 août 1911.

—

ASSOCIATION LITTÉRAIRE

—

Messieurs,

Je lis dans Le Journal *que, sur votre initiative, un comité vient de se constituer pour élever à Victor Hugo un monument sur le champ de bataille de Waterloo.*

La Société Victor Hugo désireuse de s'associer à ce projet me charge de me mettre en rapport avec vous pour examiner avec vous (sic) *les conditions de sa participation et de son concours...*

Veuillez agréer, Messieurs, l'assurance de mes sentiments les meilleurs et les plus distingués.

Le vice-président
G. HANCIAU.

Nous ne commenterons pas cette épître, — accablante et édifiante. Nous ne dirons qu'un mot : si cette « association littéraire », qui brille particulièrement par le nombre d'agents d'assurances qui la composent, désire faire le public juge des raisons pour lesquelles le Comité du monument Victor Hugo a Waterloo a cru devoir décliner sa collaboration, nous nous ferons un devoir de publier *in extenso* le dossier fort curieux que nous possédons. On pourra se demander, alors, où la littérature, même en « association, » va quelquefois se nicher — et *s'assurer* contre les risques de la perte de la mémoire et l'oubli des documents.

et c'est un des plus précieux présents qu'il pouvait faire à l'œuvre. Une même gratitude doit aller à Mme la comtesse de Noailles, à Mme la comtesse Henry Houssaye, à Mme Séverine, à M. Georges Barral, à tous ceux-là, enfin, dont le geste pieux et généreux a permis de dresser ce petit monument votif, où, comme dans une conque marine, retentissent, avec les grondants éclats de l'Épopée, les grands accents immortels de ce que notre Poésie à de plus glorieux et de plus émouvant.

Janvier 1912.



Stances à Victor Hugo

* * *

A ce livre où des cœurs pieux rendent hommage à qui incarna le Rythme et fut la Poésie, un chant de lyrique ferveur devait servir de préface harmonieuse. C'est à Mme la comtesse de Noailles qui, pour chanter la molle grâce des beaux paysages de France retrouva le génie perdu et secret d'André Chénier et la grâce du vendômois Ronsard, que nous avons demandé de donner les nobles strophes qui devaient ouvrir cet hommage collectif à Victor Hugo. Il y a, pour le Comité du monument Victor Hugo à Waterloo, quelque fierté à se dire que le grand poète du *Cœur innombrable* ne s'est pas refusé à ce juste honneur.

* * *

On ne peut que se taire, Hugo, la voix se meurt
Chez celui qui t'écoute ;
On ne peut que rester baigné de ta rumeur,
Sur le bord de la route.

Dans les chemins du monde où tes pieds ont marché,
La cigale est sonore ;
C'est toi le masque noir des nuits, c'est toi l'archer
Qui décoches l'aurore !

Qu'un autre ose élever vers ton autel si haut
Une ode triomphante,
Je ne veux qu'effeuiller sur ton calme tombeau
La rose de l'Infante.

Je suis la sœur de Ruth, la sœur de l'Enfant grec
Et du Roi de Galice ;
Je viens ivre d'azur et de rosée, avec
L'aube dans ma pelisse ;

Je viens comme une enfant qui voudrait caresser
Ta faste auguste et sainte,
Et qui, ne pouvant rien pour ta gloire, a tressé
Le lierre et la jacinthe ;

Comme une enfant qui tremble et qui tombe à genoux
Joignant des mains glacées,
Et qui baise en pleurant les pieds joyeux et doux
De tes grandes pensées.

Je crois que c'est toi Pan, que c'est toi Jehova,
Toi le chantant Homère,
Que l'immense océan, brisant ses bords, s'en va
Dans ta poitrine amère.

Quand je vois l'infini, je pense : « C'est Hugo,
C'est sa bouche profonde ! »

Et je crois que c'est vous les deux pôles égaux
Qui contiennent le monde !

Je vous lis en pleurant, en chantant tour à tour,
Vous seul m'avez fait croire
Qu'on peut mettre au-dessus de l'ineffable Amour
L'héroïsme et la gloire.

Ah ! près d'Eviradnus, près du divin Roland
Qui gardent votre tombe,
Laissez que, déchirant son gosier tiède et blanc,
J'immole ma colombe...

Comtesse de NOAILLES.





Hugo à Waterloo

* * *

A Mme Séverine, qu'on trouve en tête de toutes les nobles causes françaises, le comité du monument Victor Hugo à Waterloo demanda une de ses premières adhésions. Voici en quels termes ce noble esprit et ce grand cœur répondit à notre appel. C'est la page préliminaire qui doit ouvrir le livre que nous publions aujourd'hui (1).

* * *

Pourquoi non? Toute la politique du monde ne prévaut pas contre le sentiment. Le peuple a des raisons que la raison ignore — et qui, cependant, réduisent celle-ci à n'être plus qu'une pauvre petite chose négligeable un peu comique, comme le serait un sceptre posé au seuil d'un palais en

(1) Cet article parut en tête de *L'Intransigeant*, 17 août 1911.

obstacle à l'émeute, comme le serait une paille opposée en digue au torrent.

Or, le sentiment s'attache bien moins à l'histoire qu'à la légende. Et cela s'explique. L'une est l'œuvre des érudits, l'autre l'œuvre des rapsodes. Nous en sommes restés davantage qu'on ne le suppose aux temps homériques. L'écrit, pour exact qu'il soit, et documenté, et précis, n'est que feuille morte, à côté de la luxuriance vivace du récit. Transmis de bouche en bouche, enjolivé, magnifié, mouvementé, consciemment ou involontairement, par chaque intermédiaire successif, il crée la fable prodigieuse, tantôt guerrière, tantôt mystique, tantôt amoureuse, qui, fixée profondément dans la mémoire des hommes, finit par devenir plus véridique que la vérité elle-même — nue, mais maigre !

Qu'il se rencontre alors un artiste de génie pour adopter cette fille de tous, lui donner un état-civil, la tirer des limbes, la proclamer sienne à la face du monde, laurer son front hier obscur, et la légende devenue chef-d'œuvre immortel a le pas sur l'histoire, non plus seulement pour la multitude, mais pour tous ceux-là qui professent le culte de la forme.

Or, Waterloo évoque irrésistiblement deux surhommes : Napoléon qui y sombra, Hugo qui en fixa l'épopée.

A quel titre ? Lui-même se charge de le dire

avec une modestie qui ne lui est pas coutumière :

Nous laissons les historiens aux prises; nous ne sommes qu'un témoin à distance, un passant dans la plaine, un chercheur penché sur cette terre pétrie de chair humaine prenant peut-être des apparences pour des réalités; nous n'avons pas le droit de leur tenir tête, au nom de la science, à un ensemble de faits où il y a sans doute du mirage; nous n'avons ni la pratique militaire ni la compétence stratégique qui autorisent un système; selon nous, un enchaînement de hasards domine à Waterloo les deux capitaines; et quand il s'agit du destin, ce mystérieux accusé, nous jugeons comme le peuple, ce juge naïf.

Mais, égal du Dante, rival de Shakespeare, émule de Schiller, Hugo burine, dans les *Misérables*, les cent pages lapidaires où est gravée pour jamais la face de Bellone au 18 juin 1815.

Et pour rendre visite au champ de bataille, on ne recourt ni à Walter Scott, ni à Lamartine, ni à Charras, ni à Vaulabelle, ni à Quinet, ni à Monsieur Thiers, ni même à l'admirable Stendhal, mais à lui, « encor Lui, toujours Lui ! » dont l'œuvre enflammée, vers ou prose, clame si susuperbement le *Gloria victis !...*



Ainsi fut-il, voici quelque trente ans, quand, pour la première fois, de Bruxelles, je me rendis

à Waterloo. Je hais la guerre; aucune de ses splendeurs esthétiques ne m'abuse; aucun des paradoxes dont on s'efforce de la justifier ne m'illusionne. Une des choses qui consolent de vieillir actuellement est de voir le progrès des idées de paix à travers le monde et surtout dans la classe ouvrière de tous pays, arbitre de l'universel destin.

Mais, comme tous ceux que berça la défaite, dont l'adolescence en fut défleurie, j'ai connu la folie de l'épée. J'en ai gardé l'amour de la force redresseuse de torts, de l'héroïsme frère de l'abnégation. Seulement, je les vois ailleurs, maintenant, que dans les carnages sur commande, les massacres par ordre...

L'expérience, la réflexion, vous en amènent là. Dans la fougue de la jeunesse, l'instinct combatif domine. Ah ! cette ferme d'Hougomont, avec quel serrement de cœur, quelle piété trépidante, j'en ai, suivant Hugo, son livre en main, contemplé toutes les ruines, touché toutes les cicatrices, de la chapelle au verger, du puits plein d'ossements aux pommiers criblés de balles ! J'ai vu, de mes yeux vu, dans un rêve éveillé, au plateau de Mont-Saint-Jean, le joueur de pibroch du 75e higlander qui, au centre du carré, cornemusa jusqu'à la mort. Et Ney, débraillé, fou, cinq chevaux tués sous lui, un tronçon d'arme au poing, invoquant la mort ! Et ce passant, ce petit homme



VICTOR HUGO

(Gravure d'après le portrait par Gilbert.)

qu'on arrêta, alors qu'à pied, la bride de sa monture enroulée au poignet, il s'en revenait à contre-déroute, vers l'endroit où gisait la garde, morte — « ce profil calme sous le petit chapeau de l'école de Brienne, cet uniforme vert, le revers blanc cachant la plaque, la redingote cachant les épaulettes, l'angle du cordon rouge sous le gilet, la culotte de peau, les bottes à l'écuyère sur des bas de soie, les éperons d'argent, l'épée de Marengo : le dernier César! »

Qui lirait sans frémir, autant sous le lyrisme de l'écrivain que de l'infortune des escadrons, les pages où est conté l'engloutissement des cuirassiers dans le chemin creux d'Ohain ? Qui pourrait se retenir de crier d'admiration à suivre, ainsi notée, l'agonie du « dernier carré » ? Et comme la flétrissure demeure à ce Blücher qui commanda le sans-merci, l'égorgement des prisonniers !

Il n'est que Carlyle à forcer ainsi l'émotion, à contraindre la sensibilité, à inspirer le dédain de la vie et l'élan du sacrifice !

Quoi qu'on dise, quoi qu'on objecte, il n'est au pouvoir de personne de séparer ce que le génie a réuni. Un peu de l'âme des grands artistes flotte aux endroits qu'ils célébrèrent. De toute l'épopée napoléonienne, il reste, pour la foule, deux vestiges : un mausolée sous des drapeaux qu'abrite une coupole d'or... et l'œuvre d'un

poète. Celui qui suspendit à la matière inerte, comme on enguirlande de fleurs un autel, les strophes éblouissantes de l'*Ode à la Colonne*, à l'*Arc de Triomphe* et du *Retour des Cendres* — en dehors même des *Misérables* — a sa place dans la « morne plaine ».

Il l'a immortalisée.

SÉVERINE.



“Napoléon le Grand”

PAR

VICTOR HUGO

* * *

Sous ce titre énigmatique et piquant la curiosité, le grand historien de *1815*, dont les lettres historiques pleurent encore l'image évanouie, publia naguère une étude dont la place est ici toute indiquée (1). Grâce à la haute obligeance de Mme la comtesse Houssaye nous pouvons donner ici cette page spirituelle et vive dont l'ingénieuse imagination masque et cache, comme en se jouant, une pénétrante étude de Victor Hugo considéré comme poète napoléonien. C'est un bel hommage de l'historien au poète, à celui qui, de Hauteville-House, le 25 juin 1867, lui écrivait : « Vous faites bien de m'aimer un peu ; vous me rendez la cordialité que j'ai toujours eue pour le poète et l'écrivain dont vous continuez le beau nom ; vous êtes le jeune ami d'un vieil ami de votre père (2) ». A lire cette belle page d'Henry

---

(1) Parue dans le *Bulletin du Bibliophile* en 1902, l'étude sur « *Napoléon-le-Grand* » *par Victor Hugo*, fut tirée à part, le 20 avril 1902, en une élégante plaquette à pages encadrées de filets, au nombre de 150 exemplaires. C'est le texte de ce tirage à part que nous suivons ici.

(2) Victor Hugo, *Correspondance*; *1832-1882*; Paris, 1898, in-8°, p. 309.

Houssaye on verra que, par delà l'ombre du tombeau, il sut garder au Poète disparu la tendresse d'un cœur et d'une admiration qui en voulurent appeler aux ruses les plus délicatement ingénieuses et charmantes pour attester de leur souvenir.

* * *

Le mois dernier, la veille du centenaire de Victor-Hugo, je publiai cet article dans l'*Echo de Paris :*

J'ai vu tout dernièrement chez un bibliophile de mes amis, un livre non cité encore parmi les œuvres de Victor Hugo. J'en donnerai la description exacte, à l'intention de M. Georges Vicaire, l'auteur érudit de *Manuel de l'amateur de livres du* XIXe *siècle :*

Napoléon le Grand
par
Victor Hugo
Imprimé sous le manteau impérial
à Paris
MDCCCC

In-8 raisin, papier vergé, 2 feuillets, (faux-titre et titre), 1 feuillet non chiffré, et 342 pages. Frontispice à l'eau-forte, non signé.

duchesse d'Abrantès; Napoléon II; la *Deuxième Ode à la Colonne :*

Dans la fournaise ardente il jetait à brassées
            Les canons ennemis,
Puis il s'en revenait gagner quelque bataille:
Il dépouillait encore à travers la mitraille
            Maints affûts dispersés,
Et rapportant ce bronze à la Rome française,
Il disait aux fondeurs penchés sur la fournaise :
            « En avez-vous assez ? »

Plus loin, c'est l'*Ode à l'Arc-de-Triomphe* (des *Voix Intérieures) :*

. . . . Debout!
Ceux de quatre-vingt-seize et de mil huit cent-onze,
Ceux que conduit au ciel la spirale de bronze,
Ceux que scelle à la terre un socle de granit,
Tous poussant au combat le cheval qui hennit,
Le drapeau qui se gonfle et le canon qui roule.

Je relis avec admiration le *Retour de l'Empereur*, ce grandiose poème d'un si beau mouvement lyrique :

Sire, vous reviendrez dans votre capitale,
Sans tocsin, sans combat, sans lutte et sans fureur,
Traîné par huit chevaux sous l'arche triomphale
            En habit d'empereur!

Par cette même porte où Dieu vous accompagne,
Sire, vous reviendrez sur un sublime char,
Glorieux, couronné, saint comme Charlemagne
Et grand comme César!

On a pris enfin dans les *Châtiments* les cinq premières parties de l'*Expiation;* dans la *Légende des Siècles*, le *Cimetière d'Eylau ;* dans *L'Année terrible*, les *Deux trophées.* Le volume de *Napoléon-le-Grand*, contient environ 2.500 vers. Parmi tous ceux qu'a écrits Hugo, il n'en est pas qui aient une forme plus magnifique, un sentiment plus élevé, un accent plus sincère; il n'en est pas qui donnent une impression plus forte ni qui soient plus assurés de l'immortalité.

A la suite de tous ces beaux vers, on a imprimé des pages de prose d'une égale beauté. D'abord le discours sur la pétition du prince Jérôme Bonaparte. J'en cite la péroraison : « Accordez-moi cette supposition impossible qu'il existe dans un coin quelconque de l'univers un homme qui n'ait jamais entendu prononcer le nom de l'Empereur. Supposez que cet homme lise ce texte de loi qui dit : *La famille de Napoléon est bannie à perpétuité du territoire français.* En présence d'une pénalité si terrible, cet étranger se demanderait ce que pouvait être ce Napoléon. Il se demanderait, cet étranger, avec une sorte d'effroi, par quels crimes monstrueux ce Napoléon avait

On lit au verso du faux-titre : *Ce livre a été tiré à 45 exemplaires, numérotés à la presse, pour quelques admirateurs de Napoléon et de Victor Hugo.*

Le frontispice représente la veillée des funérailles, dans la nuit du 31 mai au 1er juin 1885. Sous l'Arc-de-Triomphe, vu obliquement, se dresse le colossal catafalque qu'éclairent de lueurs fantastiques les flammes des grands lampadaires d'argent et les torches portées par les cuirassiers, pareils à des statues équestres.

A la droite, dans un nuage de poudre, au milieu des cavaliers, des canons et des drapeaux, l'Empereur arrêtant brusquement son cheval qui se cabre à demi, salue le glorieux cercueil.

Je crois intéressant de citer « l'Avis des éditeurs », imprimé en tête du volume; il est anonyme : « Les chefs-d'œuvre que nous avons réunis ici forment une épopée napoléonienne. Ils étaient épars dans beaucoup de volumes ; nous en avons fait un seul livre, un seul faisceau. Vers 1935, quand l'héritage de Victor Hugo sera entré dans le domaine public, nous sommes certains que ce livre, aujourd'hui imprimé clandestinement, pour une quarantaine de bibliophiles, sera réimprimé à des milliers d'exemplaires, car il est fait pour tous les cœurs français. Mais nous avons voulu qu'avant la fin du siècle qui s'appellera le siècle de Victor Hugo, s'il ne s'appelle pas

le siècle de Napoléon, fut publié ce livre où s'unit au nom auguste du grand empereur, le nom illustre du grand poète. »

Le volume commencera par : *Les deux Iles*, la première *Ode à l'Arc-de-Triomphe* et l'*Ode à la colonne de la place Vendôme*, publiées dans les *Odes et Ballades*. Viennent ensuite deux pièces des *Orientales : Bounaberdi* et *Lui :*

Toujours lui! lui partout! ou brûlante ou glacée,
Son image sans cesse ébranle ma pensée.
. . . .
. . . .
Napoléon ! Soleil dont je suis le Memnon !

Dans les *Feuilles d'Automne*, on a pris le *Souvenir d'enfance :*

J'avais sept ans, je vis passer Napoléon.
. . . .
. . . .
Il passa. Cependant son nom sur la cité
Bondissait, des canons aux cloches rejeté ;
Son cortège emplissait de tumulte les rues:
Et, par mille clameurs, de sa présence accrues,
Par mille cris de joie et d'amour furieux,
Le peuple saluait ce passant glorieux.

Voici maintenant quatre pièces des *Chants du Crépuscule : Le grand homme vaincu ; A Laure,*

pu mériter d'être ainsi frappé à jamais dans toute sa race... Messieurs, ces crimes, les voici : c'est la religion relevée, c'est le Code civil rédigé, c'est la France augmentée au-delà même de ses frontières naturelles, c'est Marengo, Iéna, Wagram, Austerlitz, c'est la plus magnifique dot de puissance et de gloire qu'un grand homme ait jamais apportée à une grande nation. » A ce discours prononcé à la Chambre des Pairs, le 14 juin 1847, on a ajouté en note ces deux lignes du discours prononcé dans une réunion électorale, le 29 mai 1848 : « Il n'y a pas encore un an, j'ai demandé hautement que la famille de l'Empereur rentrât en France. La Chambre me l'a refusé, la Providence me l'a accordé. »

Que de choses encore ! des fragments du *Rhin*, le *Récit du Capitaine*, de *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie;* les chapitres épiques des *Misérables* sur Waterloo. Des *Misérables* aussi, les pages des *Amis de l'A. B. C.* où Marius trace en traits de feu cet éblouissant portrait de Napoléon :

« ...Qu'admirez-vous, si vous n'admirez pas l'Empereur ? Et que vous faut-il de plus ? Si vous ne voulez pas de ce grand homme-là, de quels grands hommes voudrez-vous ? Il avait tout, il était complet. Il avait dans son cerveau le cube des facultés humaines. Il faisait des codes comme Justinien, il dictait comme César, sa cau-

serie mêlait l'éclair de Pascal au coup de foudre de Tacite, il faisait l'histoire et il l'écrivait; ses bulletins sont des Iliades. A Tilsit, il enseignait la majesté aux empereurs, à l'Académie des sciences, il donnait la réplique à Laplace, au Conseil d'Etat, il tenait tête à Merlin. Il voyait tout, il savait tout, ce qui ne l'empêchait pas de rire d'un rire bonhomme au berceau de son petit enfant; et tout à coup, l'Europe effarée écoutait des armées se mettre en marche; les frontières des royaumes oscillaient sur la carte, on entendait le bruit d'un glaive surhumain qui sortait du fourreau, on le voyait, lui, se dresser debout sur l'horizon avec un flamboiement dans la main et un resplendissement dans les yeux, déployant dans le tonnerre ses deux ailes, la grande armée et la vieille garde, et c'était l'archange de la guerre !... Etre l'Empire d'un tel Empereur, quelle splendide destinée pour un peuple, quand ce peuple est la France et qu'il ajoute son génie au génie de cet homme! Apparaître et régner, marcher et triompher, avoir pour étapes toutes les capitales, prendre ses grenadiers et en faire des rois, décréter des chutes de dynasties, transfigurer l'Europe au pas de charge, être le peuple de quelqu'un qui mêle à toutes vos aubes l'annonce éclatante d'une bataille gagnée, avoir pour réveille-matin, le canon des Invalides, jeter dans des abîmes de lumière des mots prodigieux qui

flamboient à jamais : Marengo, Arcole, Austerlitz, Iéna, Wagram ! Faire à chaque instant éclore au zénith des siècles des constellations de victoire, donner l'empire français pour pendant à l'empire romain, vaincre, dominer, foudroyer, être en Europe une sorte de peuple doré à force de gloire, sonner à travers l'Histoire une fanfare de Titans, conquérir le monde deux fois, par la conquête et par l'éblouissement, cela est sublime ! »

A Sainte-Hélène, dans ses visions consolatrices où il voyait sa gloire grandir d'âge en âge, Napoléon ne rêvait point plus éclatant panégyrique.

***

Depuis qu'a paru cet article, j'ai été assailli de questions : « A moi, vous pouvez bien dire le nom de votre ami. Il doit être de la Société des Amis des Livres ? — *Napoléon-le-Grand* a-t-il déjà passé en vente publique ? — Est-ce vous qui avez donné cette idée-là ? — L'impression a-t-elle été faite en France ou à l'étranger ? — Pensez-vous qu'en mettant les libraires en chasse, il serait possible de dénicher un de ces quarante-cinq exemplaires ? » J'ai reçu aussi nombre de lettres qui décèlent la même curiosité. On demande toutes sortes de renseignements. Un magistrat me

témoigne sa surprise que lui qui « depuis vingt ans réunit tous les livres de Victor Hugo, et tous les livres, toutes les brochures, tous les articles, de quelqu'importance écrits sur Victor Hugo, n'ait eu jusqu'ici aucune connaissance d'un *Napoléon-le-Grand.* » Un libraire, — et non des moindres, — m'écrit « de lui indiquer, si je le connais, l'éditeur qui a souscrit les 45 exemplaires. » Un médecin propose une association de deux ou trois personnes pour faire réimprimer ce livre en Belgique, à dix mille exemplaires à bon marché.

Les meilleures plaisanteries étant, comme on dit, les plus courtes, j'ai hâte de m'expliquer. *Napoléon-le-Grand* peut être ajouté au catalogue fameux des livres du comte de Fortsas. Ce volume n'existe pas, le titre est imaginaire, le frontispice est imaginaire, l'avant-propos est imaginaire.

C'est en lisant, il y a bien longtemps, l'*Ode à la Colonne*, *l'Arc-de-Triomphe*, le *Retour de l'Empereur*, certaines pages des *Misérables*, que m'est venue la première idée d'un *Napoléon-le-Grand*, par Victor Hugo, comme antithèse à *Napoléon-le-Petit*. Beaucoup plus tard, je fis tapisser une porte de ma bibliothèque avec des dos de livres simulés. Je m'amusai à inventer des titres de fantaisie : Benjamin Constant, *Variétés littéraires et variations politiques;* H. de Balzac, *Les*



WATERLOO !

(D'après la lithographie de Raffet.)

Comptes Mélancholiques; Alfred de Musset, *Elle et moi;* George Sand, *Moi et eux;* H. Rochefort, *Manuel du Démolisseur;* Michelet, *Eloge des Jésuites;* Schliemann, *Fouilles sur l'emplacement du Paradis Terrestre;* Leconte de Lisle, *Les Beautés du catholicisme;* E. de Goncourt, *De l'Influence des Goncourt sur la littérature française;* Ernest Renan, *Les cloches de la ville d'Is.* — Comme bien vous pensez, je n'oubliai pas : Victor Hugo, *Napoléon-le-Grand.*

J'avais le dos du livre, et combien de livres, dont on se contente de voir le dos! Mais pour une œuvre de Victor Hugo, c'était insuffisant. Je projetai plusieurs fois de faire imprimer le livre, mais le temps me manquait pour faire rassembler la copie, pour trouver un imprimeur de bonne volonté, pour m'occuper de la mise en pages et des épreuves. Et puis, j'avais tout de même quelques scrupules de toucher, fût-ce d'une main dévotieuse, à la propriété littéraire de Victor Hugo.

A la veille du centenaire, mon idée me revint encore, obsédante, impérieuse. Afin de m'en délivrer une fois pour toutes, j'écrivis l'article en question. Il me semblait qu'en décrivant ce livre dans un journal à grand tirage, en en citant des pages, je lui donnerais un certificat de vie et une existence au moins aussi notoire que si je le faisais imprimer à quelques exemplaires destinés

aux nécropoles des bibliothèques privées. Tout n'est qu'apparence.

Une indication encore. S'il n'existe pas un gros livre de Victor Hugo ayant pour titre : *Napoléon-le-Grand*, il y a un petit livre de Victor Hugo, qui est bel et bien à la gloire de Napoléon Ier. C'est un in-16 de 124 pages, publié en 1841. Le titre — qui est un peu plus long et un peu moins frappant que *Napoléon-le-Grand*, — vous dira le contenu du volume :

Le Retour de l'Empereur
suivi de
Lui. — Bounaberdi *(Orientales)*
Première ode a la colonne
Souvenir d'enfance (l'empereur au Panthéon)
Deuxième ode a la colonne
Le grand homme vaincu. — Napoléon II
A Laure, duchesse d'Abrantès. —
A l'Arc-de-Triomphe de l'Etoile
par
Victor Hugo.
Prix : 1 franc.
Paris
Furne et Cie, Delloye, libraire.
(*Imprimé par Béthune et Plon.*)

En tête se trouve un « Avis des Editeurs »,

signé : C. V. Duriez. Ce Duriez avait été soldat de Napoléon, ou il était fils d'un soldat de Napoléon, je ne sais pas bien. Il s'occupa, de 1840 à 1845, de la publication des œuvres de Victor Hugo. Au reste, peu importe Duriez ! c'est de son avant-propos qu'il s'agit. Le voici :

Depuis douze ans, le génie et la popularité de M. Victor Hugo se sont étroitement associés à tous les mouvements de la pensée nationale, de là, à diverses époques, ces poèmes qui ont un si durable et si profond retentissement; la première *Ode à la Colonne* qui vengeait nos maréchaux d'empire d'une insulte de l'Autriche, la deuxième qui prédisait dès 1830 le mémorable événement accompli en 1840, l'hymne à l'Arc de l'Etoile posé comme un aigle de bronze sur le sommet du colossal monument, l'Ode sur Napoléon II, la berceuse intitulée *Lui* et tant d'autres œuvres successives dont la réunion *forme une espèce d'épopée napoléonienne*, inspirations toutes populaires et toutes françaises, hommages du *grand poète* au *grand empereur*.

C'est cette espèce d'épopée, couronnée par le dernier poème de M. Victor Hugo, *Le retour de l'Empereur*, que nous publions aujourd'hui. Nous croyons exécuter une idée patriotique et honorable en mettant à la portée de toutes les bourses, *ces vers faits pour tous les cœurs*, et *en ne faisant* de toutes ces productions séparées, *éparses* dans vingt-trois volumes d'un prix élevé, *qu'un seul livre, qu'un seul faisceau, qu'un seul trophée.* Le succès, un long succès que le temps ne fait qu'accroître, a accueilli tous ces poèmes. Nous mettons donc avec confiance sous les yeux du public

le petit livre qui rapproche si glorieusement *du nom auguste de Napoléon, le nom illustre de Victor Hugo.*

C. V. Duriez.

Les mots en italiques sont ceux qui ont été reproduits par moi, avec des contextes un peu différents, dans « l'Avis au lecteur », que j'ai imaginé. J'ai fait ces emprunts afin de me garder contre une protestation éventuelle de quelque Hugolâtre sectaire. Si l'on m'avait accusé de travestir la pensée, les sentiments de Victor Hugo, j'aurais riposté en citant la page de Duriez, page que Victor Hugo a certainement lue en épreuves, qui a été imprimée avec son approbation, et à laquelle il semble même qu'il ait un peu collaboré. Je crois bien reconnaître son style dans cet *hymne posé comme un aigle au sommet de l'Arc-de-Triomphe*, dans ces *vers faits pour tous les cœurs*, dans le choix si judicieux et l'opposition si heureuse de ces deux épithètes : le nom *auguste* de Napoléon et le nom *illustre* de Victor Hugo, dans cette image, enfin : *un seul livre, un seul faisceau, un seul trophée.*

En résumé, si ce beau livre : *Napoléon-le-Grand* par Victor Hugo, n'est pas fait, il serait facile à faire, car tous les éléments en existent. J'ajoute qu'il sera fait. Ces jours derniers, un passionné collectionneur de documents napoléoniens, M. A.

P. m'a montré, classées dans quatre grands cartons et préparées pour l'impression, toutes les poésies, toutes les pages de prose que Victor Hugo a écrites sur l'Empereur. Tandis que j'imaginais le livre, M. A. P. s'occupait à le faire. Il y a des idées qui sont dans l'air.

HENRY HOUSSAYE,
de l'Académie Française.





Souvenirs sur Victor Hugo et Baudelaire à Waterloo

* * *

Combien peu de nos contemporains peuvent se flatter d'avoir connu le Victor Hugo du séjour à Waterloo en 1861 ? Certes bien ils sont rares, mais il en est encore. Parmi eux M. Georges Barral, dont la verte, alerte et active vieillesse se consacre aux plus nobles et aux plus dignes causes de notre histoire littéraire, a fixé les souvenirs pittoresques qui lui sont demeurés d'un pélerinage accompli dans la tragique plaine, avec Baudelaire, trois ans après le séjour du poète des *Misérables* à l'*Hôtel des Colonnes*. Ce sont ces souvenirs que nous réimprimons ici (1). On y trouvera des détails pittoresques et neufs, la vision d'un Hugo intime surpris dans les loisirs de son grand labeur. C'est le nécessaire prologue au chant épique de la bataille que nous donnons plus loin, un de ses à-côtés indiqué d'une plume vigoureuse et nette servie par une mémoire pieusement fidèle.

---

(1) Ces souvenirs ont primitivement été publiés dans la *Revue des Curiosités révolutionnaires*, 1911, tome I, p. 225 et suiv.

* * *

L'année 1911 eût pu faire célébrer à Waterloo un petit anniversaire littéraire : le séjour qu'y fit, durant l'été de 1861, celui qui y était venu chercher l'inspiration du livre I de la deuxième partie de ce qui s'appelait alors : *Les Misères.* Quelques vieux paysans se souviennent fort bien encore d'un petit homme trapu, à la barbe grisonnante et courte, allant lentement, prudemment et pesamment, à travers les sentiers et les ravins de la *morne plaine.* Morne ! point du tout! Elle fut sinistre le jour et le soir du dimanche 18 juin 1815, et elle est demeurée « morne » dans les tragiques vers de l'*Expiation.* Mais, réellement, cette plaine, dite de Waterloo, qui s'étend sur cinq territoires communaux différents, est ensoleillée, grasse, verdoyante au printemps, jaunissante en messidor, venteuse en toutes saisons. Elle regorge de vie animale et d'abondance végétale. Des morts innombrables, qui gisent là sous les pas des pèlerins, jaillissent annuellement de luxuriantes moissons et de verdoyants pâturages. A la place du grondement sans trêve des canons, c'est le beuglement des bœufs et des vaches nourricières, le hennissement des chevaux brabançons à la vigoureuse encolure, qui résonnent paisiblement aux oreilles des promeneurs attentifs. Le petit homme trapu, coiffé d'un large feutre,

vêtu d'un veston aisé, allait, venait, s'arrêtait devant les fermes, les auberges, les accidents de terrain, des vallonnements, des monticules, des endroits notables, disparaissait dans les chemins creux. Le soir tombé, il revenait à l'*Hôtel des Colonnes*, dans le grand village de Mont-Saint-Jean, suite et dépendance du bourg de Waterloo. Il dînait d'appétit aiguisé. Puis il s'enfermait dans sa chambre. Sur un vaste papier, d'une écriture épaisse et très espacée, souvent raturée, il traçait les lignes immortelles de l'épisode de la bataille ressuscitée par son génie, hors-d'œuvre et chef-d'œuvre des *Misérables*. A vrai dire, ce n'était pas la première fois que Victor Hugo allait à Waterloo. Il avait fait un premier pèlerinage dans la plaine, en mai 1852, en compagnie du grand poète belge André van Hasselt et de quelques réfugiés politiques français, dont voici les noms : Edgar Quinet, Madier de Montjau, Emile Deschanel, Charras, Challemel-Lacour. Détail piquant, tous ces adversaires de Napoléon III s'affirmaient, avant la lettre, comme de passionnés Napoléonisants. Trois années après le séjour d'Hugo à Mont-Saint-Jean (de mai à juillet 1861), les circonstances de la vie m'amenèrent à Bruxelles pour accompagner Nadar dans la troisième ascension de son fameux ballon le « Géant ». Je fus mis en rapport avec Baudelaire par Nadar, son intime ami depuis de longues années. Durant

cinq jours pleins, du 26 au 30 septembre 1864, j'ai vécu avec Baudelaire. Le mercredi 28, nous passâmes toute la journée à Mont-Saint-Jean, à l'*Hôtel des Colonnes*, résidence d'Hugo. C'est le récit de ce double pèlerinage que je donne ici, dans son intégralité.

Bruxelles, Hôtel du Brabant et Mont Saint-Jean,
Mercredi, 28 septembre 1864.

Exact au rendez-vous donné, à neuf heures du matin, j'arrive à l'hôtel du *Grand-Miroir*, je monte lestement deux escaliers, et je frappe à la porte de Baudelaire. Une voix cuivrée me répond : « Entrez ! » La clef est dans la serrure. J'ouvre et j'aperçois, frais et dispos, le sourire aux lèvres, Baudelaire debout, le chapeau sur la tête. Il est prêt depuis quelques minutes déjà. Il me tend sa main d'évêque. Tout de suite, il me dit : « Le temps est à souhait, partons vite ! Allons saluer ensemble le « caniche de Waterloo ». Je suis à Bruxelles voici cinq longs mois, et je n'ai pas encore mis les pieds à la campagne. Je sens que cette excursion me fera du bien. J'ai repris, cloîtré entre ces quatre murs, le fantastique récit d'Hugo. Il y a des pages qu'il faudrait lire sur place, en plein air, tellement la description est énorme et truculente. Le morceau d'Hugo doit être vécu, ressuscité sur les lieux mêmes du drame. Aux détails peut-être excessifs du roman-

cier, tu rectifieras par les souvenirs de tes deux grands-pères survivants de la lutte colossale. Nous ferons ainsi de l'histoire expérimentale, et puis surtout nous respirerons à poumons ouverts les senteurs champêtres. »

Je comprends que le poète me fait une petite leçon d'esthétisme littéraire. Je suis ravi de cet accueil particulièrement aimable, m'étant connue la froide réserve de Baudelaire. Pour ma proposition de voyage à Mont-Saint-Jean, j'avais redouté un refus ou une déconvenue. Nadar m'avait dit : « Je doute que Baudelaire se dérange pour aller si loin. Il a horreur de la campagne. Il n'aime que le pavé des rues. » C'est la première fois de ma vie que je vais pouvoir contempler de près le tragique champ de bataille qui tient tant de place dans mon imagination d'enfant. Je suis un peu nerveux et je piaffe comme un poulain. Baudelaire prend ses gants, sa canne et sur son bras gauche, jette, pliée en deux, une ample cape de drap léger, au collet de velours. Nous partons en dévalant rapidement les marches. Nous traversons la cour baignée de soleil, et Baudelaire accroche la clef de sa chambre dans le bureau de l'hôtel.

Silencieux, dans la rue nous tournons à notre droite; nous traversons le petit carrefour qui nous sépare du Marché-aux-Herbes. Nous traversons la rue de la Colline, et, diagonalement, la Grand-

Place. Nous pénétrons dans la rue de la Tête-d'Or en saluant les vieilles maisons corporatives du Renard et de la Louve, puis nous enfilons le Marché au charbon et la rue du Midi. A peu de distance se dresse devant nous l'ancienne gare des Bogards, du nom d'un vieux couvent voisin. Placée à la hauteur de la future place Rouppe, cette gare est d'aspect modeste, partiellement édifiée en bois. La voie ferrée occupe l'emplacement de la nouvelle avenue du Midi. Nous arrivons à la minute où le train va partir. Baudelaire se précipite vers le guichet et revient bientôt avec deux billets « aller et retour » pour Hal. Je suis son hôte et il tient à me le montrer. Toujours aristocrate, il a pris des « première classe ». Je m'en étonne, en insistant pour lui rembourser ma quote-part. Il me répond : « Je n'aime ni les puces, ni le *populo.* » Nous devons descendre à Hal, jolie petite ville arrosée par la Senne, aimable rivière, infectée un peu plus loin dans sa douloureuse traversée de Bruxelles. De Hal, nous irons facilement à Mont-Saint-Jean par Tourneppe et Rhode-Saint-Genèse. Des voitures font le service quotidien de ce trajet pittoresque. A cette époque, il y avait deux itinéraires distincts pour se rendre au champ de bataille : celui des proscrits de décembre 1851, et celui des Anglais. Celui des Anglais s'exécutait spécialement par la forêt de Soignes, Groenendaele et la Hulpe. Celui des Fran-

çais s'opérait en suivant le canal de Charleroi. Il a été abandonné depuis la construction du chemin de fer, passant par Forest et Braine-l'Alleud. Ces deux itinéraires primitifs s'égalaient pour la distance et la durée. Par l'un, on débouchait sur la grosse bourgade de Waterloo; par l'autre, celui que nous allons suivre, Baudelaire et moi, on atteignait Mont-Saint-Jean dans sa première partie.

On siffle, le train s'ébranle. Baudelaire s'approche de la fenêtre, à sa gauche, la locomotive en avant. « Admirons la nature, dit-il. En fait de campagne, j'ai peu pratiqué les champs. Des environs de Paris, je connais Robinson, Suresnes, Saint-Cloud. Des environs de Bruxelles, je n'ai rien vu. En fait de verdure locale, je ne connais que les plantations du Jardin Botanique et les ombrages historiques du Parc, antiques vestiges de la forêt de Soignes, vestibule de Waterloo. Il est vrai qu'à l'époque de ma puberté, j'ai sillonné des flots de l'Atlantique et de l'Océan Indien. »

Il se tait et semble se recueillir dans des souvenirs pénibles. Attentivement, il regarde la campagne assez monotone qui se déroule sous nos yeux. « Quelle différence tout de même, fait-il, avec l'aspect poétique des champs parisiens ! Ici, pas de fleurs, pas de jardinets, pas de vignes. Et dire que nous sommes à l'époque de la « purée septembrale » du joyeux curé de Meudon ! Ah !

vieux Rabelais, daignerais-tu te saouler aux flots jaunes du faro bruxellois ? Mais ces champs brabançons ont de la beauté avec leurs molles et multiples ondulations. Cela me plaît même par l'uniformité régulière. Ne trouves-tu pas que les nuages donnent leur empreinte aux contrées qu'ils traversent ? Regarde ces gros flocons cotonneux et compare ces mouvements de terrain moutonneux comme les vagues d'une mer mollement agitée. La terre répète le ciel. Et réciproquement, d'ailleurs. — Ah ! les superbes animaux ! Les splendides vaches ! Quelles puissantes mamelles ! Et ces chevaux là-bas, qui labourent avec majesté ! Vois donc leur encolure énorme. Ne dirait-on pas les coursiers du Parthénon ? Mais oui, vraiment, ce sont les bêtes magnifiques de Phidias ! L'artiste n'a eu qu'à copier l'éternelle nature. »

Baudelaire, ordinairement taciturne, silencieux, dédaigneux, quand il ne se sent point en une société digne de lui, est d'une loquacité inaccoutumée. Son ébahissement naïf, ses émerveillements à jet continu devant les grâces champêtres me font sourire et m'enchantent, moi qui ai vécu en pleine Bourgogne et la Côte-d'Or, et dans l'exquise banlieue parisienne, herborisant la boîte verte au flanc, à dix lieues à la ronde. Baudelaire s'extasie encore sur la taille élancée, les longues jambes des paysans brabançons. Il compare ces derniers aux maraîchers des pays fla-

mands, petits et trapus, qu'il rencontre à la Grand'Place de Bruxelles, étalant le matin, à même le pavé boueux, les pâles légumes des Flandres.

Le train s'est arrêté successivement aux stations intermédiaires de Ruysbrock, Lotte, Buysinghem. Après avoir dépassé ce dernier village, dans un horizon vivement éclairé se dessine un clocher d'une finesse extrême. Un voyageur de notre compartiment nous apprend que c'est l'église de Rhode-Saint-Genèse, gros hameau qui précède le bourg assez important de Waterloo.

— Tiens ! un nom antique, s'exclama Baudelaire. Mais il manque Apollon, le colosse païen. D'ailleurs, voici un cours d'eau avec ses chalands qui nous remet en pleine civilisation moderne.

En effet, à la droite de la voie ferrée, s'allonge, régulier et silencieux, le canal industriel de Bruxelles à Charleroi. Le train se ralentit, s'arrête. Et les aboyeurs crient : « Hal ! Hal ! Voitures pour Waterloo ! » A cette évocation sonore, aussitôt mon illustre compagnon se lève, s'agite, se penche, ouvre la portière, et riche encore d'une souplesse qu'il perdra bientôt, il saute sur le quai et m'attire vivement à lui.

Le chef de gare nous apprend que la station de Hal est située assez loin de Mont-Saint-Jean et

de la plaine de Waterloo où nous voulons nous rendre, mais il y a derrière la barrière de sortie plusieurs services de voitures particulières qui y conduisent. A pied, le chemin par les sables de Tourneppe et les Trois-Fontaines est très agréable, si l'on est bon marcheur. « Ici, nous voyons peu d'Anglais, ajoute le chef de gare ; ce sont surtout les Français qui viennent. Et si vous avez une demi-heure de loisirs, je vous recommande la visite de notre jolie petite ville. Elle s'étend là, sous vos yeux, au-delà de ce pont sur la Senne. Allez voir notre église du plus pur gothique et sa Vierge Noire que *mossieur Victor Rugo (sic)* vint souvent visiter avec ses amis, les proscrits de France. Il s'amusait à compter les boulets de fonte et de pierre qu'elle a reçus dans les plis de sa robe pendant un siège. Jamais, les uns et les autres, ils ne pouvaient s'entendre sur le nombre exact, qui est de trente-trois. Il y a là, en effet, un miracle qui se renouvelle chaque fois que l'on compte les boulets. C'est la Vierge Noire qui s'amuse à les multiplier pour taquiner les visiteurs (1). Après cela, vous serez mené promp-

(1) Cette visite de Hal par Victor Hugo se place à la date du 12 mai 1852. Dans une lettre recueillie dans la correspondance du poète, à la date du 11 mai 1853, de Marine-Terrace, il écrit au poète belge André Van Hasselt : « Il y aura demain un an, cher poète, vous vous en souvenez et je ne l'oublie pas, nous allions ensemble à Hal ; il pleuvait un peu, mais nous ne voyions pas le ciel gris et nous ne sentions pas le vent froid en vous entendant causer. Nous visi-

tement à Mont-Saint-Jean, à l'*Hôtel des Colonnes* qui fut habité par *M. Victor Rugo (resic)*, qui a écrit l'histoire de la bataille dans les *Misérables*, que tout le monde connaît. »

Baudelaire a sursauté et rectifie : « Hugo ! Hugo ! »

— C'est cela ! continue imperturbablement le chef de gare, c'est bien cela, *Mossieur Rugo*. C'était un homme pas fier, tout rond, interrogeant tous les habitants pour se renseigner et mettre les réponses dans son ouvrage. Souvent, il m'a parlé, là même où vous êtes, et nous sommes allés boire ensemble un verre de notre forte bière qu'on appelle « du diable ». Cela donne des jambes !

Baudelaire remercie son interlocuteur, décline le plaisir de l'abreuver, serait-ce *d'un diable*, esquisse un profond salut et lui tourne le dos. En le quittant, il me dit : « Voilà ce que c'est que la gloire; vous vous nommez Hugo, la voix popu-

tions ensemble ces merveilles du vieil art, nous achetions les bimbeloteries catholiques et les miracles de la porte, et nous vous scandalisions un peu, Charles [fils du poète] et moi, en souriant des miracles du dedans. Je crois, Dieu me pardonne, que j'ai réussi, comme un démagogue que je suis, à compter les boulets de pierre que la vierge noire a reçus si à propos dans son tablier. Aujourd'hui, je suis bien loin ; je ne vois plus d'autres miracles que la durée du règne hideux du crime et de la peur. Je n'ai plus près de moi la belle église et le charmant poète, mais je songe à vous, et, à travers l'espace, la mer, le ciel, le nuage, le vent, la tempête, je vous envoie ma ensée... » Victor Hugo, *Correspondance*...; p. 175.

laire répond *Rugo !* N'est-ce point là, après tout, la pierre de touche de la véritable renommée ? Elle défigure et transfigure. Le garçon de mon hôtel ne prononce point *Napoléon*, il bafouille *Poléïon.* » Nous décidons que nous ferons une partie du chemin en voiture, l'autre à pied et qu'une autre fois nous irons examiner les boulets de canon de la Vierge Noire. Noire, non point parce que c'est une négresse, mais parce que son visage a été noirci par la fumée de la mitraille ennemie C'est une remarque du chef de gare.

Nous montons dans un léger char à bancs. Nous traversons la voie du chemin de fer. Nous filons en pleine campagne, à trots rapides, traînés par un vigoureux étalon brabançon, orgueil de son propriétaire, objet de notre admiration. L'air vif nous enveloppe. Le temps est splendide. Il a eu la coquetterie de se transformer à souhait pour la délectation du poète excursionniste. Le ciel, un peu brumeux au départ, s'est éclairci. Il est devenu bleu, non pas d'un bleu d'azur, mais de ce bleu laiteux, habituel aux horizons septentrionaux. Le soleil brille et darde sur nos épaules de chauds rayons. Baudelaire semble heureux. Ses narines palpitent. Silencieux, il examine attentivement la campagne. Au bout d'une heure environ, nous prenons le parti d'accomplir à pied la fin du trajet, d'ailleurs assez courte. Lestement, Baudelaire saute à terre. Nous marchons,

côte à côte. Baudelaire continue sa rêverie intérieure. Il aspire bruyamment, la bouche grandement ouverte, les relents embaumés des champs. Je respecte ce silence et j'examine mon compagnon. Sa ressemblance physique avec Bonaparte me frappe. Ainsi que le Premier Consul, il est imberbe. Son front est large et découvert, légèrement bombé et ses yeux ont de l'acier un éclat extraordinaire. Le nez est proéminent avec des narines frémissantes. Les lèvres sont minces avec un pli dédaigneux aux commissures. Le menton fortement accentué, est volontaire. Le teint est mat, avec quelques rides profondes. Le geste est saccadé, autoritaire. Revêtu de sa longue cape, dont les plis flottent au vent, toute sa personne respire une distinction de haute aristocratie, d'allure anglaise avec du charme français.

Aux approches de Mont-Saint-Jean, pour nous débarrasser des assiduités d'un guide qui nous harcèle par ses propositions, nous acceptons ses offres, en lui recommandant de se taire, surtout de ne point parler anglais, car il écorche abominablement la langue d'Edgar Poë. Et Baudelaire s'en fâche, d'autant plus que notre homme présent parle allemand ou hollandais à notre choix. Une jeune miss qui passe, revenant de Mont-Saint-Jean, coiffée d'un petit chapeau de paille marin, une sacoche pendue à sa taille, un *Bœdeker* à la main, nous conseille, dans un pur lan-

gage anglais dont Baudelaire est ravi, de remonter un peu à notre gauche, jusqu'à Waterloo même, pour visiter la maison où Wellington coucha et rédigea son bulletin de victoire. La jeune fille d'Albion insiste si gentiment auprès de Baudelaire, qu'elle prend peut-être pour un compatriote, que nous suivons l'avis qui nous est donné.

Nous touchons bientôt la place de Waterloo, en face de l'église votive élevée avec de l'argent britannique à la gloire de Wellington et de son armée. C'est un bel édifice avec une remarquable coupole espagnole. Une notice nous apprend que ce petit Panthéon anglais fut restauré par un artiste bruxellois distingué, M. Emile Coulon, architecte de la province du Brabant. De là, notre guide nous conduit dans le jardin d'une petite maison mystérieuse. Sur le mur, il nous fait lire une fastueuse inscription composée à la gloire de la jambe du marquis d'Anglesey, inhumé dans ce lieu retiré. On nous raconte que, sur la table ovale qui meuble une des petites pièces de la maisonnette, fut opéré le général anglais marquis d'Anglesey, blessé au genou à la tête d'une charge de sa cavalerie. On dut lui couper sans retard la jambe pour éviter la propagation d'un début de gangrène. Stoïquement, le sourire aux lèvres, le marquis supporta l'amputation sans proférer une plainte. L'opération terminée, il se fit présenter la jambe, la baisa avec déférence et dit : « Jetez

ça au fumier. » On se garda bien d'obtempérer à cet ordre macabre. M. Paris, le propriétaire de la maison en juin 1815, fit inhumer dans le jardin ce glorieux débris du héros anglais. Sur le mur, on grava la pompeuse épitaphe que nous avions lue, en souriant un peu. Avant ce charabia lapidaire, Baudelaire, avait objecté : « Combien je préfère, malgré la pauvreté des rimes, le distique suivant tracé sur la tombe du maréchal de France, le comte de Rantzau :

Du corps du grand Rantzau, tu n'as qu'une des parts,
L'autre moitié resta dans les plaines de Mars.

« Il est vrai que ce vieux soldat avait perdu successivement dans les combats de la guerre de Trente Ans, un œil, une oreille, un bras et une jambe. »

Dans le voisinage, nous allons voir le lit où dormit paisiblement Wellington, la table sur laquelle il mangea de bon appétit. Cette inspection accomplie, nous congédions notre guide tenace. Je lui remets, en notre nom, un généreux pourboire. En échange, il me donne une vigoureuse poignée de main, en disant : « Thank you, Gentleman ! » Baudelaire, ironiquement, lui tire un grand coup de chapeau, de cet extraordinaire chapeau à bords plats, à tuyau effilé, qui le rendit si malheureux pendant son séjour à Bruxelles, et qu'il n'abandonna jamais, malgré les dé-

boires qu'il lui coûta. Le guide, interloqué, lui indique de la main le chemin à suivre en proférant ces trois mots : « All right, Mylord ! » Ce guide a raison. C'est un seigneur des lettres françaises qu'il a devant lui.

Nous accélérons notre marche. La route est en pente. Devant nous se déroule un merveilleux spectacle en forme de cirque immense. Au bout de quelques centaines de mètres, nous atteignons l'*Hôtel des Colonnes*, résidence estivale d'Hugo en 1861. Chemin faisant, Baudelaire m'a communiqué son sentiment exact sur le grand chef du romantisme français. Il lui garde une reconnaissance profonde pour le réconfort qu'il lui a apporté à l'époque du procès intenté aux *Fleurs du Mal* au nom de la morale soi-disant outragée (1). Il admire sans réserve le poète des *Orientales*, des *Feuilles d'Automne*, des *Contemplations* et de *La Légende des Siècles*. Le génie de l'écrivain l'éblouit ; mais il estime infiniment moins le ca-

(1) Etant à Hauteville-House, le 30 août 1857, Victor Hugo écrivait à Baudelaire, à propos des poursuites que le gouvernement de Napoléon III venait de faire aux *Fleurs du Mal* : « Une des rares décorations que le régime actuel peut accorder, vous venez de la recevoir. Ce qu'il appelle sa justice vous a condamné au nom de ce qu'il appelle sa morale ; c'est là une couronne de plus. » Le 6 octobre 1859, dans une autre lettre d'Hauteville-House, Hugo discutait avec lui d'esthétique. « Je comprends, lui disait-il, toute votre philosophie, (car, comme tout poète, vous contenez un philosophe) ; je fais plus que la comprendre, je l'admets ; mais je garde la mienne. » Le 29 avril 1860, Hugo envoie à Baudelaire un de ses dessins : « Cela m'amuse entre deux strophes. » — Cf. Victor Hugo, *Correspondance...* ; p. p. 217, 225. 226, 236, 237.

ractère de l'homme politique tombé dans la démagogie inter... Ici Baudelaire se tait, me regarde en souriant et continue : « ... J'allais dire interlope. Mettons internationale. » Toutefois, il a conservé pour Hugo une vive piété littéraire, un peu amoindrie par la grandiloquence des *Misérables*. Il espérait trouver Hugo, en arrivant à Bruxelles dans la deuxième quinzaine de cette année (1864). Il a éprouvé une amère déception dans le désert bruxellois, en n'y trouvant plus un seul Français de marque, et en apprenant qu'Hugo avait loué une petite maison pour le mois de mars 1865 seulement, pour s'y installer avec sa famille, en vue du mariage de son fils Charles. Moi, dans mon enthousiasme de collégien libéré, je suis hugolâtre, et je ne lui cache pas l'exagération de mon culte. Baudelaire n'y contredit pas. Au contraire, il me semble que je ranime son admiration primitive. Effet de la jeunesse sur l'âge mûr.

Nous sommes au milieu du populeux village de Mont-Saint-Jean. La déclivité du terrain continue jusqu'au chemin d'Ohain. La plaine qui est au bas, en bordure, sur laquelle se livra la furieuse bataille du 18 juin 1815, appartient aux territoires différents des communes de Braine l'Alleud, de Merbes-Braines, de Lillois, d'Ohain et de Plancenoit. Son nom historique n'est qu'un nom de baptême octroyé par le vainqueur, le pa-

tient Wellington, qui avait su se ménager une retraite aisée pour une fuite possible. Le *Sic vos non vobis...* de Virgile est éternel. Voici *l'Hôtel des Colonnes.* Nom fastueux. Modeste auberge placée, à l'intersection de la Chaussée de Nivelles, sur la route de Bruxelles à Charleroi par Mont-Saint-Jean.

Nous entrons, après avoir contemplé le balcon du poète. Nous sommes en appétit. Vivement nous nous dévêtons, Baudelaire de sa cape, moi de mon raglan. Il s'agit de commander le déjeuner. « Le menu habituel d'Hugo, clame Baudelaire. Faites-nous-en la surprise, en nous servant ! » — « C'est très facile, Messieurs, nous répond M. Joseph Dehaze, l'aîné des deux propriétaires de l'établissement. Vous n'êtes point les premiers à nous demander cela. Le menu habituel de M. Victor Hugo est devenu ici de tradition. Il vous sera servi là, entre les fenêtres qui prennent jour sur la route, et sur la table même où M. Victor Hugo prenait ses repas, quand il ne mangeait pas dans sa chambre. » Et sur ce, on met la nappe, deux couverts, quatre verres — un grand et un petit — et une immense carafe d'eau très limpide. Baudelaire considère cette dernière avec surprise, et l'éloigne avec un geste de dédain. Bientôt, on apporte séparément à chacun de nous trois œufs, artistement disposés en triangle, dans un beurre noir abondamment ré-



WATERLOO.

(D'après le tableau de Maurice Dubois. — Salon des Artistes français, 1910.)

pandu, légèrement vinaigrés, salés et poivrés. Le fumet culinaire qui s'exhala de chacun de ces petits plats est des plus agréable à notre odorat. Nous leur faisons sans tarder un accueil éloquent. Sans nous faire attendre on met, au centre de la table, une large écuelle, débordante de pommes de terre frites, blondes, croustillantes et tendres à la fois. « Elles sont exquises ! fait Baudelaire en les croquant lentement après les avoir prises une à une avec les doigts. C'est la méthode classique. C'est une anomalie que de les piquer avec la fourchette. » Il va sans dire que j'imite mon compagnon, d'autant plus que c'est ainsi que nous opérions au collège Sainte-Barbe, le jour béni des *frites* (le mercredi). D'ailleurs, c'est un geste essentiellement parisien, comme la *frite* est d'invention parisienne. M. Joseph Dehaze nous dit que M. Victor Hugo les mangeait ainsi. Il nous apprend que la pomme de terre frite est d'importation assez récente en Belgique. Ce sont les proscrits français de 1851 qui l'ont introduite à Bruxelles. Auparavant, elle était ignorée des Belges. A ce plat plantureux, succède le fromage, un ample morceau d'opulent gruyère. « Hugo s'y entend, remarque Baudelaire. Un déjeuner sans fromage est une belle qui n'aurait qu'un œil. C'est Brillat-Savarin qui a légiféré cet axiome. » Le café couronne ce frugal et substantiel repas. Il nous est versé par l'une des sœurs des pa-

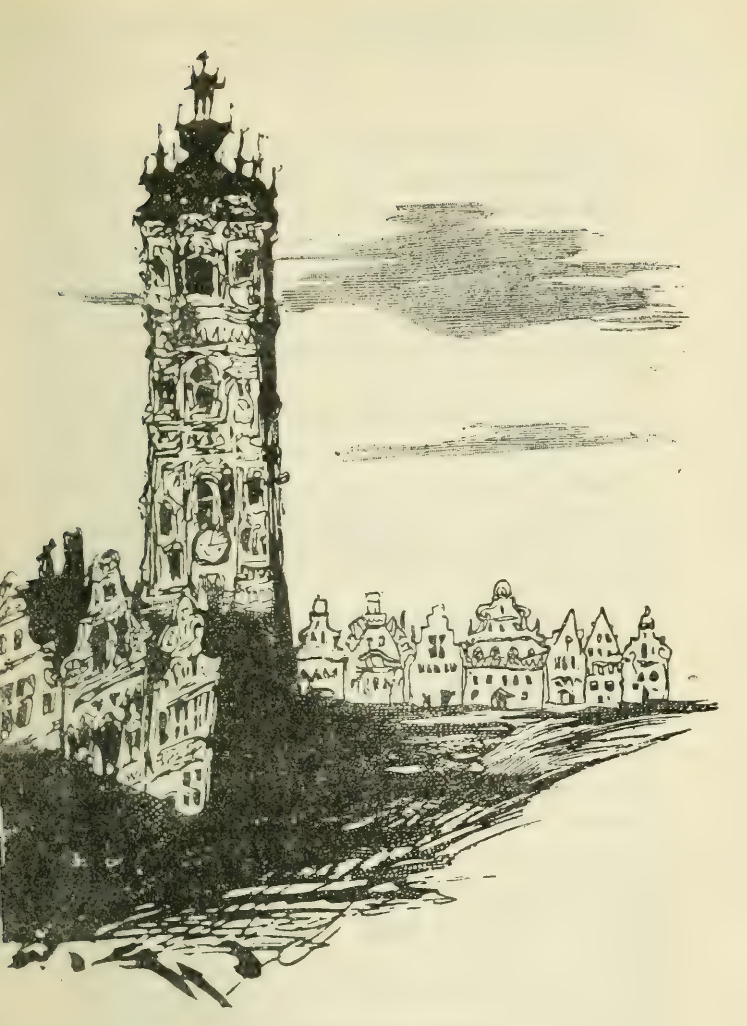
trons. Mlle Dehaze est une sémillante Wallonne au parler chantant. Les tasses sont grandes, à fleurs bleues. Ces *jattes* faisaient la joie de M. Hugo, nous insinue Mlle Dehaze. « Ça doit être du *vieux Rouen* », disait-il. On nous a fourni le pain, à la façon belge, c'est-à-dire taillé en tartines dans une miche ronde, beurrées et pliées en deux. Le vin nous a été apporté par M. Dehaze l'aîné. C'est du Bordeaux un peu vieux, pas trop. Notre échanson nous explique qu'en mangeant M. Hugo buvait de l'eau rougie, par moitié. Il en absorbait de larges rasades avec le grand verre. Au moment du fromage, on lui apportait sa bouteille de Pomard. Il s'en versait dans le petit verre, chaque fois, une quantité égale. Puis avec soin, il replaçait le bouchon et la bouteille était emportée, enfermée dans le placard avec la serviette et l'anneau (le rond) du pensionnaire. « Et combien de repas, interroge Baudelaire, avec curiosité, faisaient ces deux vins à M. Hugo ? » — « A peu près six repas, l'un dans l'autre. » — « Eh bien, continue le poète en me regardant, mais sans attendre mon approbation, apportez-nous une bouteille de Pomard. Seulement, ne comptez pas sur nous pour en laisser pour ce soir. Nous viderons la bouteille. Nous sommes deux et point pères de famille ! »

Le repas terminé, un peu allumés par le vieux Bourgogne excellent et parfumé de la maison

Dehaze frères et sœurs, pour compléter notre pèlerinage, nous demandons à visiter la chambre d'Hugo, — si elle est visible. On nous fait monter au premier étage. M. Joseph Dehaze nous montre le lit d'Hugo. C'est sur cette table légère, que le poète approchait ou reculait du balcon, selon la température, que furent composées ces pages enflammées et frémissantes. « M. Hugo, nous détaille avec complaisance notre hôtelier, écrivait aussi longtemps qu'il y avait de l'encre dans l'encrier. Il descendait ordinairement à midi sonnant. Il était très rouge et d'humeur joviale. Après avoir pris son repas et fait une courte sieste dans le verger, il partait à travers champs, étudiant la plaine méthodiquement. Il préférait être seul et il laissait ses hôtes à l'hôtel, quand il en avait. On ne le revoyait guère qu'à sept heures du soir pour le souper. Aussitôt il se mettait à table, toujours à la même place. On lui servait un potage très chaud dans lequel il ajoutait fréquemment du gruyère râpé, une viande très cuite, un légume ou une salade qu'il assaisonnait lui-même, prétendant que nous n'y entendions rien, et des fruits de la saison, cerises ou fraises, achetées à Bruxelles. Il remontait dans sa chambre, écrivait des lettres et, quand l'inspiration venait à point, il écrivait fort tard dans la nuit ou bien il s'endormait vers dix heures. C'est ainsi que M. Hugo a vécu ici de mai à la moitié de

juillet 1861. C'était un visionnaire, messieurs. Sur le champ de bataille, il nous disait qu'il voyait passer devant ses yeux Napoléon, Ney, Cambronne, Wellington, Blücher, Soult, Grouchy, le roi Jérôme, le prince d'Orange... » Tout en pérorant, M. Dehaze ouvre la large fenêtre du balcon. La plaine apparaît à nos yeux éblouis, calme, majestueuse, lumineuse. Le ciel, piqué de nuages légers, est traversé par d'innombrables oiseaux chanteurs. Baudelaire s'accoude sur la rampe du balcon et semble méditer profondément. Quelques instants plus tard, nous descendons et nous partons pour aller accomplir une visite circulaire et successive au lion hollando-belge, aux fermes de la Haye-Sainte, d'Hougoumont, du Caillou, de la Belle-Alliance, de Papelotte. A grands traits, je raconte à mon compagnon ému et attentif, les principaux épisodes de la sanglante journée en y mêlant des souvenirs personnels reçus de mes deux grands-pères.

Peu à peu, le soleil est descendu derrière les hauteurs de Rossomme. Le crépuscule automnal s'allonge sur la plaine ondulée et l'endeuille d'un vaste crêpe, tandis que l'horizon s'empourpre d'une ligne de sang. Nous remontons lentement le Mont-Saint-Jean jusqu'à l'*Hôtel des Colonnes.* Le souper est prêt. Baudelaire paraît las. Il exprime le désir de nous mettre à table sans retard et de retourner le plus tôt possible à Bruxelles.



LE BEFFROI DE MONS
(Dessin de Victor Hugo)

4.

M. Joseph Dehaze propose de nous voiturer jusqu'à Hal ou Buysinghen, selon l'heure du passage du train. Nous acceptons et nous partons le repas achevé. En route, Baudelaire résume ses émotions en émettant un formidable panégyrique de Napoléon d'accord avec la notation d'Hugo. « Il était complet. Il avait dans son cerveau le cube des facultés humaines... » On connaît le dithyrambe. Il est justement fameux. Baudelaire, dans son exaltation passagère, trouva le moyen d'en dépasser l'outrance. Je crois bien qu'il créa même ce soir-là pour l'Empereur, quarante années avant Nietszche, le néologisme de fortune de « Surhomme. »

Sous la forte impression des fatigues et des émotions que nous avons ressenties, nous débarquons à Bruxelles sans desserrer les dents. Lorsque nous traversons la Grand'Place, l'horloge du beffroi sonne solennellement douze coups espacés. C'est la digne clôture de notre inoubliable journée. Notre excursion a duré quinze heures. Je quitte Baudelaire sur le seuil de l'*Hôtel du Grand-Miroir*, et je rentre à l'*Hôtel des Etrangers*, devenu l'*Hôtel de la Poste*, pensif, troublé et courbaturé.

GEORGES BARRAL.

La genèse d'un livre des " Misérables "

❦ ❦ ❦

Sur le séjour de Victor Hugo à Waterloo, en 1861, et la manière dont fut écrit le livre premier de la deuxième partie des *Misérables*, voici quelques renseignements qui, venus de diverses sources, aident à compléter la partie documentaire de ce recueil. Ils permettent de comprendre le système de travail du Poète et de connaître les conditions tout à fait spéciales dans lesquelles se forma l'illustre chapitre où passe comme le souffle même de l'épopée devenue vivante.

❦ ❦ ❦

Des divers séjours faits par Victor Hugo en Belgique, il convient de retenir particulièrement ceux de 1851-1852 et 1861. Le premier marque pour lui l'étape préliminaire de son long exil ; le second indique un instant fameux de sa vie littéraire et de sa conscience politique. Il y a un double intérêt à le considérer à ces heures où il apprend, suivant la mélancolique parole de La-

mennais, à connaître « combien il est dur de monter l'escalier de l'étranger et quelle amertume contient le pain de l'exil ». L'enquête qu'on peut mener, avec les témoins contemporains, sur cette période de la vie du Poète n'est point pour lui être défavorable. Il y a de la grandeur dans le spectacle d'une âme vaincue se façonnant aux dures lois de la proscription.

Ce fut le 12 décembre 1851 que Victor Hugo, échappé de Paris, soumis aux violences du Coup d'Etat, arriva avec un faux passeport, à Bruxelles. « Chère amie, écrivait-il aussitôt à sa femme, un mot à la hâte. Je suis ici. Ce n'est pas sans peine. Ecris-moi à cette adresse : *M. Lanvin, Bruxelles, poste restante.* (1) » Il descendit à l'*Hôtel de la Porte Verte*, où il occupa la chambre n° 9. (2) Le logis était médiocre et d'une rare modicité de prix. « Je mène une vie de religieux, note le proscrit. J'ai un lit grand comme la main. Deux chaises de paille. Une chambre sans feu. Ma dépense en bloc est de 3 frances cinq sous par jour,

(1) Lettre à Mme Hugo; Bruxelles, 12 décembre 1851. — Victor Hugo, *Correspondance ; 1836-1882;* Paris, 1898, in-8, p. 104.

(2) Ce détail est donné par Victor Hugo lui-même dans une lettre à sa femme, du 14 décembre 1851. — *Correspondance...* : p. p. 106-107. — Je ne sais où M. Edmond Biré, *Victor Hugo après 1852; L'exil: Les dernières années et la mort du poète :* Paris, 1894, in-18, p. 1, a cru pouvoir prendre que le poète était descendu rue d'Assaut, à l'*Hôtel de Limbourg*. Peut-être y alla-t-il par la suite, mais la chose est difficile à assurer.

tout compris. (1) » Et il se mit aussitôt au travail. Les vers fulgrants des *Châtiments* lui traversaient déjà, en éclairs, la pensée. A peine descendu du wagon, il saisissait une feuille de papier, et de sa majestueuse et formidable écriture il zébrait la page des strophes enflammées du poème : *Toulon :*

En ces temps-là, c'était une ville tombée
Au pouvoir des Anglais, maîtres des vastes mers,
Qui, du canon battue et de terreur courbée
Disparaissait dans les éclairs...

Ville que l'infamie et la gloire ensemencent,
Où du forçat pensif le fer tond les cheveux,
O Toulon ! c'est par toi que les oncles commencent
Et que finissent les neveux ! (2)

Quoique le volume ait paru bien plus tard, plusieurs de ses pièces ont été écrites à Bruxelles. On en compte dix. Celle qui débute par le vers flagelleur :*Approchez-vous ; ceci c'est le tas des dévôts*, et qui est datée de Bruxelles, janvier 1852; *Cette nuit-là...*, du même mois, suivie, le 3 janvier du *Te Deum du 1er janvier 1853*; le bref poème,*Confrontations*, où le poète apostrophe : *O cadavres ! parlez, quels sont vos assassins ?* du

(1) Lettre à Mme Victor Hugo; Bruxelles, 14 décembre 1851. — Victor Hugo, *Correspondance...*; p. p. 106, 107.

(2) Victor Hugo, *Les Châtiments*; édition ne varietur; Paris, s. d., in-18, p. p. 31, 34.

5 janvier 1852 ; *L'autre président*, de décembre 1851 ; *Querelles du sérail*, de janvier suivant ; *Les commissions mixtes*, de juillet 1852 ; *Les Martyres*, de juillet 1852 ; de Bruxelles aussi date la pièce ironique qui commence par ces deux vers presque classiques :

Vicomte de Foucault, lorsque vous empoignâtes
L'éloquent Manuel de vos mains auvergnates..

Enfin, de Bruxelles encore, datée du 31 août 1870, la belle prière de foi patriotique placée en tête du livre : *Au moment de rentrer en France.* *(1)* Dès ses premières heures, on le constate, l'exil fut laborieux, et, dans l'airain fumant de sa colère vive, le Poète coulait sans tarder les strophes qui le devaient venger du triomphe de la Force brutale. Il avait plusieurs amis à Bruxelles, notamment le ministre de l'Intérieur, Charles Rogier, qui lui avait, quelques vingt ans auparavant, rendu visite à Paris, alors qu'il habitait rue Jean Goujon. Rogier l'accueillit avec cordialité et l'entretint de la situation que lui créait la proscription. Les deux hommes se quittèrent enchantés, Rogier offrant ses services au visiteur. « Il m'a offert des chemises (2) ». De fait, parti

(1) Victor Hugo. *Les Châtiments...* : p. p. 35, 36, 39, 40, 41, 42, 69, 87, 88, 89, 117, 118, 159, 239, 240, 177, 178, p. p. 1, 2, 3.

(2) Lettre à Mme Victor Hugo : Bruxelles, 14 décembre 1851. — Victor Hugo, *Correspondance...* ; p. p. 107, 108.

à la hâte de France, le poète avait grand besoin de songer à ces méprisables et utiles détails. Il n'avait emporté avec lui que des hardes d'occasion, et, deux mois plus tard, il pouvait avouer à sa femme : « J'use mes vieux souliers, j'use mes vieux habits, c'est tout simple (1). » 'l acceptait donc l'exil assez allègrement, persuadé que le Droit triomphant de la Force lui allait bientôt rouvrir les portes de la patrie. Dans l'attente de la raisonnable et improbable victoire, il lui avait fallu s'occuper d'un logement, sinon plus confortable, tout au moins plus pratique, que celui de l'*Hôtel de la Porte Verte*. Au reste, un décret du 9 janvier 1852 de Louis-Napoléon, expulsait le « sieur Hugo (Victor) » du territoire français. La proscription commençait.

Vivre la vie simple, aimable et pacifique de la Belgique pouvait consoler, un peu, de vivre hors de France. N était-ce pas là, qu'en 1815, chassée de la patrie par le coup de tonnerre de Waterloo, s'était venue réfugier la Convention nationale exilée ? Les longues années qu'y devaient demeurer ces vaincus de la grande bataille révolutionnaire avaient familiarisé le peuple belge avec les retours de la fortune politique. D'un cœur confiant et sans haine, avec une courtoisie un peu

(1) Lettre à Mme Victor Hugo: Bruxelles, 22 février 1852. — Victor Hugo, *Correspondance...*; p. 138.

froide, réservée, mais sympathique, il avait accueilli les épaves du naufrage impérial et jacobin. De sa terre hospitalière il n'avait pas chassé ces bannis malheureux, et à ces régicides qui levaient bien haut des mains où perlait encore le sang humide du 21 janvier 1793, ce petit royaume au grand cœur avait offert l'asile. Grande leçon et puissant exemple ! Ils devaient demeurer fidèles à la mémoire des hommes de parti. Abattus, ils devaient se souvenir qu'au-delà de ces frontières, la hache des vengeances politiques ne se lèverait point sur leur tête condamnée, et, qu'abatteurs de trônes, ils trouveraient dans l'ombre d'un trône, la paix et le silence où mûrir les revanches que la clémence du Hasard refuse rarement à ceux qui l'espèrent de lui — et de leur idéal.

Le 5 janvier 1852, Victor Hugo décida de s'établir au n° 10 de la place de l'Hôtel-de-Ville. Au premier étage d'un noble et vieil immeuble au rez-de-chaussée occupé par un bureau de tabac, il loua une chambre qu'il meubla sommairement. Ce bureau de tabac devait être, un jour, un double asile : asile du proscrit, asile d'une exilée. Il fut, en effet, repris par une dame Sébert qui faisait, paraît-il, « avec une égale ardeur de la politique Blanqui et de la médecine Raspail. » Expulsée de France après le Coup d'Etat, elle avait cru pouvoir y rentrer, mais ce ne fut que



Ferme du Caillou, en avant de Waterloo.
Quartier général de l'Empereur, dans la nuit du 17 au 18 juin 1815.
(Aujourd'hui propriété de Mme la Comtesse de Villegas.)

pour se faire condamner pour crime de société secrète. Revenue à Bruxelles, elle se fit marchande de tabac et, crânement, appela son échoppe : *Au petit Gavroche* (1). Si le confortable du logis était mince, que magnifique et unique, au contraire, le spectacle qu'avait le poète devant les yeux ! C'était cet énorme et flamboyant joyau de la Grand'Place, ses antiques logis des corporations aux noms qui disent une heureuse prospérité et une splendeur de belle race, l'hôtel de ville en pierres percées et sculptées à jour, la tour joyeuse et comme allègre de s'élancer d'un si beau jet vers la rose nuée du ciel brabançon, la place tout entière enfin, vivante et bourdonnante, enfermant dans son cercle doré et orné l'histoire même de la ville. Aux façades bronzées par les âges, ses yeux pouvaient lire, d'un or pâlissant, les noms charmants et désuets de ces logis de belle allure : *La Balance*, avec ses deux nègres, la *Maison des peintres*, avec son Saint-Boniface enluminé ; *La Chaloupe*, *Le Pot d'étain*, *La Fortune*, la *Cham-*

(1) Amédée Saint-Ferréol, représentant du peuple à l'Assemblée législative, *Les proscrits français en Belgique ou la Belgique contemporaine vue à travers l'exil:* Paris, 1871, in-18, tome II, p. 261. — Cette édition fut la première publiée en France. — « Saint-Ferréol, dit M. Camille Lemonnier, un petit homme fluet, fureteur et mystérieux, laissa un livre d'observations amusantes sur ce Bruxelles de l'exil dont il était devenu le chat rôdeur. » — Camille Lemonnier, *Une Vie d'écrivain; Mes Souvenirs;* IV; *La Chronique* (de Bruxelles), 30 janvier 1912.

brette de l'Ammam, au nom naïvement biblique, la *Maison des ducs de Brabant*, avec les vingt colonnes de son opulente façade et ses trois doubles perrons. La splendeur de cette vision devait demeurer fidèle et tenace aux yeux du Poète, car, deux ans plus tard, en décembre 1854, ayant à remercier Jules Janin de la fidélité courageuse de son admiration, il lui dédia une pièce des *Contemplations*, où, avec son lyrisme coutumier, il évoquait le paysage monumental et théâtral des premières semaines de son exil :

J'habitais au milieu des hauts pignons flamands ;
Tout le jour, dans l'azur, sur les vieux toits fumants
Je regardais voler les grands nuages ivres ;
Tandis que je songeais, le coude sur mes livres,
De moments en moments, ce noir passant ailé,
Le Temps, ce sourd tonnerre à nos rumeurs mêlé,
D'où les heures s'en vont en sombres étincelles,
Ebranlait sur mon front le beffroi de Bruxelles,
Tout ce qui peut tenter un cœur ambitieux
Etait là, devant moi, sur terre et dans les cieux ;
Sous mes yeux dans l'austère et gigantesque place,
J'avais les quatre points cardinaux de l'espace,
Qui font songer, à l'aigle, à l'astre, au flot, au mont,
Et les quatre pavés de l'échafaud d'Egmont. (1)

Pour venir gîter en ce nouveau domicile, Victor Hugo avait conservé le pseudonyme adopté

(1) Victor Hugo, *Les Contemplations*; Paris, 1872, in-18; tome II, p. p. 103, 104.

dès son arrivée à Bruxelles. « J'ai prévenu mon hôte, écrivait-il à sa femme le jour de son installation, que si l'on demandait M. Lanvin, c'était moi, et que si l'on demandait Victor Hugo, c'était moi. Ainsi je vis là sous mes deux espèces (1). » En même temps, il avait établi son budget. Cela se soldait par environ 100 francs par mois, ainsi décomposés :

Loyer	1 »
Déjeuner (une tasse de chocolat).........	0 50
Dîner	1 25
Feu	0 25
	3 »

Le reste étant affecté au blanchissage et menus frais (2). Le plus râpé de nos poèteraux ne s'en contenterait point. S'accommoderait-il davantage de la rigoureuse discipline du labeur quotidien que s'imposa dès ce jour le Poète ? Levé le matin à huit heures, il travaillait jusqu'à midi. C'est l'*Histoire d'un crime*, commencée à Bruxelles le 13 décembre 1851, et achevée Grand'Place le 5 mai 1852, au jour anniversaire de la mort de l'Empereur, qu'il écrivait alors. Les pages de la

(1) Lettre à Mme Victor Hugo ; Bruxelles. 5 janvier 1852. — Victor Hugo, *Correspondance...* ; p. 114.

(2) Lettre à Mme Victor Hugo ; Bruxelles, 27 janvier 1852. — Victor Hugo, *Correspondance...* ; p. 128.

matinée achevées, il s'accordait jusqu'à trois heures pour déjeuner, lire et recevoir. Puis le travail reprenait jusqu'à cinq heures, heure du dîner. Les proscrits se réunissaient habituellement au *Café des Mille Colonnes*, au *Messager de Louvain*, rue de la Fourche, au *Pot d'or*, rue Villa Hermosa, à la *Renaissance*, aux galeries Saint-Hubert (1). Hugo, tout d'abord, choisit le *Grand Café*, mais, vite reconnu, entouré, félicité, questionné, accablé d'admirations indiscrètes, peu soucieuses des exigences de ses digestions, il y dut promptement renoncer. « Je vais être obligé à cause de cela, de changer de café pour déjeuner. J'y fais foule, et cela me gêne (2). » Il quitta donc le *Grand Café* pour l'*Aigle*. De le voir choisir une auberge avec une pareille enseigne, lui, l'ennemi du Bonaparte régnant, on ne fut pas sans s'étonner. « Bah ! expliquait le colonel Charras, l'aigle est l'emblème de tous les grands hommes, et, à ce titre, il appartient à M. Hugo autant qu'à Napoléon (3). » Au dîner succédaient des flâneries ou des visites .Alexandre Dumas, le picaresque auteur des *Trois mousquetaires*, qui, de sa propre autorité, s'était exilé à

(1) Amédée Saint-Ferréol, *Les proscrits français en Belgique...*; tome I, p. 74.

(2) Lettre à Mme Victor Hugo; Bruxelles, 19 janvier 1852. — Victor Hugo *Correspondance...*; p. 126.

(3) Edmond Biré, *Victor Hugo après 1852...*; p. 7.

Bruxelles, y donnait en ce moment de brillantes, mirifiques et éblouissantes petites fêtes privées. A un M. Meeus, il avait loué l'hôtel du n° 73, boulevard de Waterloo (1). Il en eut vite fait un palais baroque et resplendissant, où la proscription était particulièrement représentée par Challemel-Lacour, Emile Deschanel, et Hugo, quelquefois. Deschanel, surtout, à qui le Coup d'Etat avait enlevé sa chaire du lycée Louis-le-Grand et de l'Ecole Normale, y brillait par cet esprit alerte, neuf et charmant, qui devait, peu après, assurer le succès des conférences dont il inaugura l'ère dans une étroite petite salle des galeries Saint-Hubert (2). Mais, quelle qu'eût pu être pour lui la distraction de ces soirées, Hugo ne leur accordait que d'avares heures. A dix heures, il regagnait son logis solitaire, et, jusqu'à minuit, le passant attardé pouvait voir, penchée sous la chandelle dans sa grande chambre vide, cette ombre laborieuse acharnée au labeur. A minuit, sa journée prenait fin. « Je fais mon lit et je me couche (3) ». Ces veilles, Charles Hugo, le fils du poète, devait quelquefois les faire prolonger involontairement. Le 11 juin 1851,

(1) Edmond Biré, *Victor Hugo après 1852...*; p. p. 5, 6.

(2) Amédée Saint-Ferréol, *Les proscrits français en Belgique...*; tome I, p. 193.

(3) Lettre à Mme Victor Hugo; Bruxelles, 14 février 1852. — Victor Hugo, *Correspondance...*; p. 135.

pour avoir publié dans le journal l'*Evénement*, un article contre la peine de mort, sous le titre : *L'exécution de Montcharmont*, Charles Hugo avait été condamné à six mois de prison. Détenu à la Conciergerie, il y fut, peu après, rejoint par son frère François-Victor, condamné à son tour, le 15 septembre, à neuf mois de prison pour un article excitant au mépris du gouvernement, dans ce même *Evénement*. Rendu à la liberté, Charles rejoignit son père à Bruxelles. La correspondance intime de Victor Hugo nous montre que le fils n'avait guère l'activité du père. Les agréments de Bruxelles le retenaient davantage. Un soir, à minuit, l'hôtesse-marchande de tabac s'en fut frapper à la porte de son locataire. — « Monsieur Victor Hugo, monsieur votre fils a-t-il la clef ? (de la porte du dehors.) » — « Non, madame. » — « Comment faire alors ? » — « Couchez-vous. Je vais descendre dans votre boutique. J'écrirai tout aussi bien dans votre comptoir que sur ma table, et j'attendrai mon fils. » — Et dans le bureau de tabac, attendant Charles, le père s'en fut travailler (1). Misérable échoppe qui a pu offrir un si grand et inattendu spectacle ! Il y a là quelque chose de pareil à l'instant de la vie de Rousseau

(1) Lettre à Mme Victor Hugo ; Bruxelles, 14 février 1852. — Victor Hugo, *Correspondance*... ; p. 136.

méditant dans une cabane en ruines. Dans cette triste et pauvre petite boutique, quelles pages en flammes et en fureurs furent écrites ? Peut-être, alors déjà, le Poète y préparait-il les premiers feuillets de ce *Napoléon le Petit*, qui, commencé définitivement le 21 juin 1852, fut achevé en moins d'un mois, le 14 juillet 1852. Mais alors Victor Hugo avait quitté le n° 10 pour le n° 27 de la Grand-Place .Ce fut donc là qu'il écrivit ce vigoureux pamphlet lyrique où la meute de ses colères menait la curée du nouveau régime. Ce que fut le retentissant succès de ce livre, on le peut signaler en passant ici. « Le premier exemplaire de *Napoléon-le-Petit*, dit un des proscrits, Saint-Ferréol, envoyé dans les flancs d'un magnifique cabillaud, fut payé 80 francs par un célèbre banquier bien connu pour vouloir tous les genres de primeurs (1) ». Ce cabillaud n'est pas sorti de toutes pièces de l'imagination de Saint-Ferréol. Par les Goncourt, nous savons que, dans une lettre d'août 1852, Hugo promettait à Jules Janin de lui envoyer *Napoléon-le-Petit* dans un panier de poisson ou dans un cassant de fonte (2). Ce disait la garde montée par les mouches de

(1) Amédée Saint-Ferréol, *Les proscrits français en Belgique...* ; tome I. p. 227.

(2) *Journal des Goncourt ; mémoires de la vie littéraire ;* Première série ; Paris, 1910, in-18, tome I, p. 26.

Louis-Napoléon aux frontières du nouvel Empire. Mais, plus facilement, un curieux témoignage du pamphlet arriva dedans Paris. Le volume écrit, Hugo s'aperçut que sa bouteille d'encre était vide. Sur l'étiquette de la fiole il griffonna :

La bouteille d'où sortit
Napoléon-le-Petit.

Ce devint, sacrée par lui, par le souvenir, par le distique, une précieuse relique. Donné tout d'abord à Mme Juliette Drouet, l'amie du Poète, la créatrice de la princesse Négroni de *Lucrèce Borgia*, le flacon passa, par la suite, à un proscrit de marque : le docteur Melchior Yvan, descendant de cet Yvan qui fut des médicastres de l'Empereur, — l'Autre, celui de 1805 et de 1815. Cet Yvan, que Victor Hugo appelait « mon bon et cher collègue » (1), usa de l'amnistie pour regagner la France, de compagnie avec la fiole. Il passa au service du prince Napoléon, lequel, un jour, vit la curiosité chez lui. De force, il s'en empara et, ainsi, la bouteille d'encre de *Napo-*

(1) Lettre de Victor Hugo à Luthereau, à Bruxelles ; Jersey 15 août 1852. — Victor Hugo, *Correspondance...* ; p. 171.

léon-le-Petit acquit droit de cité dans la ville où la police faisait la chasse au volume (1).

De cette étape préparatoire de l'exil, date la première visite de Victor Hugo au champ de bataille de Waterloo, que, cette même année, parmi les tempêtes marines de décembre, battant les rocs de Jersey, il devait évoquer dans le grand fracas de feu et de pourpre de l'*Expiation*. A son premier voyage en Belgique, au mois d'août 1837, il avait refusé d'aller voir la « morne plaine » au nom de raisons curieuses qui se trouvent détaillées dans une lettre à sa femme :

A Bruxelles, lui écrit-il, je n'ai pas voulu voir Waterloo. J'ai jugé inutile de rendre cette visite à lord Wellington. Waterloo m'est plus odieux que Crécy. Ce n'est pas seulement la victoire de l'Europe sur la France, c'est le triomphe complet, absolu, éclatant, incontestable, définitif, souverain, de la médiocrité sur le génie. Je n'ai pas été voir le champ de bataille de Waterloo. Je sais bien que la grande chute qui a eu lieu là était peut-être nécessaire pour que l'esprit du nouveau siècle put éclore. Il fallait que Napoléon lui fit place. C'est possible. J'irai voir Waterloo quand un souffle venu de France aura jeté bas ce lion flamand à qui Saint-Louis avait

(1) *Propos de table de Victor Hugo*, recueillis par Richard Lesclide: Paris, 1885, in-8, p. p. 251, 252, 253, 254. — A. J. Pons, un des secrétaires de Sainte-Beuve, a fait du docteur Yvan le héros d'une scandaleuse aventure qui se trouve racontée dans *Sainte-Beuve et ses inconnues*; Paris, 1879, in-18, p. 83 et suiv.

déjà arraché les ongles, les dents, la langue et la couronne, et aura posé sur son piédestal un oiseau français quelconque, aigle ou coq, peu m'importe Je n'ignore pas que tout ce que j'écris pourrait se traduire en un couplet de facture, mais cela m'est égal... J'ai tout un grand côté bête et patriote... (1).

... Un coq !... Ce grand visionnaire eut-il, à travers la lave en flamme de son prodigieux cerveau, l'éclair de la glorification future, la fulgurante image de ce symbolique et vigilant oiseau qui devait, un jour, au haut de la colonne de granit, sonner, par-dessus les blés du charnier, le salut au soleil toujours levé de la gloire du Poète ? Pour le placer là, dans l'aire du champ de bataille, l'inutile et noble vandalisme patriotique aura été superflu. Ce souffle, attendu de France, n'a pas dû jeter bas le fauve de bronze. debout, le lion captif des nuages, sur la terre où Une pacifique et fraternelle amitié a pu laisser, un aigle de bronze s'est abattu parmi les seigles pressés. Mais, quinze ans après ces lignes furieuses, le Poète n'en était plus à penser ainsi. Le grand rêve utopique et généreux de la fraternité universelle le hantait alors et il n'en était plus, lui, — le futur défenseur de la Colonne Ven-

(1) Lettre à Mme Victor Hugo; Bernay, 5 septembre 1837. — Victor Hugo, *En voyage; France et Belgique*; édit. ne varietur; Paris, s. d., in-18, p. p. 142, 143.

dôme contre les Communards, de l'Arc-de-Triomphe contre les Prussiens et les Versaillais, — à en appeler au geste violent pour venger les erreurs du Hasard et le mensonge de la Victoire. Suivant alors l'exemple des proscrits de Bruxelles, il alla à Waterloo. « Nous y allions tous souvent », dit Saint-Ferréol (1). Etaient-ce uniquement les grands souvenirs de l'Empire érigés en leçons de choses et de l'histoire, qui les y attirait? On en peut douter, à preuve ce Watripont, proscrit de 1851, garibaldien de 1858, qui avait imaginé de faire, en grand, l'élevage des lapins à Waterloo, dans cette plaine, disait-il, « rendue si fertile par les débris de la boucherie humaine que les armées y avaient faite en 1815 ». A cet effet, il avait organisé un double service de voitures, l'un portant ses lapins à Bruxelles, l'autre amenant les Anglais à Waterloo. La combinaison ne réussit guère, et le profit fut mince. Watripont lâcha ses lapins et s'en fut donner des conférences où le discours était entremêlé d'airs chantés par une dame anglaise (2). Ce n'attira vraisemblablement pas la clientèle britannique et cet homme aux idées grandioses et pratiques dut aller faire le coup d'escopette en d'autres pays.

(1) Amédée Saint-Ferréol. *Les proscrits français en Belgique...*: tome I, p. 239.

(2) Amédée Saint-Ferréol, *Les proscrits français en Belgique...*: tome I, p. 206.

Ce fut vraisemblablement en mai 1852, que Victor Hugo alla à Waterloo. Il y eut pour guide un poète belge, d'origine hollandaise, André Van Hasselt, un des précurseurs romantiques de la Jeune-Belgique. Van Hasselt, né à Maëstricht le 5 janvier 1806, docteur en droit et avocat, avait été primitivement attaché à la Bibliothèque de Bourgogne à Bruxelles, et, en 1842, il avait été nommé inspecteur des écoles primaires à Anvers, poste que, plus tard, il échangea contre celui d'inspecteur aux écoles normales, et qu'il occupa jusqu'à sa mort, près d'un quart de siècle (1). En 1830, il avait, étant en voyage à Paris, rendu visite à l'auteur d'*Hernani*. La bonne grâce charmante et enveloppante du Poète avait conquis et séduit Van Hasselt. Il retourna en Belgique, héraut fervent et obstiné de la religion romantique. Demeuré en relations fort suivies avec Hugo, il s'empressa de lui être utile à son arrivée en exil. On le voit même adresser place de l'Hôtel-de-Ville un moelleux fauteuil pour orner le logis nu et vide du proscrit. « Vous me comblez, monsieur et cher confrère, je dirai même que vous

(1) André Van Hasselt mourut le 1er décembre 1874 à Saint-Josse-ten-Noode, rue Saint-Lazare n° 29. On consultera avec intérêt la remarquable notice biographique sur lui due à M. Georges Barral, en tête des *Poésies choisies d'André Van Hasselt* : Paris, 1901, in-18, volume paru dans la *Collection des poètes français de l'étranger*.

me meublez », le remercie le Poète le 16 janvier 1852 (1). Il y a donc tout lieu de croire, d'après certaines traditions orales, que Van Hasselt fut du premier pèlerinage de Victor Hugo à Waterloo. Sur ce qu'il fut, quelle impression ces lieux évocatoires et émouvants firent sur l'âme du visiteur, rien ne nous est demeuré. Pour en juger, nous n'avons pas les notes de Victor Hugo lui-même, comme pour son séjour de 1861. L'imagination seule peut aider à reconstituer ce pèlerinage, mais ici, c'est à un simple et très sommaire aperçu que nous nous bornons. Ce qui apparaît comme certain, c'est que ce voyage servit à l'inspiration du fragment de l'*Expiation* où Victor Hugo a immortalisé le charnier napoléonien, et que son impression dut être vive au point que, nettement déjà, se dessina dans sa pensée l'épisode fameux qui allait, un jour prochain, hausser les *Misérables* à la hauteur d'une épopée. Et, pour la seconde fois, le génie humain sacrait ce champ pour l'éternité des admirations.

Le premier séjour du proscrit sur la terre d'exil touchait à sa fin. La publication prochaine de *Napoléon-le-Petit* lui devait rendre, en Belgique, son séjour à la fois délicat et difficile. Il prit le parti d'éviter les complications certaines de la franchise violente de son langage contre l'Em-

(1) Victor Hugo, *Correspondance...*; p. 122.

pire, et, le 31 juillet 1852, accompagné de son fils Charles, il quitta Bruxelles. Arrivé le lendemain à Anvers, il s'y embarqua à bord du paquebot le *Ravensbourne*, à destination de Londres. Malgré la pluie battante, sur le quai plein d'une odeur d'îles et de voyages, face à cette Tête-de-Flandre qui, au delà du flot bondissant jaillit parée de verdures ployées au vent marin, toute la proscription s'était rangée. Il y avait là Dumas, en éclatant gilet blanc, Charras, Etienne Arago, Deschanel, des amis belges, des poètes, comme André Van Hasselt, dont d'harmonieuses strophes devaient chanter cet adieu au voyageur parti vers l'inconnu de l'exil. Du grandiose instant de ce mélancolique et glorieux adieu, Victor Hugo garda un souvenir ému et fidèle au cœur. Dumas lui ayant dédié son drame *La Conscience*, il répondit à l'attestation de ce souvenir, de Marine-Terrace, en décembre 1854, par un poème sobre, d'une éloquence déchirée et fière, où il évoquait Anvers et l'heure pluvieuse de ce départ, parmi le port plein de voiles humides et d'oriflammes trempées au haut bout tremblant des mâts :

Je n'ai pas oublié le quai d'Anvers, ami,
Ni le groupe vaillant, toujours plus affermi,
D'amis chers, de fronts purs, ni toi, ni cette foule.
Le canot du steamer soulevé par la houle
Vint me prendre, et ce fut un long embrassement.
Je montai sur l'avant du paquebot fumant,

La roue ouvrit la vague, et nous nous appelâmes :
— Adieu ! — Puis, dans les vents, dans les flots, dans
[les lames.
Toi debout sur le quai, moi debout sur le pont,
Vibrant comme deux luths dont la voix se répond,
Aussi longtemps qu'on peut se voir, nous regardâmes
L'un vers l'autre, faisant comme un échange d'âmes;
Et le vaisseau fuyait et la terre décrut ;
L'horizon entre nous monta, tout disparut ;
Une brume couvrit l'onde incommensurable ;
Tu rentras dans ton œuvre éclatante, innombrable,
Multiple, éblouissante, heureuse, où le jour luit,
Et moi, dans l'unité sinistre de la nuit. (1)

Victor Hugo, arrivé à Londres, n'y demeura que quelques heures. Le 5 août, il débarquait à Jersey, et, provisoirement, prenait gîte à l'auberge de la *Pomme d'Or*. Sept jours plus tard, il s'établissait à Marine-Terrace, sur la plage de George Town, pour ce séjour de près de dix ans, pendant lesquels, comme d'un Sinaï enveloppé des mugissements des ouragans, fulguraient les éclairs de ses philippiques et les radieux blasphèmes de ses visionnaires condamnations. Et, dans la malle de ses manuscrits, il recherchait les feuillets déjà anciens du début du livre des *Misères*, — les *Misérables* de demain.

(1) Victor Hugo, *Les Contemplations...*; tome II, pièce XV, p. p. 123, 124.

*
* *

Le 21 mars 1861, Victor Hugo fit l'emplette, à Guernesey, d'un « sac waterproof » destiné à préserver le manuscrit, déjà important, des *Misérables*, contre les aventures du voyage qu'il allait entreprendre. Quatre jours plus tard, le 25 mars, un peu malade (1), désireux de changer d'horizon, le Poète quittait l'île à bord de l' *Aquila*, à neuf heures du matin, à destination de Weymouth, d'où il regagna le continent. Descendu à Bruxelles, il prit gîte pendant quelques jours rue du Nord, n° 64. Le 7 mai, il arrivait à Waterloo. Il ne devait quitter définitivement ces lieux hallucinés que le 14 juillet suivant.

Sur ce long séjour, grâce à Victor Hugo lui-même, on peut donner de copieux et minimes détails. Il s'était fabriqué un carnet avec des feuilles de papier à lettres pliées en deux, un informe et sommaire mémorandum qu'il illustra de croquis, de plans, où il jeta des notes rapides, des indications hâtives. En tête il écrivit :

J'ai passé deux mois à Waterloo. C'est là que j'ai

(1) Lettre de Victor Hugo à Crémieux; Braine l'Alleud, 28 mars 1861. — Victor Hugo, *Correspondance...*; p. 245.

fait l'autopsie de la catastrophe. J'ai été deux mois courbé sur ce cadavre. (1)

Par les dates qui jalonnent ces humbles feuilles froissées, il est possible de reconstituer l'itinéraire de Victor Hugo pendant ces quelques semaines. Le document, au reste, est de premier ordre. Outre son prix au point de vue biographique et anecdotique, il est précieux de par les indications qu'il donne sur le procédé d'enquête et la manière de travail opérés par le Poète sur le bloc rugueux de sa première inspiration. Sur le vif on saisit l'intimité spirituelle de ce grand laborieux et la psychologie a là des éléments essentiels pour se prononcer.

A onze heures du matin, le 7 mai, Victor Hugo descendit à l'*Hôtel des Colonnes*. Ce qu'était l'auberge, la bonhomie aimable et naïve de ses propriétaires, les frères Dehaze, a été conté avec esprit et précision par un visiteur de cette époque, M. Georges Barral. C'était l'hospitalité wallonne avec tout ce qu'elle a de cordial, d'amical, de familier. Hugo s'en accomoda et laissa aux frères Dehaze un certificat gardé, avec un tendre or-

(1) Victor Hugo, *Les Misérables*: 2e et 3e partie; édit. de l'Imprimerie Nationale; Paris, MDCCCCIX, in-8, p. 565. — Pour les autres citations je renvoie le lecteur à ce volume dont les appendices renferment de curieux documents.

gueil, par le descendant des aubergistes de 1861 :

Je suis heureux de dire que je suis satisfait de l'excellent hôtel Dehaze où j'ai passé deux mois.

Mont-Saint-Jean, 21 juillet 1861. (1)

VICTOR HUGO.

On lui donna une chambre au premier étage de l'hôtel. La fenêtre béait sur la plaine et découpait sur l'horizon un pan de ciel où montait la butte du Lion. Hugo le remarqua aussitôt, et dès lors ce lion lui fut comme une hantise, une obsession où il retrouva quelque chose de sa mauvaise humeur patriotique de 1837. A plusieurs reprises, il note dans ses carnets l'impression que lui fait le fauve d'airain. Dans la nuit du 28 au 29 mai, il observe : « Orage. Pluie. Tonnerre. Larges éclairs sur le lion de Waterloo. » Ce le frappe. Le « souffle venu de France » qu'il espérait en 1837, ne serait-il pas quelque jour le « souffle venu d'en haut ? » Ce que la France n'a point fait,

(1) Je donne cette date du 21 juillet 1861, telle que je la trouve reproduite dans une déconcertante et baroque brochure de M. le comte Louis Cavens, *Songe d'un jour de printemps: L'Hymne à Waterloo* ; S. l. (Bruxelles), s. d., (avril 1911). in-8, p. 18. Or, il est bien certain, d'après les documents annexes des *Misérables;* 2e et 3e partie; édit. de l'Imprimerie Nationale, p. 617, que Victor Hugo quitta Mont-Saint-Jean le 14 juillet, Il y a donc ici une erreur de copie dont je m'empresse de laisser la rèsponsabilité à M. le comte Louis Cavens, qui, un peu intrépidemment peut-être, s'est intitulé « le rénovateur du champ de bataille de Waterloo. »

Dieu le fera-t-il ? Quel coup de tonnerre vengeur foudroiera ce lion de bronze français debout dans les tourmentes du ciel ? Alors il s'informe, il interroge, il enquête. L'immunité de la bête symbolique le surprend, le déconcerte. La foudre, qui frappe l'orgueil balancé des chênes centenaires, l'épargnera donc à jamais ? Et, renseigné, enfin, le Poète observe sur son carnet :

Le lion de Waterloo, point culminant de tout ce large horizon, a cette particularité qu'il coupe les orages en deux et les partage selon le vent, tantôt entre Ohain et Plancenoit, tantôt entre La Hulpe et Braine-l'Alleud. Chose remarquable, depuis un demi-siècle qu'il est là, debout, masse de fer énorme, sans paratonnerre, sans défense, à la pointe d'une cîme de cent cinquante pieds de haut, au milieu des nuages, jamais l'éclair ne l'a touché. Il semble qu'il ne court aucun risque d'être renversé de ce côté-là. Serait-ce que le tonnerre du ciel sait que cette besogne est réservée au tonnerre de la terre ?

Le jour même de son arrivée, Victor Hugo monta sur la butte. Le spectacle qu'y déployait la plaine à son printemps l'y devait particulièrement attirer. Son regard pouvait errer sur les jeunes blés levants, ondulant au large de la glèbe, mer mouvante et bruissante dont le vent échevelait les vagues prisonnières. Depuis une heure de l'après-midi, le Poète avait parcouru le champ de bataille, par la route de Nivelles. Il avait trouvé à Mont-Saint-Jean du « tabac Esmeralda »

et il avait fait l'emplette de douze vues de Waterloo, — médiocres et naïves petites images comme on n'en trouve plus guère aujourd'hui là où la carte postale sévit. Il avait poussé jusqu'aux ruines épiques et comme hurlantes encore de Hougoumont. Là il avait acheté un morceau d'arbre coupé dans le tragique verger. Dans ce morceau de bois, un biscayen s'était logé. Le Poète eut le bois et le fer pour deux francs. Depuis longtemps, on le devine bien, le commerce des souvenirs de la guerre était une précieuse ressource pour les habitants des villages de la plaine. En 1829, Saintine, qui fut visiter Waterloo, s'indignait déjà de l'exploitation de ces funèbres dépouilles. A ses amis Méry et Barthélemy, il donnait ces curieux détails :

En revenant d'Hougomont, nous rencontrâmes des femmes qui voulurent nous vendre des tronçons d'armes, des débris d'obus et des balles de fusil. On m'avait dit que les habitants de ce pays en tenaient fabrique... Je consultai mon guide ; il me dissuada. « Dans les premières années, me dit-il, « en labourant la terre, nous trouvions une telle « quantité de balles et de débris que nous ne les « ramassions que pour les vendre à la livre. Au- « jourd'hui encore, avec un peu d'attention, on en « découvre en grand nombre. Ce n'est plus là-des- « sus que nous pouvons spéculer, cela est devenu « trop commun. Mais si vous êtes envieux d'ache- « ter des têtes ; j'en ai là quelques-unes bien net- « toyées, et que je vous cèderai. » — « Comment,

« des têtes !... m'écriai-je, vous vendez des têtes ? » — « Les Anglais nous en emportent beaucoup, » me répondit-il froidement. (1)

Il m'expliqua alors par quel moyen il se les procurait. Nous arrivions devant la Haie-Sainte. « Vous « me voyez, me dit-il, en me montrant un grand « champ de seigle à droite ; tous ces épis ne sont « pas de même couleur, il y a là des places entiè- « res d'un vert plus foncé, plus noirâtre que les au- « tres ; c'est là que sont les fosses. Il en est ainsi « presque dans toute la plaine, et, lorsque nous « voulons quelques ossements, quelques têtes, nous « remarquons l'endroit, nous attendons le soir et « nous fouillons. (2) »

On ne voit pas que de pareilles offres aient été faites à Victor Hugo. Au reste, ce voyage ne devait être que préparatoire pour lui. Le lendemain, à deux heures, il quittait l'*Hôtel des Colonnes*, et regagnait Bruxelles. La semaine lui suffit pour

(1) Les trouvailles d'ossements ne sont pas rares, aujourd'hui encore, à Waterloo, mais je crois pouvoir dire que le commerce en a complètement cessé. Ces tragiques et illustres débris sont sauvés de la spoliation paysanne par la piété honorable de quelques esprits soumis à la religion du souvenir. A la Ferme du Caillou, qui fut, la veille de Waterloo, le quartier général de l'Empereur, aujourd'hui propriété de Mme la comtesse de Villegas, M. Lucien Laudy a rassemblé en un émouvant musée les lugubres trouvailles du champ de bataille. M. Maurice Dubois, peintre militaire à Bruxelles, possède, lui aussi, de beaux souvenirs de la terrible lutte, et personnellement, j'ai dans mes collections un squelette complet trouvé il y a peu de temps à Waterloo. Ni M. Lucien Laudy, ni M. Maurice Dubois, ni moi-même, ne songeons certes pas à tirer parti de ces grandes et sinistres reliques.

(2) Mery et Barthélemy, *Waterloo : Au général Bourmont ;* Paris, 1829, in-8, p. p. 43, 44.

régler ses affaires. Le 15 mai, il revenait à Mont-Saint-Jean, des plumes et du papier dans son « sac waterproof ». Il allait se mettre au travail.

Cette fois il était seul, sans ami pour le guider à travers les plaines qui lui devenaient familières. Depuis neuf ans, il avait cessé toutes relations avec André Van Hasselt, et ce, au nom d'une raison qui mérite d'être rappelée. Le 16 juillet 1852, sur la prière de la princesse Mathilde, sollicité par Alexandre Dumas père, Napoléon III avait fait chevalier de la Légion d'honneur André Van Hasselt. Le gouvernement belge ne permit le port de la décoration du poète que trois ans plus tard, en juillet 1855 (1). Quand Hugo eut connaissance de la chose, il se voulut de ne plus demeurer en correspondance avec qui acceptait cet honneur de celui qui l'avait proscrit. Et, seul, il revint à Waterloo, désireux, au reste, de demeurer face à face avec cette terre à qui il allait demander le secret de la catastrophe.

On nous a dit comment il vécut sobrement à l'*Hôtel des Colonnes*, quel frugal menu était le sien et comment, par son goût particulier pour le vin pris à doses régulières et égales, il dénonçait sa race. Lui-même, d'ailleurs, dès son premier voyage en Belgique, avait avoué à sa

(1) Cf. la notice de Georges Barral en tête des *Poésies choisies d'André Van Hasselt...*; p. VIII.

femme : « On vit assez bien dans les auberges, à la bière près » (1). L'article de la bière, pour lui qui ne buvait que du bordeaux (2), lui était insupportable. Il faut voir dans sa correspondance intime comment il devient aigre et difficile, lui si facile à contenter, cependant, sur ce point. « Je bois de la bière comme un allemand, disait-il en 1837 ; la bière de Louvain a un arrière-goût douceâtre qui sent la souris crevée. C'est fort bien. » (3). C'était beaucoup s'avancer, et d'autant plus que, quelques jours plus tard, il écrivait :

> Je ne m'accoutume pas non plus à ce qu'on boit ici. Rien de nauséabond comme ce faro et ce lambic. Je fais, décidément, peu de cas du vin de Flandre et du vin de Normandie. J'aime mieux le cidre de Bourgogne et la bière de Bordeaux. (4)

Amateur de hauts faits héroïques, il pouvait admirer, par exemple, le « baës », le patron du café de *La Louve*, à Bruxelles, qui, chaque année, au coup de minuit, lampait devant une foule respectueuse et transportée d'allégresse, douze chop-

---

(1) Lettre à Mme Victor Hugo; Courtrai, 27 août 1837. — Victor Hugo, *En voyage; France et Belgique...*; p. 40.

(2) Richard Lesclide, *Propos de table de Victor Hugo...*; p. 108.

(3) Lettre à Mme Victor Hugo; Bruxelles, 17 août 1837. — Victor Hugo, *En voyage*; *France et Belgique...*; p. 84.

(4) Lettre à Mme Victor Hugo; Anvers, 22 août 1837. — Victor Hugo, *En voyage; France et Belgique...*; p. 96.

pes de faro, (1) mais comme gourmet, il en allait autrement. Ce lui tient au cœur au point qu'il ne lasse pas d'y revenir dans sa correspondance, et, même loin de Belgique, il ressasse ce désagréable souvenir. C'est toujours à sa femme qu'il avoue :

Si l'on me demande : « Avez-vous bu de bonne « bière dans votre voyage en Belgique ? » — Je répondrais : — « Oui, en France. J'ai bu d'excellente « bière, en effet, à l'hôtel Dessein, à Calais. » En Belgique, toute leur bière, bière blanche de Louvain, bière brune de Bruxelles, a un arrière-goût odieux. Les Anglais la trouvent trop houblonnée. Va, pour *houblonnée*, mais c'est mauvais. Quant à leur vin (aux belges), il sent la violette. Il y entre plus d'iris que de raisin. C'étaient en vérité, de détestables boissons. Je me réfugiais de l'une dans l'autre, mais, à tout prendre, j'aimais encore mieux de la bière blanche que du vin bleu. (2)

Toutefois, il s'accommoda du Pomard et du Bourgogne des frères Dehaze. Peut-être bien que, depuis 1837, ils avaient pris leurs précautions. Et, ayant, depuis le premier repas, constaté que le séjour à l'*Hôtel des Colonnes* ne lui serait pas intolérable, il se mit à l'œuvre. Le 15 mai, à

(1) Amédée Saint-Ferréol, *Les proscrits français en Belgique...*; tome I, p. 113.

(2) Lettre a Mme Victor Hugo; Bernay, 4 septembre 1837. — Victor Hugo, *En voyage; France et Belgique...*; p. p. 133. 134.



LA SOMMATION AU DERNIER CARRÉ

(D'après le tableau d'Armand Dumaresq. — Salon de 1837.)

« Je vous félicite, monsieur, vous avez fait une œuvre. » — *Victor Hugo au peintre*

peine arrivé, il s'en fut examiner le terrain. Le lendemain, il était à Braine l'Alleud, et, le 17, il y retournait. Revenu à l'hôtel, il écrivait sur ses carnets :

Waterloo, 17 mai.

Là, je me promène la nuit, je regarde, j'écoute, l'effrayant 18 juin revit, des lignes d'infanterie ondulent dans la plaine...

Ces lignes fiévreuses et inachevées, veut-on savoir maintenant l'extraordinaire parti qu'il en a tiré dans les *Misérables*, comment il a, avec une magnifique ampleur étendu la sommaire notation? C'est au chapitre XVI du livre I de la II[e] partie, qu'il a repris ce bref fragment pour faire sonner la fanfare de cette strophe :

Le champ de Waterloo, aujourd'hui, a le calme qui appartient à la terre, support impassible de l'homme, et il ressemble à toutes les plaines. La nuit pourtant, une espèce de brume visionnaire s'en dégage, et si quelque voyageur s'y promène, s'il regarde, s'il écoute, s'il rêve comme Virgile dans les plaines de Philippes, l'hallucination de la catastrophe le saisit. L'effrayant 18 juin revit ; la fausse colline-monument s'efface, ce lion quelconque se dissipe, le champ de bataille reprend sa réalité : des lignes d'infanterie ondulent dans la plaine, des galops furieux traversent l'horizon ; le songeur effaré voit l'éclair des sabres, l'étincelle des bayonnettes, le flamboiement des bombes, l'entre-croisement monstrueux des tonnerres ; il entend comme un râle

au fond d'une tombe, la clameur vague de la bataille-fantôme ; ces ombres, ce sont les grenadiers ; ces lueurs, ce sont les cuirassiers ; ce squelette, c'est Napoléon ; ce squelette, c'est Wellington ; tout cela n'est plus et se heurte et combat encore ; et les ravins s'empourprent, et les arbres frissonnent, et il y a de la furie dans les nuées, et, dans les ténèbres, toutes ces hauteurs farouches, Mont-Saint-Jean, Hougoumont, Frischemont, Papelotte, Plancenoit, apparaissent confusément couronnées de tourbillons de spectres s'exterminant.

Magie et puissance unique du Verbe ! Ainsi le Poète a rendu vivante la grande chose morte et fait un poème lyrique des sévères géométries des plans de la stratégie. Ces visions et ces évocations, il les cherchait au hasard de la plaine, aujourd'hui, 18 mai, à Plancenoit, demain, 19 mai, à Ohain. Le 22, il reprenait le travail de son manuscrit. Le 23, il allait à la Hulpe, le 24, il remontait à Nivelles qui, entre ses clochers sonores, dort parmi de vieux arbres bruissants. A Bruxelles, le 27 mai, Charles Hugo fit jouer une pièce : *Je t'aime*. Le père fut assister à la première représentation, mais, le lendemain, il ralliait l'*Hôtel des Colonnes*.

C'est que, maintenant, la grande et bonne fièvre de son labeur l'empoignait. Tel que, naguère, aux premiers jours de l'exil, on l'avait vu à Bruxelles errer, rêveur, la barbe inculte, en chapeau de feutre mou, un foulard au cou, « l'air

d'un artisan » (1), il battait routes, chemins et sentes, à travers ce champ de bataille, par ce vaste cimetière ou éternellement s'élève le *Requiem* de la mort, dans ce vaste ossuaire verdoyant brûlé des feux solaires, où quatre nations enfouies et confondues dans la poussière attestent de la magnifique horreur de la défaite. Malgré les chaleurs flamandes qui, jadis, l'écrasaient (2), il fouillait les buissons, questionnait le paysan labourant aux confins de la plaine, interrogeait l'horizon où voguait l'escadre molle des légers nuages du ciel brabançon. De Hougoumont il rôdait à Plancenoit, passant halluciné qui sous son pied sentait frémir et trépider une terre gorgée d'ossements. Il croquait sur son carnet des paysages, s'aidait d'un plan dressé par lui ; il entrait dans les cours des fermes tragiques, noires et rouges, et si blanches parmi le frisselis des saules encore hachés ! Il comptait les trous des boulets dans la muraille, arpentait les granges où hurlèrent des agonies, et, dans la boue des chemins, il cherchait la trace de quels passages d'escadrons évanouis ?

O Waterloo ! je pleure et je m'arrête, hélas !...

(1) Camille Lemonnier. *Une vie d'écrivain* : *Mes souvenirs* : IV ; *La Chronique* (de Bruxelles), 31 janvier 1912.

(2) Lettre à Mme Victor Hugo ; Anvers, 22 août 1837. — Victor Hugo. ***En voyage ; France et Belgique...*** ; p. 96.

Quelles émouvantes étapes pour lui que ces fermes si pacifiques sous le bel été qui pèse sur le paysage ! La Haie-Sainte, toute blanche, rit au bord de la route, sa grande cour pleine de poules picorantes sous l'œil rond et vif du grand coq verni et luisant qui claironne sur le fumier. Et la Belle-Alliance, si humble, tassée comme une pauvresse au long de la chaussée, sous son chaume bas étallé en brindilles ! Sous le crépi qui la ronge d'une lèpre bleuâtre, on lui devine encore les saignantes blessures de la journée d'autrefois. La pluie lave le morceau de bois grossier qui atteste :

BELLE-ALLIANCE
RENCONTRE DES GÉNÉRAUX WELLINGTON ET BLUCHER
LORS DE LA MÉMORABLE BATAILLE
DU XVIII JUIN MDCCCXV
SE SALUANT MUTUELLEMENT VAINQUEURS.

Et puis, au delà, Rossomme, le petit plateau en avant de la ferme, où, à cheval, l'Empereur observa la bataille. Victor Hugo s'y arrêta, et, machinalement, du bout de la canne, gratta la terre. Il y trouva un fer à cheval, des balles, des morceaux de fer. « Celui qui a écrit ces lignes, a-t-il dit dans les *Misérables*, a trouvé lui-même dans le talus friable de ce tertre en creusant le sable, les restes du col d'une bombe désagrégés par l'oxyde de quarante-six années, et de vieux tronçons de fer qui cassaient comme des bâtons de sureau

entre les doigts. » Il les ramassa, les mit dans sa poche, et les garda jusqu'à sa mort. Ces épaves de la bataille sont aujourd'hui au musée Victor Hugo (1). Laissant derrière lui les molles collines dorées d'un beau couchant, il atteignait, traversant Maison-du-Roi, la ferme du Caillou. Proprette et lumineuse, coiffée de tuiles éclatantes, elle était là, enveloppée de quels puissants souvenirs ! Là, l'Empereur avait dormi la veille de la bataille ; là, il avait établi son quartier-général... le dernier de ses batailles ! Dans cette chambre basse aux sombres solives, devant le feu crépitant dans l'âtre noir, il avait séché la redingote grise trempée de la pluie de la nuit du 17 au 18 juin. Là, il avait dormi, entre les quatre petits aigles d'argent de son lit de campagne tendu de soie verte. Quels rêves avaient été les siens aux dernières heures de sa toute-puissance ? Humble et grandiose logis qui a abrité une telle fortune si près de sa chûte ! Sur ce parquet, son grand pas ne résonne-t-il plus ? Et, à cette porte basse, son ombre ne va-t-elle point apparaître, comme alors, tandis que le cheval piaffait au seuil, humant, naseaux au vent, l'odeur de la poudre mâchée aux cartouches des grognards ? Mais non... Rien... rien... C'était le silence et c'était l'aban-

(1) Gustave Simon, *Visite à la maison de Victor Hugo* ; Paris 1904, in-8, p. 101.

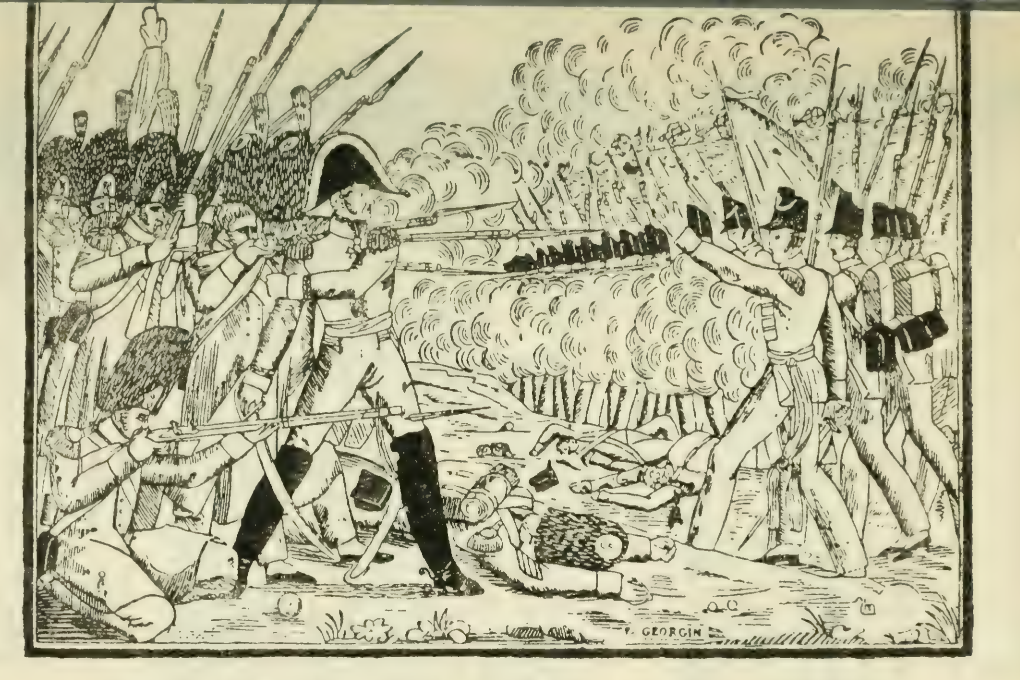
don. Le talon de la botte ne sonnait plus sur le plancher rugueux et la porte demeurait close sur la cuisine, où les maréchaux attendaient, debout, le bicorne sous le bras, — comme aux Tuileries — qu'Il vint...

De telles visions, de ces souvenirs vivants et présents, le Poète emplissait sa mémoire. Pensif, dans le désastre du jour vaincu vers l'occident, il regagnait son auberge, s'arrêtant pour cueillir des bouquets tricolores de bleuets, de marguerites et de coquelicots, qu'il enveloppait religieusement dans un lambeau de papier :

Cocardes tricolores qui repoussent dans la plaine de Waterloo (espèce vivante.). Celle-ci a été trouvée par moi, le 18 juin 1861, au pied de la butte du Lion. (1).

Mais ses nuits, ses nuits dans le champ de bataille, alors qu'il rôdait solitaire parmi les confuses rumeurs du soir ! Comme, à l'évoquer dans cet instant, il touche la sensibilité de notre émotion ! Ne le voit-on pas s'enfoncer dans le crépuscule aux pourpres déchirées ? Nous le suivons, ce soir, par un crépuscule pareil, compagnon de son fantôme. Dans le champ désert et nu, il est là, écoutant les bruits vagues et épars du soir, le vent dans les lointaines frondaisons, l'œil errant sur les jeux de la mourante lumière, là-bas, vers les

(1) Gustave Simon, *Visite à la maison de Victor Hugo...* ; p. 102.



CAMBRONNE ET LES DERNIERS CARRÉS DE LA GARDE A WATERLOO

(D'après une image d'Épinal rarissime.)

blancheurs effacées de la Belle-Alliance. Et la nuit est venue, la nuit visionnaire où la ballade allemande fait lever dans le creux des sillons défoncés, parmi les seigles couchés et hachés, les soldats morts. Ne se lèvent-ils point, harnachés, sanglés, cuirassés, tous ces cadavres de 1815, voltigeurs, grenadiers, vélites, lanciers,

...que Rome eut pris pour des légionnaires...

... La mer humaine et vociférante de belle vie, le grand flot guerrier et courageux couché sous cette terre qui cède et plie sous le pas... Nuit de rêve et d'horreur ! Ah ! le long gémissement du vent dans les blés ! Quelle confuse rumeur gronde, là-bas, vers les hauteurs de Rossomme ? Quels lambeaux de *Veillons au salut de l'Empire* ou de la *Marche des Grenadiers de la Garde* s'échevèlent parmi les bruits nocturnes ? Quelles ombres montent au flanc de ce vallon modéré ? Sous les nuées qui errent au ciel pacifique, c'est la terre qui, tout entière, se meut, crève des flancs, et ressuscite la tragédie de la déroute...

Et cette plaine, hélas, où l'on rêve aujourd'hui,
Vit fuir ceux devant qui l'univers avait fui...

Rentré dans sa chambre, souvent jusqu'à l'aube, il écrivait, et, page à page, il dressait, noir et rouge, piaffant et hennissant, plein de tonnerres, zébré d'éclairs, hurlant de cris et reten-

tissant de furieux et désespérés sanglots, le poème qui, dans les *Misérables*, conte le duel de Dieu et de l'Empereur. Il mit près de deux mois à l'écrire. Commencé le 7 mai, le livre sur Waterloo fut achevé le 30 juin, à huit heures et demie du matin. A cette date, son carnet porte : « *30 juin.* — « J'ai fini les *Misérables* sur le champ de bataille « de Waterloo et dans le mois de Waterloo. »

C'est en 1846 que le Poète avait écrit les premières pages de son livre. Il le pensait publier en 1848 (1). Les hasards de la politique en avaient décidé autrement. L'exil venu avec ses loisirs forcés, il avait songé à achever la grande œuvre commencée. De Bruxelles, il mandait à sa femme : « Je me bornerai à finir ici mon livre des *Misères*. Qui sait ? C'était peut-être la seule chance de le finir. Il ne faut jamais accuser, ni juger la Providence » (2). Onze ans plus tard, l'œuvre paraissait.

Avec quel soin, avec quelle patience d'historien, et le mot n'est pas impropre ici, elle fut conçue, en ce qui regarde Waterloo, seul point qui nous occupe ici, l'examen du manuscrit, des matériaux et des pièces annexes, suffit à le prouver. D'aucuns ont facilement triomphé de ce

(1) Edmond Biré, *Victor Hugo après 1830*; Paris, 1891, in-18 tome II, p. p. 105, 106.

(2) Lettre à Mme Victor Hugo; Bruxelles, 14 décembre 1851. — Victor Hugo, *Correspondance...*; p. 107.

qu'ils ont innocemment appelé « les erreurs historiques » de Victor Hugo. Ces impeccables auteurs, aveuglés par leur poutre, oubliaient que dès les premières pages de son livre, le Poète avertissait le lecteur de la modestie de son plan. « Il va sans dire que nous ne prétendons pas faire ici l'histoire de Waterloo... Nous laissons les historiens aux prises ; nous ne sommes qu'un témoin à distance... nous n'avons ni la pratique militaire, ni la compétence stratégique qui autorisent un système... » Malgré cet avertissement du chapitre III, on s'est avisé de vouloir prendre pour un livre d'histoire militaire ce qui n'était que le plus admirable poème épique de la langue française. Cependant, dans les papiers de Victor Hugo, il était demeuré tels dossiers qui prouvaient son soin de documentation, son désir de faire la lumière sur des points qu'il était, lui, Poète, en droit de négliger, et d'abandonner à la critique des historiens. Tel pour le récit de l'écrasement des derniers carrés de la Garde, dont les pièces, documents et témoignages, se trouvent classés en un dossier sous le titre :

Les Misérables

— o —

Affaire
du mot
de Cambronne.

Tel encore pour le passage relatif au chemin creux d'Ohain, taxé si souvent de fable. Là encore, un dossier porte :

Waterloo

— o —

Chemin creux d'Ohain.

A titre de curiosité, on en peut tirer cette lettre d'un recteur anglais, M. E. Hewlett, de Manchester, lequel écrit, à la date du 28 juillet 1870, au Poète :

J'ai, depuis peu, en ma possession, un livre assez rare publié immédiatement après la bataille ; il contient un plan des champs à vol d'oiseau, pris à l'endroit exact où les cuirassiers ont chargé. Or, il y a sur le plan un grand et profond ravin. Comme ce croquis a été pris d'après l'aspect naturel du terrain, qui se modifia par suite des excavations du monument du Lion, ce témoignage est valable et confirme nos vues.

Mais de plus graves et de plus sensibles reproches devaient être faits à Victor Hugo par ses amis politiques. « Lorsque parurent les livres *Waterloo* et le *Petit-Picpus*, les républicains manifestèrent quelque mauvaise humeur », écrit le savant et dernier éditeur des *Misérables*. Et il ajoute : « On n'avait aucune indulgence pour

Napoléon (1) ». Mais en avaient-ils davantage pour celui qui, au bas d'un feuillet des *Misérables*, avait pu écrire :

14 février 1848.

Ici le pair de France s'est interrompu. (2)
Et le proscrit a continué.

30 décembre 1860.
Guernesey.

Certains proscrits s'étonnaient de voir ce proscrit d'un Empire louer et plaindre le sort d'un Empereur tombé. Ils n'établissaient pas la distinction nécessaire entre le régime de l'Empire d'essence jacobine de 1805 et le régime de l'Empire d'essence autocratique de 1852.

Ils oubliaient, au reste, que de ces distinctions le Poète a le droit de ne tenir aucun compte, et qu'en Waterloo Victor Hugo n'avait considéré que le charnier d'où s'élance la Poésie, les mains pleines de lauriers et de cyprès. Certes, adolescent, avant la vingtième année, il avait, lui aussi, écrit contre « Buonaparte », contre le « Robespierre à cheval » dont la cavale hennissante foulait les générations innocentes, contre le « Corse » dont l'exécrable gloire était faite des pleurs des

(1) Victor Hugo. *Les Misérables* ; quatrième partie ; édit. de l'Imprimerie Nationale ; Paris, MDCCCC IX, in-4, p. 446.

(2) Une ordonnance royale de Louis-Philippe, avait, on le sait, créé Victor Hugo pair de France le 13 avril 1845.



Maison habitée, en 1852, place de l'Hôtel-de-Ville, à Bruxelles, par Victor Hugo.

mères et du lamento des canons. Il avait dit, lassé du récit glorieux de ses victoires passées :

Assez de la louange, il fatigua la voix ! (1)

Cette renommée ne lui était qu'une « gloire incendiaire » (2), il était un « fléau vivant » (3), un « despote, empereur d'un camp » (4), et sacré, dans Notre-Dame, par ce pape venu du fond des Romagnes, pour bénir le « meutrier » du duc d'Enghien.

Un sang royal teignit sa pourpre usurpatrice (5).

Mais, depuis !... Revenu à une raison personnelle, il avait compris que ce que Napoléon représenta de 1804 à 1821 pour l'Europe, fut l'idée de la liberté révolutionnaire, qu'à cette idée les monarques et les oligarchies continentales avaient livré une guerre sans merci et, qu'à Waterloo, ce ne fut point l'Empereur mais la Liberté Française qui chut dans les boues sanglantes de Mont-Saint-Jean. Et le Poète avait fait monter autour

(1) Victor Hugo, *Odes et Ballades* ; nouvelle édition; Paris, 1866, in-8, livre II, ode IV, *A mon père*, p. 107.

(2) Victor Hugo, *Odes et Ballades...*; livre III, ode III, *Les Funérailles de Louis XVIII*; p. 148.

(3) Victor Hugo, *Odes et Ballades...*; livre I, ode XI, *Buonaparte* ; p. 86.

(4) Victor Hugo, *Odes et Ballades...*; livre I, ode XI, *Buonaparte*; p. 87.

(5) Victor Hugo, *Odes et Ballades...*; livre I, ode XI, *Buonaparte*; p. 87.

du bronze captif de la place Vendôme les strophes de ses odes. Comme un essaim de jeunes aigles il avait lâché ses vers et ils planaient autour de l'Arc-de-Triomphe et de ce « puits de gloire » où dort Napoléon. Depuis !... A Sainte-Hélène, « sous le verrou des rois prudents », l'Empereur avait dégagé de son œuvre et de sa chute les leçons de l'histoire et la morale de son règne. « J'ai consacré la Révolution, je l'ai infusée dans nos lois », disait-il, le 22 octobre 1820, au docteur Antommarchi (1). Le 16 avril 1821, il dictait à Montholon un plan de règne pour le duc de Reichstadt et il proclamait : « J'ai sauvé la Révolution qui périssait, je l'ai lavée de ses crimes, je l'ai montrée au monde resplendissante de gloire ; j'ai implanté en France et en Europe de nouvelles idées. » Il disait encore : « J'ai donné, le premier, l'exemple d'un gouvernement qui favorise les intérêts de tous ; je n'ai pas gouverné pour ou par les nobles, les prêtres, les bourgeois ou les ateliers ; j'ai gouverné pour toute la communauté, pour toute la grande famille française (2) ». Et à son médecin, O'Meara, le 18 juin 1818, il avait assuré déjà, avec cette sobre fierté

(1) Docteur F. Antommarchi. *Derniers momens de Napoléon ou complément du mémorial de Sainte-Hélène* ; Bruxelles ; 1825, in-8, tome I, p. 376.

(2) Comte de Montholon, *Récits de la captivité de l'Empereur Napoléon à Saint-Hélène* ; Paris, 1847, in-8, tome II, p. 520.

qui marque ses aveux de l'exil : « Je suis l'homme du peuple, je sors du peuple moi-même (1) ». Quel obstacle y avait-il, pour un proscrit du second Empire, pour un proscrit de 1851, à se rallier à ces grandes théories libérales, à les saluer, à les reconnaître, et surtout dans un livre qui, pour l'auteur, avait « la fraternité pour base et le progrès pour cime ? (2) ». Le malentendu n'était-il point uniquement du côté de ceux qui n'admettaient pas d'autre couleur que le rouge vif au républicanisme d'alors ?

Victimes des coups de force du second Empire, ils se refusaient à voir l'armature révolutionnaire de l'œuvre du premier Napoléon, et, ennemis du troisième, ils les englobaient tous deux dans ces farouches exécrations qui sont le refuge des âmes naïves et faibles pour qui les lois de l'éthique politique conservent d'impénétrables secrets.

Du 9 juin au 14 juillet 1861, les carnets de Hugo nous fournissent encore quelques menus renseignements sur son séjour à Waterloo. Son fils l'y vint voir, le 9 juin, dans la matinée, avec un ami, M. Allix. On visita les fermes histo-

(1) *Napoléon en exil ou l'écho de Sainte-Hélène, ouvrage contenant les opinions et les réflexions de Napoléon sur les événements les plus importants de sa vie,* recueillis par Barry O'Meara, son dernier chirurgien ; Paris, 1823, in-8, tome II, p. 413.

(2) Lettre de Victor Hugo à Lamartine : Hauteville-House, 24 juin 1862. — Victor Hugo. *Correspondance...*; p. 252.

riques, et ce fut ce jour-là qu'au tertre de Rossomme furent trouvés les morceaux de fer gardés par le Poète. Charles partit le lendemain. Des admirateurs de l'écrivain lui succédèrent. Ils s'en venaient contempler le Poète dans l'élaboration de sa nouvelle œuvre. Désireux de solitude, il donna des ordres aux frères Dehaze, et évita les fâcheux. Le 12 juin, on le voit partir de grand matin pour Braine-le-Château. Arrivé à sept heures, il y dessine le pilori, la façade du manoir, rôde dans les ruines et repart au crépuscule. A neuf heures, il est à l'*Hôtel des Colonnes.* La veille, Mme Hugo et sa fille sont arrivées à Bruxelles. Le Poète les rejoint le 17 juin, demeure avec elles un jour, et ayant regagné Waterloo le soir de ce quarante-sixième anniversaire de la bataille, il passa la nuit à battre la plaine. Le lendemain, le travail reprend, actif et obstiné, puisque dix jours plus tard les *Misérables* sont achevés. Repris par la hantise des champs visionnaires, il recommence ses promenades. Le 1er juillet, il note :

J'ai trouvé dans le champ de bataille de Waterloo, une pierre ayant la forme d'une tête d'aigle.

Presse-papier magnifique envoyé par le Hasard ! Charles revient le 4 juillet, et, après son départ, le Poète rayonne dans le pays. Le 9, il

pousse jusqu'à Malines, dont les couvents dorment entre des canaux à l'ombre de la tour carrée et inachevée de Saint-Rombaud. A peine rentré à Waterloo, il est derechef accablé d'indiscrètes visites. Les journaux ont ébruité son séjour. Les admirateurs affluent. Leur zèle tenace et indiscret traque et chasse Hugo. Il ne lui demeure qu'à partir, puisqu'aussi bien il a arraché maintenant à ces paysages le secret que son lyrisme leur demandait. Et il part. Quelques jours il erre par la Belgique et la Hollande, et le 3 septembre, par les éclairs et les rafales d'un orage, il regagne Guernesey.

Il reprend le travail de son manuscrit, traite avec Lacroix, son éditeur, et abandonne le livre à la fortune de son sort. Ce sort triomphal, on le connaît. Le 15 mai 1862, il écrit sur ses carnets :

Il y a un an je m'installais à l'*Hôtel des Colonnes*, à Mont-Saint-Jean, pour y achever les *Misérables*. Aujourd'hui, la seconde et la troisième partie paraissent à Paris.

Ce souvenir de l'*Hôtel des Colonnes* lui demeure, dirait-on, inséparable des *Misérables*. Le 19 mai, il y revient :

J'ai fini ce matin à six heures la révision totale des *Misérables*. Je m'étais remis au travail de la fin,

à Mont-Saint-Jean, le 22 mai 1861, il y aura un an dans trois jours.

Et le 20 mai :

J'envoie, aujourd'hui à Bruxelles, la fin du manuscrit des *Misérables*. Cela arrivera le 22, un an, jour pour jour, après ma reprise du travail à Mont-Saint-Jean.

Et, enfin, le 14 juin :

Aujourd'hui, à 4 h. 1/2 de l'après-midi, j'ai corrigé la dernière feuille des *Misérables ;* j'en avais écrit la dernière page, il y a près d'un an, à Mont-Saint-Jean, le 30 juin 1861, à 8 h. 1/2 du matin.

Le 16 septembre de cette même année, les éditeurs des *Misérables* offrirent, à Bruxelles, un grand banquet au Poète, qui présidait, entouré de M. Fontainas, bourgmestre de la ville, et du président de la Chambre des Représentants. Il ne paraît pas que pendant ce voyage, Victor Hugo retourna à Waterloo. Son livre sur la bataille l'avait popularisé, maintenant, dans ces campagnes glorieuses de l'avoir eu pour hôte. Tout d'abord, on l'avait cru un général étudiant la journée du 18 juin 1815 sur le terrain même des opérations. Mais, à présent, on savait ! Le magnifique morceau de l'*Expiation* commençait à pénétrer dans les masses du petit peuple. Quelques années plus

tard, ce devenait le morceau classique à débiter aux visiteurs étrangers. « Les gamins du pays savent par cœur les magnifiques vers de Victor Hugo, écrit M. Georges Barral. On les leur apprend dans les écoles de tous les villages environnants. Et je vous assure qu'ils ne les disent pas mal » (1). Ainsi la revanche de la proscription commençait pour le Poète. Le souvenir de cette neuve gloire lui devait être sans amertume jusqu'au jour où il y put mêler la douleur saignante de la mort. Le 27 août 1868, Mme Victor Hugo décédait à Bruxelles, brusquement. « Dieu recevra cette âme douce et grande dans la lumière. Elle a maintenant des ailes », écrivait l'époux à sa belle-sœur (2). Jusqu'à la frontière, il accompagna le cher cadavre ramené vers la Patrie. Et lui retourna s'enfoncer dans les brumes et les vents de son exil. Il ne retourna plus à Waterloo. Son souvenir, cependant, y demeure durable et certain. Ce champ désert, sacré par la défaite française, ne l'est pas moins par la rêverie du Poète, par l'instant de son génie. Il l'a dégagé des rhétoriques banales, des littératures coutumières. Par les nuits et les jours qu'il vécut à

(1) Georges Barral, *Itinéraire illustré de l'épopée de Waterloo* : Paris, s. d., in-18, p. 84.

(2) Lettre de Victor Hugo à Mme Julie Chenay, sœur de Mme Victor Hugo : Bruxelles, 27 août 1868. — Victor Hugo, *Correspondance...* : p. 321.

Waterloo, il a interdit d'en écrire après lui. Il a fixé pour l'éternité l'apothéose lyrique du moment de ce tremblement de terre. Il n'y a plus qu'à l'écouter gronder au travers de son livre et à se pencher, avec lui, sur ce gouffre immense et béant où crient des grognards, où tonnent des bronzes, où se déchirent des drapeaux, où gronde, forge fulgurante, la mitraille ennemie, et où s'abattent les aigles, de grands aigles foudroyés qui serrent dans leurs griffes des lambeaux de la France révolutionnaire égorgée...

HECTOR FLEISCHMANN.



WATERLOO

* * *

LE TRIPTYQUE DU POÈTE

I

Le “ Waterloo ” des “ Châtiments ”

* * *

Il a l'immortalité de la popularité, ce poème du livre V des *Châtiments*, où le Poète met l'Empereur en présence des trois grandes catastrophes de sa destinée, suscitées par ce Dieu vengeur qui a à faire expier à Bonaparte l'attentat du 18 Brumaire. C'est, tout d'abord, la retraite de Russie, quand enveloppées d'un orage de neige et de flamme, les Aigles reculent devant ce que le populaire russe désigne sous le titre horrifique de *Seigneur Hiver*. L'armée n'est plus qu'un fantôme ; l'aigle de la mort fait la chasse à l'aigle d'or.

... Napoléon comprit qu'il expiait
Quelque chose peut être, et, livide, inquiet,
Devant ses légions, sur la neige semées :
— Est-ce le châtiment, dit-il, Dieu des armées ? —
Alors il s'entendit appeler par son nom,
Et quelqu'un qui parlait dans l'ombre lui dit : — Non.

Puis voici Waterloo, l'épopée du désastre après l'épopée

de l'Ile d'Elbe. Le Destin, cette fois encore, s'est tourné contre l'Homme qui lui commanda dix ans durant. Sous le ciel bas de ce paysage brabançon la déroute hurle et crie ; la Grande Armée est vaincue, le Grand Empire est tombé.

— Est-ce le châtiment cette fois, Dieu sévère ? —
Alors parmi les cris, les rumeurs, le canon,
Il entendit la voix qui lui répondait : — Non !

Waterloo c'est la première étape vers le roc sacré de l'exil. Le verrou des « rois prudents » a été tiré sur l'Empéreur. L'Océan et les baïonnettes anglaises montent la garde autour de lui qui se tait, croise les bras, et médite. Il attend son heure, l'heure de la délivrance. La voici. Il meurt au petit lit étroit de ses camps de naguère, parmi les quatre aigles d'argent qui éventent la fièvre de son agonie du battement de leurs ailes. Le vent gémit aux fenêtres closes. Et lui qui, aux portes de l'adieu éternel, s'abandonne à la grande Taciturne qui entre, voit le geôlier anglais guetter le dernier souffle de cette agonie.

Alors, géant broyé sous le talon des rois,
Il cria : « La mesure est comble cette fois !
Seigneur, c'est maintenant fini ! Dieu que j'implore,
Vous m'avez châtié ! » La voix dit : « Pas encore ! »

Dix neuf ans il dort sous le saule échevelé de la Vallée de Géranium. L'Angleterre, enfin, rend la proie de sa facile victoire, et voici l'Empereur ramené sous le dôme des Invalides, dans cette cave de marbre pleine de cariatides et des drapeaux des victoires anciennes. Douze ans il y dort dans la paix de son éternité. Mais une nuit vient qui le reveille

pour le mener au palais de l'Elysée où Louis-Napoléon-Bonaparte, son neveu, vient de ressusciter l'Empire, — le sien, le second. C'est l'exploitation honteuse des souvenirs du Grand Empire, la farce aprés l'épopée, la pasquinade après le drame. On a battu monnaie de son nom et fait de gros sous de sa gloire, trahi son œuvre, avili son nom. étranglé la France. Et, cette fois, l'Empereur comprend quelle est son expiation.

***

Ce poème fut écrit par Victor Hugo en exil, à Jersey, du 25 au 30 décembre 1852. C'était la tonnante et vengeresse réponse du penseur proscrit aux fauteurs du Coup d'Etat, au lendemain de son premier anniversaire. Un peu moins d'un an plus tard, le livre du *Châtiments* paraisssait dans son ensemble. « Vous n'imaginez pas la joie que votre livre nous a apportée, écrivait à Victor Hugo, de Bruxelles, le 29 novembre 1853, Emile Deschanel. Nous ne l'avons que depuis une semaine et déjà tout le monde le récite par cœur. *L'Expiation* surtout (1). » Le morceau était destiné à demeurer classique et plus particulièrement le fragment sur Waterloo, qui atteint à la grandeur de la véritable épopée française. Comme si, à ses yeux, il voulait évoquer et rendre plus vivant encore le fer rouge qu'il imprimait sur le nom de Napoléon III, le Poète corrigeait, raturait, rectifiait les vers de son poème d'une encre rouge flambante. Tel le manuscrit est demeuré aujourd'hui, et tels éclatèrent les vers où l'âme d'une armée héroïque et vaincue a passé.

(1) Victor Hugo, *Les Châtiments*; édition de l'Imprimerie Nationale; Paris, MDCCCCX, in-4°, p. 508.

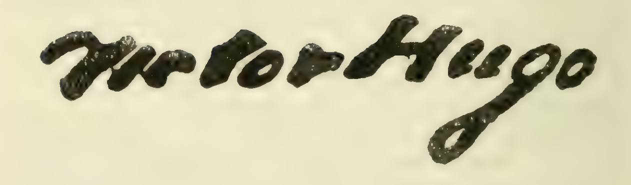
Waterloo! Waterloo! Waterloo! morne plaine!
Comme une onde qui bout dans une urne trop pleine,
Dans ton cirque de bois, de coteaux, de vallons,
La pâle mort mêlait les sombres bataillons.

D'un côté c'est l'Europe et de l'autre la France.
Choc sanglant! des héros Dieu trompait l'espérance,
Tu désertais, victoire, et le sort était las.
O Waterloo! je pleure et je m'arrête, hélas!
Car ces derniers soldats de la dernière guerre
Furent grands; ils avaient vaincu toute la terre,
Chassé vingt rois, passé les Alpes et le Rhin,
Et leur âme chantait dans les clairons d'airain!

Le soir tombait: la lutte était ardente et noire.
Il avait l'offensive et presque la victoire;
Il tenait Wellington acculé sur un bois.
Sa lunette à la main, il observait parfois
Le centre du combat, point obscur où tressaille
La mêlée, effroyable et vivante broussaille,
Et parfois l'horizon, sombre comme la mer.
Soudain, joyeux il dit: Grouchy! — C'était Blücher!
L'espoir changea de camp, le combat changea d'âme,
La mêlée en hurlant grandit comme une flamme.
La batterie anglaise écrasa nos carrés.
La plaine où frissonnaient nos drapeaux déchirés
Ne fut plus, dans les cris des mourants qu'on égorge,
Qu'un gouffre flamboyant, rouge comme une forge:
Gouffre où les régiments, comme des pans de murs
Tombaient, où se couchaient comme des épis mûrs
Les hauts tambours-majors aux panaches énormes
Où l'on entrevoyait des blessures difformes!
Carnage affreux! moment fatal! L'homme inquiet
Sentit que la bataille entre ses mains pliait.
Derrière un mamelon la garde était massée,
La garde, espoir suprême et suprême pensée!
— Allons! faites donner la garde! cria-t-il. —
Et lanciers, grenadiers aux guêtres de coutil,

Dragons que Rome eût pris pour des légionnaires,
Cuirassiers, canonniers qui traînaient des tonnerres,
Portant le noir colback ou le casque poli,
Tous ceux de Friedland et ceux de Rivoli,
Comprenant qu'ils allaient mourir dans cette fête,
Saluèrent leur dieu, debout dans la tempête.
Leur bouche, d'un seul cri, dit : Vive l'Empereur !
Puis à pas lents, musique en tête, sans fureur,
Tranquille, souriant à la mitraille anglaise,
La garde impériale entra dans la fournaise.
Hélas! Napoléon sur sa garde penché,
Regardait ; et, sitôt qu'ils avaient débouché,
Sous les sombres canons crachant des jets de souffre,
Voyait, l'un après l'autre, en cet horrible gouffre,
Fondre ces régiments de granit et d'acier,
Comme fond une cire au souffle d'un brasier.
Ils allaient, l'arme au bras, front haut, graves, stoïques,
Pas un ne recula. Dormez, morts héroïques!
Le reste de l'armée hésitait sur leurs corps
Et regardait mourir la garde. — C'est alors
Qu'élevant tout à coup sa voix désespérée,
La Déroute, géante à la face effarée,
Qui, pâle, épouvantant les plus fiers bataillons,
Changeant subitement les drapeaux en haillons,
A de certains moments, spectre fait de fumées,
Se lève grandissante au milieu des armées,
Le Déroute apparut au soldat qui s'émeut,
Et, se tordant les bras, cria: Sauve qui peut!
Sauve qui peut ! affront ! horreur ! toutes les bouches
Criaient; à travers champs, fous, éperdus, farouches,
Comme si quelque souffle avait passé sur eux,
Parmi les lourds caissons et les fourgons poudreux,
Roulant dans les fossés, se cachant dans les seigles,
Jetant shakos, manteaux, fusils, jetant les aigles,
Sous les sabres prussiens, ces vétérans, ô deuil!
Tremblaient, hurlaient, pleuraient, couraient. — En un
[clin d'œil,

Comme s'envole au vent une paille enflammée,
S'évanouit ce bruit qui fut la grande armée,
Et cette plaine, hélas, où l'on rêve auojurd'hui,
Vit fuir ceux devant qui l'univers avait fui!
Quarante ans sont passées, et ce coin de la terre,
Waterloo, ce plateau funèbre et solitaire,
Ce champ sinistre où Dieu mêla tant de néants,
Tremble encor d'avoir vu la fuite des géants!



II

Le " Waterloo " des " Misérables "

✻ ✻ ✻

Ce fragment considérable est tiré du livre I, *Waterloo*, de la deuxième partie, *Cosette*, des *Misérables*. Il a été raconté plus haut, dans quelles conditions ces pages furent composées. Certes beaucoup d'idées en sont contestables au point de vue de la tactique et de la stratégie, voire de la politique. Mais Victor Hugo lui-même s'est défendu d'avoir tenté d'écrire une histoire militaire de la bataille. Ce qu'il a donné c'est l'évocation même du combat, l'atmosphère de fureur héroïque, de sauvage ardeur, de haine triomphante. C'est en visionnaire qu'il a vu cette journée qui clôt l'épopée jacobine et impériale, et nul après lui n'est parvenu à en restituer, avec une aussi lyrique grandeur, les phases énormes et surhumaines. Hors-d'œuvre et chef-d'œuvre, a-t-on dit de ces pages. Hors-d'œuvre, peut-être, mais de quel éclatant et magnifique chef-d'œuvre l'art français n'eut-il point été privé s'il n'eut point été écrit ! Ici la puissance évocatoire du poète s'est manifestée avec une ampleur sans égale, avec un lyrisme exact et abondant auquel nul autre n'est comparable, et dont il est inutile de chercher l'équivalent dans aucune littérature étrangère. Ce hors-d'œuvre eut fait

la fortune de dix poètes. Mais dans l'œuvre de Victor Hugo n'est-il pas la moindre perle de ce fastueux et extraordinaire collier ?

* * *

1

CE QU'ON RENCONTRE EN VENANT DE NIVELLES

L'an dernier (1861), par une belle matinée de mai, un passant, celui qui raconte cette histoire, arrivait de Nivelles et se dirigeait vers la Hulpe. Il allait à pied. Il suivait, entre deux rangées d'arbres, une large chaussée pavée ondulant sur des collines qui viennent l'une après l'autre, soulèvent la route et la laissent retomber, et font là comme des vagues énormes. Il avait dépassé Lillois et Bois-Seigneur-Isaac. Il apercevait, à l'ouest, le clocher d'ardoise de Braine-l'Alleud qui a la forme d'un vase renversé. Il venait de laisser derrière lui un bois sur une hauteur, et, à l'angle d'un chemin de traverse, à côté d'une espèce de potence vermoulue portant l'inscription : *Ancienne barrière n° 4*, un cabaret ayant sur sa façade cet écriteau : *Au quatre vents. Echabeau, café de particulier.*

Un demi-quart de lieue plus loin que ce cabaret, il arriva au fond d'un petit vallon où il y a

de l'eau qui passe sous une arche pratiquée dans le remblai de la route. Le bouquet d'arbres, clairsemé mais très vert, qui emplit le vallon d'un côté de la chaussée, s'éparpille de l'autre dans les prairies et s'en va avec grâce et comme en désordre vers Braine-l'Alleud.

Il y avait là, à droite, au bord de la route, une auberge, une charrette à quatre roues devant la porte, un grand faisceau de perches à houblon, une charrue, un tas de broussailles sèches près d'une haie vive, de la chaux qui fumait dans un trou carré, une échelle le long d'un vieux hangar à cloisons de paille. Une jeune fille sarclait dans un champ où une grande affiche jaune, probablement du spectacle forain de quelque kermesse, volait au vent. A l'angle de l'auberge, à côté d'une mare où naviguait une flottille de canards, un sentier mal pavé s'enfonçait dans les broussailles. Ce passant y entra.

Au bout d'une centaine de pas, après avoir longé un mur du quinzième siècle surmonté d'un pignon aigu à briques contrariées, il se trouva en présence d'une grande porte de pierre cintrée, avec imposte rectiligne, dans le grave style de Louis XIV, accostée de deux médaillons plans. Une façade sévère dominait cette porte ; un mur perpendiculaire à la façade venait presque toucher la porte et la flanquait d'un brusque angle droit. Sur le pré devant la porte gisaient trois

herses à travers lesquelles poussaient pêle-mêle toutes les fleurs de mai. La porte était fermée. Elle avait pour clôture deux battants décrépits ornés d'un vieux marteau rouillé.

Le soleil était charmant; les branches avaient ce doux frémissement de mai qui semble venir des nids plus encore que du vent. Un brave petit oiseau, probablement amoureux, vocalisait éperdument dans un grand arbre.

Le passant se courba et considéra dans la pierre à gauche, au bas du pied-droit de la porte, une assez large excavation circulaire ressemblant à l'alvéole d'une sphère. En ce moment les battants s'écartèrent et une paysanne sortit.

Elle vit le passant et aperçut ce qu'il regardait.

— C'est un boulet français qui a fait ça, lui dit-elle.

Et elle ajouta :

— Ce que vous voyez là, plus haut, dans la porte, près d'un clou, c'est le trou d'un gros biscaïen. Le biscaïen n'a pas traversé le bois.

— Comment s'appelle cet endroit-ci ? demanda le passant.

— Hougomont, dit la paysanne.

Le passant se redressa. Il fit quelques pas et s'en alla regarder au-dessus des haies. Il aperçut à l'horizon à travers les arbres une espèce de monticule et sur ce monticule quelque chose qui, de loin, ressemblait à un lion.

Il était dans le champ de bataille de Waterloo.

2

HOUGOMONT

Hougomont, ce fut là un lieu funèbre, le commencement de l'obstacle, la première résistance que rencontra à Waterloo ce grand bûcheron de l'Europe qu'on appelait Napoléon; le premier nœud sous le coup de hache.

C'était un château, ce n'est plus qu'une ferme. Hougomont, pour l'antiquaire, c'est *Hugomons*. Ce manoir fut bâti par Hugo, sire de Somerel, le même qui dota la sixième chapellerie de l'abbaye de Villiers.

Le passant poussa la porte, coudoya sous un porche une vieille calèche, et entra dans la cour.

La première chose qui le frappa dans ce préau, ce fut une porte du seizième siècle qui y simule une arcade, tout étant tombé autour d'elle. L'aspect monumental naît souvent de la ruine. Auprès de l'arcade s'ouvre dans un mur une autre porte aux claveaux du temps de Henri IV, laissant voir les arbres d'un verger. A côté de cette porte un trou à fumier, des pioches et des pelles, quelques charrettes, un vieux puits avec sa dalle et son tourniquet de fer, un poulain qui saute,

un dindon qui fait la roue, une chapelle que surmonte un petit clocher, un poirier en fleur en espalier sur le mur de la chapelle, voilà cette cour dont la conquête fut un rêve de Napoléon. Ce coin de terre, s'il eût pu le prendre, lui eût peut-être donné le monde. Des poules y éparpillent du bec la poussière. On entend un grondement, c'est un gros chien qui montre les dents et qui remplace les anglais.

Les anglais là ont été admirables. Les quatre compagnies des gardes de Cooke y ont tenu tête pendant sept heures à l'acharnement d'une armée.

Hougomont, vu sur la carte, en plan géométral, bâtiments et enclos compris, présente une espèce de rectangle irrégulier dont un angle aurait été entaillé. C'est à cet angle qu'est la porte méridionale, gardée par ce mur qui la fusille à bout portant. Hougomont a deux portes, la porte méridionale, celle du château, et la porte septentrionale, celle de la ferme. Napoléon envoya contre Hougomont son frère Jérôme; les divisions Guilleminot, Foy et Bachelu s'y heurtèrent, presque tout le corps de Reille y fut employé et y échoua, les boulets de Kellermann s'épuisèrent sur cet héroïque pan de mur. Ce ne fut pas trop de la brigade Bauduin pour forcer Hougomont au nord, et la brigade Soye ne put que l'entamer au sud, sans le prendre.

Les bâtiments de la ferme bordent la cour au sud. Un morceau de la porte nord, brisée par les français, pend accroché au mur. Ce sont quatre planches clouées sur deux traverses, et où l'on distingue les balafres de l'attaque.

La porte septentrionale, enfoncée par les français, et à laquelle on a mis une pièce pour remplacer le panneau suspendu à la muraille, s'entrebâille au fond du préau ; elle est coupée carrément dans un mur, de pierre en bas, de brique en haut, qui ferme la cour au nord. C'est une simple porte charretière comme il y en a dans toutes les métairies, deux larges battants faits de planches rustiques ; au-delà, des prairies. La dispute de cette entrée a été furieuse. On a longtemps vu sur le montant de la porte toutes sortes d'empreintes de mains sanglantes. C'est là que Bauduin fut tué.

L'orage du combat est encore dans cette cour ; l'horreur y est visible ; le bouleversement de la mêlée s'y est pétrifié ; cela vit, cela meurt ; c'était hier. Les murs agonisent, les pierres tombent, les brèches crient ; les trous sont des plaies ; les arbres penchés et frissonnants semblent faire effort pour s'enfuir.

Cette cour, en 1815, était plus bâtie qu'elle ne l'est aujourd'hui. Des constructions qu'on a depuis jetées bas y faisaient des redans, des angles et des coudes d'équerre.

Les anglais s'y étaient barricadés; les français y pénétrèrent, mais ne purent s'y maintenir. A côté de la chapelle, une aile du château, le seul débris qui reste du manoir d'Hougomont, se dresse écroulée, on pourrait dire éventrée. Le château servit de donjon, la chapelle servit de blockhaus. On s'y extermina. Les français, arquebusés de toutes parts, de derrière les murailles, du haut des greniers, du fond des caves, par toutes les croisées, par tous les soupiraux par toutes les fentes des pierres, apportèrent des fascines et mirent le feu aux murs et aux hommes; la mitraille eut pour réplique l'incendie.

On entrevoit dans l'aile ruinée, à travers des fenêtres garnies de barreaux de fer, les chambres démantelées d'un corps de logis en brique; les gardes anglaises étaient embusquées dans les chambres; la spirale de l'escalier, crevassé du rez-de-chaussée jusqu'au toit, apparaît comme l'intérieur d'un coquillage brisé. L'escalier a deux étages; les anglais, assiégés dans l'escalier, et massés sur les marches supérieures, avaient coupé les marches inférieures. Ce sont de larges dalles de pierre bleue qui font un monceau dans les orties. Une dizaine de marches tiennent encore au mur; sur la première est entaillée l'image d'un trident. Ces degrés inaccessibles sont solides dans leurs alvéoles. Tout le reste ressemble à une machoire édentée. Deux vieux arbres sont là; l'un



Hôtel des Colonnes, à Mont Saint-Jean,
où, en juin 1861, Victor Hugo écrivit le livre Ier de la IIme partie des *Misérables*
(Photographie de M. Lucien Laudy.)

est mort, l'autre est blessé au pied, et reverdit en avril. Depuis 1815 il s'est mis à pousser à travers l'escalier.

On s'est massacré dans la chapelle. Le dedans, redevenu calme, est étrange.On n'y a plus dit la messe depuis le carnage. Pourtant l'autel y est resté, un autel de bois grossier adossé à un fond de pierre brute. Quatre murs lavés au lait de chaux, une porte vis-à-vis l'autel, deux petites fenêtres cintrées, sur la porte un grand crucifix de bois, au-dessus du crucifix un soupirail carré bouché d'une botte de foin, dans un coin, à terre, un vieux châssis vitré tout cassé, telle est cette chapelle. Près de l'autel est clouée une statue en bois de sainte Anne, du quinzième siècle; la tête de l'enfant Jésus a été emportée par un biscaïen. Les français, maîtres un moment de la chapelle, puis délogés, l'ont incendiée. Les flammes ont rempli cette masure; elle a été fournaise; la porte a brûlé, le plancher a brûlé, le christ en bois n'a pas brûlé. Le feu lui a rongé les pieds dont on ne voit plus que des moignons noircis, puis s'est arrêté. Miracle, au dire des gens du pays. L'enfant Jésus, décapité, n'a pas été aussi heureux que le Christ.

Les murs sont couverts d'inscriptions. Près des pieds du christ on lit ce nom : *Henquinez.* Puis ces autres : *Conde de Rio Maïor. Marques y Marquesa de Almagro (Habana).* Il y a des noms

français avec des points d'exclamation, signes de colère. On a reblanchi le mur en 1849. Les nations s'y insultaient.

C'est à la porte de cette chapelle qu'a été ramassé un cadavre qui tenait une hache à la main. Ce cadavre était le sous-lieutenant Legros. ,

On sort de la chapelle, et à gauche on voit un puits. Il y en a deux dans cette cour. On demande : pourquoi n'y a-t-il pas de seau et de poulie à celui-ci ? C'est qu'on n'y puise plus d'eau. Pourquoi n'y puise-t-on plus d'eau ? Parce qu'il est plein de squelettes.

Le dernier qui ait tiré de l'eau de ce puits, se nommait Guillaume Van Kylsom. C'était un paysan qui habitait Hougomont et y était jardinier. Le 18 juin 1815, sa famille prit la fuite et s'alla cacher dans les bois.

La forêt autour de l'abbaye de Villers abrita pendant plusieurs jours et plusieurs nuits toutes ces malheureuses populations dispersées. Aujourd'hui encore de certains vestiges reconnaissables, tels que de vieux troncs d'arbres brûlés, marquent la place de ces pauvres bivouacs tremblants au fond des halliers.

Guillaume Van Kylsom demeura à Hougomont « pour garder le château » et se blottit dans une cave. Les anglais l'y découvrirent. On l'arracha de sa cachette, et, à coups de plat de sabre, les combattants se firent servir par cet

homme effrayé. Ils avaient soif; ce Guillaume leur portait à boire. C'est à ce puits qu'il puisait l'eau. Beaucoup burent là leur dernière gorgée. Ce puits, où burent tants de morts, devait mourir lui aussi.

Après l'action, on eut une hâte, enterrer les cadavres. La mort a une façon à elle de harceler la victoire, et elle fait suivre la gloire par la peste. Le typhus est une annexe du triomphe. Ce puits était profond, on en fit un sépulcre. On y jeta trois cents morts. Peut-être avec trop d'empressement. Tous étaient-ils morts ? la légende dit non. Il paraît que, la nuit qui suivit l'ensevelissement, on entendit sortir du puits des voix faibles qui appelaient.

Ce puits est isolé au milieu de la cour. Trois murs mi-partis pierre et brique, repliés comme les feuilles d'un paravant et simulant une tourelle carrée, l'entourent de trois côtés. Le quatrième côté est ouvert. C'est par là qu'on puisait l'eau. Le mur du fond a une façon d'œil-de-bœuf informe, peut-être un trou d'obus. Cette tourelle avait un plafond dont il ne reste que les poutres. La ferrure de soutènement du mur de droite dessine une croix. On se penche, et l'œil se perd dans un profond cylindre de brique qu'emplit un entassement de ténèbres. Tout autour du puits, le bas des murs disparaît dans les orties.

Ce puits n'a point pour devanture la large

dalle bleue qui sert de tablier à tous les puits de la Belgique. La dalle bleue y est remplacée par une traverse à laquelle s'appuient cinq ou six difformes tronçons de bois, noueux et ankylosés, qui ressemblent à de gros ossements. Il n'a plus ni seau, ni chaîne, ni poulie; mais il a encore la cuvette de pierre qui servait de déversoir. L'eau des pluies s'y amasse, et de temps en temps un oiseau des forêts voisines vient y boire et s'envole.

Une maison dans cette ruine, la maison de la ferme, est encore habitée. La porte de cette maison donne sur la cour. A côté d'une jolie plaque de serrure gothique il y a sur cette porte une poignée de fer à trèfles, posée de biais. Au moment où le lieutenant hanovrien Wilda saisissait cette poignée pour se réfugier dans la ferme, un sapeur français lui abattit la main d'un coup de hache

La famille qui occupe la maison a pour grand-père l'ancien jardinier Van Kylsom, mort depuis longtemps. Une femme en cheveux gris nous dit :
— J'étais là. J'avais trois ans. Ma sœur, plus grande, avait peur et pleurait. On nous a emportées dans les bois. J'étais dans les bras de ma mère. On se collait l'oreille à terre pour écouter. Moi, j'imitais le canon et je faisais *boum, boum*.

Une porte de la cour, à gauche, nous l'avons dit, donne dans le verger.

Le verger est terrible.

Il est en trois parties, on pourrait presque dire

en trois actes. La première partie est un jardin, la deuxième est le verger, la troisième est un bois. Ces trois parties ont une enceinte commune, du côté de l'entrée les bâtiments du château et de la ferme, à gauche une haie, à droite un mur, au fond un mur. Le mur de droite est en brique, le mur du fond est en pierre. On entre dans le jardin d'abord. Il est en contre-bas, planté de groseilliers, encombré de végétations sauvages, fermé d'un terrassement monumental en pierre de taille avec balustres à double renflement. C'était un jardin seigneurial dans ce premier style français qui a précédé Lenôtre; ruine et ronce aujourd'hui. Les pilastres sont surmontés de globes qui semblent des boulets de pierre. On compte encore quarante-trois balustres sur leurs dés; les autres sont couchés dans l'herbe. Presque tous ont des éraflures de mousqueterie. Un balustre brisé est posé sur l'étrave comme une jambe cassée.

C'est dans ce jardin, plus bas que le verger, que six voltigeurs du 1er léger, ayant pénétré là et n'en pouvant plus sortir, pris et traqués comme des ours dans leur fosse, acceptèrent le combat avec deux compagnies hanovriennes, dont une était armée de carabines. Les havovriens bordaient ces balustres et tiraient d'en haut. Ces voltigeurs, ripostant d'en bas, six contre deux cents, intrépides, n'ayant pour abri que les groseilliers, mirent un quart d'heure à mourir.

On monte quelques marches, et du jardin on passe dans le verger proprement dit. Là, dans ces quelques toises carrées, quinze cents hommes tombèrent en moins d'une heure. Le mur semble prêt à recommencer le combat. Les trente-huit meurtrières, percées par les anglais à des hauteurs irrégulières, y sont encore. Devant la seizième sont couchées deux tombes anglaises en granit. Il n'y a de meurtrières qu'au mur sud, l'attaque principale venait de là. Ce mur est caché au dehors par une grande haie vive; les français arrivèrent, croyant n'avoir affaire qu'à la haie, la franchirent, et trouvèrent le mur, obstacle et embuscade, les gardes anglaises derrière, les trente-huit meurtrières faisant feu à la fois, un orage de mitraille et de balles; et la brigade Soye s'y brisa. Waterloo commença ainsi.

Le verger pourtant fut pris. On n'avait pas d'échelles, les français grimpèrent avec les ongles. On se battit corps à corps sous les arbres. Toute cette herbe a été mouillée de sang. Un bataillon de Nassau, sept cents hommes, fut foudroyé là. Au dehors le mur, contre lequel furent braquées les deux batteries de Kellermann, est rongé par la mitraille.

Ce verger est sensible comme un autre au mois de mai. Il a ses boutons d'or et ses pâquerettes, l'herbe y est haute, des chevaux de charrue y paissent, des cordes de crin où sèche du linge

Je certifie que le 2e Régiment d'Infanterie de Ligne n'est pas complet et que l'on peut enroler pour ce Corps les Nés Dubreucq (Jacques Désiré) et Demaret (Jn Bte Joseph). S'ils ont les qualités requises pour le service militaire.

Lille, le 24 Mai 1822.

Le Mal de Camp Commd. le Dep.t du Nord

Cambronne

SIGNATURE AUTOGRAPHE DU GÉNÉRAL CAMBRONNE

(Collection d'autographes Hector Fleischmann.)

traversent les intervalles des arbres et font baisser la tête aux passants, on marche dans cette friche et le pied enfonce dans les trous de taupes. Au milieu de l'herbe on remarque un tronc déraciné, gisant, verdissant. Le major Blackmann s'y est adossé pour expirer. Sous un grand arbre voisin est tombé le général allemand Duplat, d'une famille française réfugiée à la révocation de l'édit de Nantes. Tout à côté se penche un vieux pommier malade pansé avec un bandage de paille et de terre glaise. Presque tous les pommiers tombent de vieillesse. Il n'y en a pas un qui n'ait sa balle ou son biscaïen. Les squelettes d'arbres morts abondent dans ce verger. Les corbeaux volent dans les branches, au fond il y a un bois plein de violettes.

Bauduin tué, Foy blessé, l'incendie, le massacre, le carnage, un ruisseau fait de sang anglais, de sang allemand et de sang français, furieusement mêlés, un puits comblé de cadavres, le régiment de Nassau et le régiment de Brunswick détruits, Duplat tué, Blackmann tué, les gardes anglaises mutilées, vingt bataillons français sur les quarante du corps de Reille, décimés, trois mille hommes, dans cette masure de Hougomont, sabrés, écharpés, égorgés, fusillés, brûlés ; et tout cela pour qu'aujourd'hui un paysan dise à un voyageur : *Monsieur donnez-moi trois francs; si vous aimez, je vous expliquerai la chose de Waterloo !*

3

LE 18 JUIN 1815

Retournons en arrière, c'est un des droits du narrateur, et replaçons-nous en l'année 1815, et même un peu avant l'époque où commence l'action racontée dans la première partie de ce livre.

S'il n'avait pas plu dans la nuit du 17 au 18 juin 1815, l'avenir de l'Europe était changé. Quelques gouttes d'eau de plus ou de moins ont fait pencher Napoléon. Pour que Waterloo fût la fin d'Austerlitz, la providence n'a eu besoin que d'un peu de pluie, et un nuage traversant le ciel à contre-sens de la saison a suffi pour l'écroulement d'un monde.

La bataille de Waterloo, et ceci a donné à Blücher le temps d'arriver, n'a pu commencer qu'à onze heures et demie. Pourquoi ? Parce que la terre était mouillée. Il a fallu attendre un peu de raffermissement pour que l'artillerie pût manœuvrer.

Napoléon était officier d'artillerie et il s'en ressentait. Le fond de ce prodigieux capitaine, c'était l'homme qui, dans le rapport au Directoire sur Aboukir, disait : *Tel de nos boulets a tué six hommes.* Tous ses plans de bataille sont faits pour le projectile. Faire converger l'artillerie sur

un point donné, c'était là sa clef de victoire. Il traitait la stratégie du général ennemi comme une citadelle, et il la battait en brèche. Il accablait le point faible de mitraille; il nouait et dénuait les batailles avec le canon. Il y avait du tir dans son génie. Enfoncer les carrés, pulvériser les régiments, rompre les lignes, broyer et disperser les masses, tout pour lui était là, frapper, frapper, frapper sans cesse, et il confiait cette besogne au boulet. Méthode redoutable, et qui, jointe au génie, a fait invincible pendant quinze ans ce sombre athlète du pugilat de la guerre.

Le 18 juin 1815, il comptait d'autant plus sur l'artillerie qu'il avait pour lui le nombre. Wellington n'avait que cent cinquante-neuf bouches à feu; Napoléon en avait deux cent quarante.

Supposez la terre sèche, l'artillerie pouvant rouler, l'action commençait à six heures du matin. La bataille était gagnée et finie à deux heures, trois heures avant la péripétie prussienne.

Quelle quantité de faute y a-t-il de la part de Napoléon dans la perte de cette bataille? le naufrage est-il imputable au pilote?

Le déclin physique évident de Napoléon se compliquait-il à cette époque d'une certaine diminution intérieure? les vingt ans de guerre avaient-ils usé la lame comme le fourreau, l'âme comme le corps? le vétéran se faisait-il fâcheusement sentir dans le capitaine? en un mot, ce

génie, comme beaucoup d'historiens considérables l'ont cru, s'éclipsait-il ? entrait-il en frénésie pour se déguiser à lui-même son affaiblissement ? commençait-il à osciller sous l'égarement d'un souffle d'aventure ? devenait-il, chose grave dans un général, inconscient du péril? dans cette classe de grands hommes matériels qu'on peut appeler les géants de l'action, y a-t-il un âge pour la myopie du génie? La vieillesse n'a pas de prise sur les génies de l'idéal; pour les Dantes et les Michel-Anges, vieillir, c'est croître; pour les Annibals et les Bonapartes, est-ce décroître ? Napoléon avait-il perdu le sens direct de la victoire ? en était-il à ne plus reconnaître l'écueil, à ne plus deviner le piège, à ne plus discerner le bord croulant des abîmes ? manquait-il du flair des catastrophes ? lui qui jadis savait toutes les routes du triomphe et qui, du haut de son char d'éclairs, les indiquait d'un doigt souverain, avait-il maintenant cet ahurissement sinistre de mener aux précipices son tumultueux attelage de légions ? était-il pris, à quarante-six ans, d'une folie suprême ? ce cocher titanique du destin n'était-il plus qu'un immense casse-cou ?

Nous ne le pensons point.

Son plan de bataille était, de l'aveu de tous, un chef-d'œuvre. Aller droit au centre de la ligne alliée, faire un trou dans l'ennemi, le couper en deux, pousser la moitié britannique sur Hal et la

moitié prussienne sur Tongres, faire de Wellington et de Blücher deux tronçons, enlever Mont-Saint-Jean, saisir Bruxelles, jeter l'allemand dans le Rhin et l'anglais dans la mer. Tout cela, pour Napoléon, était dans cette bataille. Ensuite on verrait.

Il va sans dire que nous ne prétendons pas faire ici l'histoire de Waterloo; une des scènes génératrices du drame que nous racontons se rattache à cette bataille, mais cette histoire n'est pas notre sujet; cette histoire d'ailleurs est faite, et faite magistralement, à un point de vue par Napoléon, à l'autre point de vue par toute une pléiade d'historiens. (1). Quant à nous, nous laissons les historiens aux prises; nous ne sommes qu'un témoin à distance, un passant dans la plaine, un chercheur penché sur cette terre pétrie de chair humaine, prenant peut-être des apparences pour des réalités; nous n'avons pas le droit de tenir tête, au nom de la science, à un ensemble de faits où il y a sans doute du mirage, nous n'avons ni la pratique militaire ni la compétence stratégique qui autorisent un système; selon nous, un enchaînement de hasards domine à Waterloo les deux capitaines; et quand il s'agit du destin, ce mystérieux accusé, nous jugeons comme le peuple, ce juge naïf.

(1) Walter Scott, Lamartine, Vaulabelle, Charras, Quinet, Thiers.



LE DERNIER CARRÉ

(D'après la lithographie de Bellangé.)

4

A

Ceux qui veulent se figurer nettement la bataille de Waterloo n'ont qu'à coucher sur le sol par la pensée un A majuscule. Le jambage gauche de l'A est la route de Nivelles, le jambage droit est la route de Genappe, la corde de l'A est le chemin creux d'Ohain à Braine-l'Alleud. Le sommet de l'A est Mont-Saint-Jean, là est Wellington ; la pointe gauche inférieure est Hougomont, là est Reille avec Jérôme Bonaparte ; la pointe droite inférieure est la Belle-Alliance, là est Napoléon. Un peu au-dessous du point où la corde de l'A rencontre et coupe le jambage droit est la Haie-Sainte. Au milieu de cette corde est le point précis où s'est dit le mot final de la bataille. C'est là qu'on a placé le lion, symbole involontaire du suprême héroïsme de la garde impériale.

Le triangle compris au sommet de l'A, entre les deux jambages et la corde, est le plateau de Mont-Saint-Jean. La dispute de ce plateau fut toute la bataille.

Les ailes des deux armées s'étendent à droite et à gauche des deux routes de Genappe et de

Nivelles; d'Erlon faisant face à Picton, Reille faisant face à Hill.

Derrière la pointe de l'A, derrière le plateau de Mont-Saint-Jean, est la forêt de Soignes.

Quant à la plaine elle-même, qu'on se représente un vaste terrain ondulant; chaque pli domine le pli suivant, et toutes les ondulations montent vers Mont-Saint-Jean, et y aboutissent à la forêt.

Deux troupes ennemies sur un champ de bataille sont deux lutteurs. C'est un bras-le-corps. L'une cherche à faire glisser l'autre. On se cramponne à tout; un buisson est un point d'appui; un angle de mur est un épaulement; faute d'une bicoque où s'adosser, un régiment lâche pied; un ravalement de la plaine, un mouvement de terrain, un sentier transversal à propos, un bois un ravin, peuvent arrêter le talon de ce colosse qu'on appelle une armée et l'empêcher de reculer. Qui sort du champ est battu. De là, pour le chef responsable, la nécessité d'examiner la moindre touffe d'arbres et d'approfondir le moindre relief.

Les deux généraux avaient attentivement étudié la plaine de Mont-Saint-Jean, dite aujourd'hui plaine de Waterloo. Dès l'année précédente, Wellington, avec une sagacité prévoyante, l'avait examinée comme un en-cas de grande bataille. Sur ce terrain et pour ce duel, le 18 juin, Wellington avait le bon côté, Napoléon le mauvais. L'armée

anglaise était en haut, l'armée française en bas.

Esquisser ici l'aspect de Napoléon à cheval, sa lunette à la main, sur la hauteur de Rossomme, à l'aube du 18 juin 1815, cela est presque de trop. Avant qu'on le montre, tout le monde l'a vu. Ce profil calme sous le petit chapeau de l'école de Brienne, cet uniforme vert, les revers blancs cachant la plaque, la redingote cachant les épaulettes, l'angle du cordon rouge sous le gilet, la culotte de peau, le cheval blanc avec sa housse de velours pourpre ayant aux coins des N couronnés et des aigles, les bottes à l'écuyère sur des bas de soie, les éperons d'argent, l'épée de Marengo, toute cette figure du dernier césar est debout dans les imaginations, acclamée des uns, sévèrement regardé par les autres.

Cette figure a été longtemps toute dans la lumière; cela tenait à un certain obscurcissement légendaire que la plupart des héros dégagent et qui voile plus ou moins longtemps la vérité; mais aujourd'hui l'histoire et le jour se font.

Cette clarté, l'histoire, est impitoyable; elle a cela d'étrange et de divin que toute lumière qu'elle est et précisément parce qu'elle est lumière, elle met souvent de l'ombre là où l'on voyait des rayons; du même homme elle fait deux fantômes différents, et l'un attaque l'autre, et en fait justice, et les ténèbres du despote lut-

tent avec l'éblouissement du capitaine. De là, une mesure plus vraie dans l'appréciation définitive des peuples. Babylone violée diminue Alexandre; Rome enchaînée diminue César; Jérusalem tuée diminue Titus. La tyrannie suit le tyran. C'est un malheur pour un homme de laisser derrière lui de la nuit qui a sa forme.

5

LE « QUID OBSCURUM » DES BATAILLES

Tout le monde connaît la première phase de cette bataille; début trouble, incertain, hésitant, menaçant pour les deux armées, mais pour les anglais plus encore que pour les français.

Il avait plu toute la nuit; la terre était défoncée par l'averse; l'eau s'était çà et là amassée dans les creux de la plaine, comme dans des cuvettes; sur de certains points les équipages du train en avaient jusqu'à l'essieu, les sous-ventrières des attelages dégouttaient de boue liquide ; si les blés et les seigles couchés par cette cohue de charrois en marche n'eussent comblé les ornières et fait litière sous les roues, tout mouvement, particulièrement dans les vallons du côté de Papelotte, eût été impossible.

L'affaire commença tard; Napoléon, nous

l'avons expliqué, avait l'habitude de tenir toute l'artillerie dans sa main comme un pistolet, visant tantôt tel point, tantôt tel autre de la bataille, et il avait voulu attendre que les batteries attelées pussent rouler et galoper librement ; il fallait pour cela que le soleil parût et séchât le sol. Mais le soleil ne parut pas. Ce n'était plus le rendez-vous d'Austerlitz. Quand le premier coup de canon fut tiré, le général anglais Colville regarda sa montre et constata qu'il était onze heures trente-cinq minutes.

L'action s'engagea avec furie, plus de furie peut-être que l'Empereur n'eût voulu, par l'aile gauche française sur Hougomont. En même temps Napoléon attaqua le centre en précipitant la brigade Quiot sur la Haie-Sainte, et Ney poussa l'aile droite française contre l'aile gauche anglaise qui s'appuyait sur Papelotte.

L'attaque sur Hougomont avait quelque simulation ; attirer là Wellington, le faire pencher à gauche, tel était le plan. Ce plan eût réussi, si les quatre compagnies des gardes anglaises et les braves belges de la division Perponcher n'eussent solidement gardé la position, et Wellington, au lieu de s'y masser, put se borner à y envoyer pour tout renfort quatre autres compagnies de gardes et un bataillon de Brunswick.

L'attaque de l'aile droite française sur Papelotte était à fond ; culbuter la gauche anglaise, couper

la route de Bruxelles, barrer le passage aux prussiens possibles, forcer Mont-Saint-Jean, refouler Wellington sur Hougomont, de là sur Braine-l'Alleud, de là sur Hal, rien de plus net. A part quelques incidents, cette attaque réussit. Papelotte fut pris; la Haie-Sainte fut enlevée.

Détail à noter. Il y avait dans l'infanterie anglaise, particulièrement dans la brigade de Kempt, force recrues. Ces jeunes soldats, devant nos redoutables fantassins, furent vaillants; leur inexpérience se tira intrépidement d'affaire; ils firent surtout un excellent service de tirailleurs, le soldat en tirailleur, un peu livré à lui-même, devient pour ainsi dire son propre général; ces recrues montrèrent quelque chose de l'invention et de la furie françaises. Cette infanterie novice eut de la verve. Ceci déplut à Wellington.

Après la prise de la Haie-Sainte, la bataille vacilla.

Il y a dans cette journée, de midi à quatre heures, un intervalle obscur; le milieu de cette bataille est presque indistinct et participe du sombre de la mêlée. Le crépuscule s'y fait. On aperçoit de vastes fluctuations dans cette brume, un mirage vertigineux, l'attirail de guerre d'alors presque inconnu aujourd'hui, les colbacks à flamme, les sabretaches flottantes, les buffleteries croisées, les gibernes à grenade, les dolmans des hussards, les bottes rouges à mille plis, les lourds

shakos enguirlandés de torsades, l'infanterie presque noire de Brunswick mêlée à l'infanterie écarlate d'Angleterre, les soldats anglais ayant aux entournures pour épaulettes de gros bourrelets blancs circulaires, les chevau-légers hanovriens avec leur casque de cuir oblong à bandes de cuivre et à crinières de crins rouges, les écossais aux genoux nus et aux plaids quadrillés, les grandes guêtres blanches de nos grenadiers, des tableaux, non des lignes stratégiques, ce qu'il faut à Salvator Rosa, non ce qu'il faut à Gribeauval.

Une certaine quantité de tempête se mêle toujours à une bataille. *Quid obscurum, quid divinum.* Chaque historien trace un peu le linéament qui lui plaît dans ces pêle-mêle. Quelle que soit la combinaison des généraux, le choc des masses armées a d'incalculables reflux; dans l'action, les deux plans des deux chefs entrent l'un dans l'autre et se déforment l'un par l'autre. Tel point du champ de bataille dévore plus de combattants que tel autre, comme ces sols plus ou moins spongieux qui boivent plus ou moins vite l'eau qu'on y jette. On est obligé de reverser là plus de soldats qu'on ne voudrait. Dépenses qui sont l'imprévu. La ligne de bataille flotte et serpente comme un fil, les traînées de sang ruissellent illogiquement, les fronts des armées ondoient, les régiments entrant ou sortant font des caps ou des golfes, tous ces écueils remuent continuellement les uns devant

les autres; où était l'infanterie, l'artillerie arrive; où était l'artillerie, accourt la cavalerie; les bataillons sont des fumées. Il y avait là quelque chose, cherchez, c'est disparu; les éclaircies se déplacent; les plis sombres avancent et reculent; une sorte de vent du sépulcre pousse, refoule, enfle et disperse ces multitudes tragiques. Qu'est-ce qu'une mêlée? une oscillation. L'immobilité d'un plan mathématique exprime une minute et non une journée. Pour peindre une bataille, il faut de ces puissants peintres qui aient du chaos dans le pinceau; Rembrandt vaut mieux que Vandermeulen. Vandermeulen, exact à midi, ment à trois heures. La géométrie trompe; l'ouragan seul est vrai. C'est ce qui donne à Folard le droit de contredire Polybe. Ajoutons qu'il y a toujours un certain instant où la bataille dégénère en combat, se particularise, et s'éparpille en d'innombrables faits de détails qui, pour emprunter l'expression de Napoléon lui-même, « appartiennent plutôt à la biographie des régiments qu'à l'histoire de l'armée ». L'historien, en ce cas, a le droit évident de résumer. Il ne peut que saisir les contours principaux de la lutte, et il n'est donné à aucun narrateur, si consciencieux qu'il soit, de fixer absolument la forme de ce nuage horrible qu'on appelle une bataille.

Ceci, qui est vrai de tous les grands chocs armés, est particulièrement applicable à Waterloo.

Toutefois, dans l'après-midi, à un certain moment, la bataille se précisa.

6

QUATRE HEURES DE L'APRES-MIDI

Vers quatre heures, la situation de l'armée anglaise était grave. Le prince d'Orange commandait le centre, Hill, l'aile droite, Picton l'aile gauche. Le prince d'Orange, éperdu et intrépide, criait aux hollando-belges : *Nassau ! Brunswick ! jamais en arrière !* Hill, affaibli, venait s'adosser à Wellington, Picton était mort. Dans la même minute où les anglais avaient enlevé aux français le drapeau du 105ᵉ de ligne, les français avaient tué aux anglais le général Picton d'une balle à travers la tête. La bataille, pour Wellington, avait deux points d'appui, Hougomont et la Haie-Sainte ; Hougomont tenait encore, mais brûlait ; la Haie-Sainte était prise. Du bataillon allemand qui la défendait, quarante deux hommes seulement survivaient ; tous les officiers, moins cinq, étaient massacrés dans cette grange. Un sergent des gardes anglaises, le premier boxeur de l'Angleterre, réputé par ses compagnons invulnérable, y avait été tué par un petit tambour français. Baring était délogé, Alten était sabré. Plusieurs

drapeaux étaient perdus, dont un de la division Alten, et un du bataillon de Lunebourg porté par un prince de la famille de Deux-Ponts. Les écossais gris n'existaient plus ; les gros dragons de Ponsonby étaient hachés. Cette vaillante cavalerie avait plié sous les lanciers de Bro et sous les cuirassiers de Travers ; de douze cents chevaux il en restait six cents ; des trois lieutenants-colonels, deux étaient à terre, Hamilton blessé, Malter tué. Ponsonby était tombé, troué de sept coups de lance. Gordon était mort, March était mort. Deux divisions, la cinquième et la sixième, étaient détruites.

Hougomont entamé, la Haie-Sainte prise, il n'y avait plus qu'un nœud, le centre. Ce nœud-là tenait toujours. Wellington le renforça. Il y appela Hill qui était à Merbe-Braine, il y appela Chassé qui était à Braine-l'Alleud.

Le centre de l'armée anglaise, un peu concave, très dense et très compact, était fortement situé. Il occupait le plateau de Mont-Saint-Jean, ayant derrière lui le village et devant lui la pente, assez âpre alors. Il s'adossait à cette forte maison de pierre, qui était à cette époque un bien domanial de Nivelles et qui marque l'intersection des routes, masse du seizième siècle si robuste que les boulets y ricochaient sans l'entamer. Tout autour du plateau, les anglais avaient taillé çà et là les haies, fait des embrasures dans les aubépines, mis une

gueule de canon entre deux branches, crénelé les buissons. Leur artillerie était en embuscade sous les broussailles. Ce travail punique, incontestablement autorisé par la guerre qui admet le piège, était si bien fait que Haxo, envoyé par l'Empereur à neuf heures du matin pour reconnaître les batteries ennemies, n'en avait rien vu, et était revenu dire à Napoléon qu'il n'y avait pas d'obstacle, hors les deux barricades barrant les routes de Nivelles et de Genappe. C'était le moment où la moisson est haute : sur la lisière du plateau, un bataillon de la brigade Kempt, le 95e, armé de carabines, était couché dans les grands blés.

Ainsi assuré et contre-buté, le centre de l'armée anglo-hollandaise était en bonne posture.

Le péril de cette position était la forêt de Soignes, alors contiguë au champ de bataille et coupée par les étangs de Groënendael et de Boitsfort. Une armée n'eût pu y reculer sans se dissoudre; les régiments s'y fussent tout de suite désagrégés. L'artillerie s'y fût perdue dans les marais. La retraite, selon l'opinon de plusieurs hommes du métier, contestée par d'autres, il est vrai, eût été là un sauve-qui-peut.

Wellington ajouta à ce centre une brigade de Chassé, ôtée à l'aile droite, et une brigade de Wincke, ôtée à l'aile gauche, plus la division Clinton. A ses anglais, aux régiments de Halkett,

8 décembre 1861

l'an dernier (1861), par
une belle matinée de mai, un
passant, celui qui raconte cette
histoire, arrivant [redacted] de Nivelles et se
dirigeait vers la Hulpe. il allait
à pied. il suivait, entre deux rangées
d'arbres, une large chaussée pavée
ondulant sur des collines qui vien-
nent l'une après l'autre, soulèvent
la route et la laissent retomber,

lois le Bois Seigneur Isaac. Il
apercevait à l'ouest [redacted], ~~[illegible]~~, le
clocher [redacted] d'ardoise de Braine
l'Alleud qui a la forme d'un
vase renversé. il venait de laisser
derrière lui un bois sur une hauteur,
et [redacted], à l'angle d'un
chemin de traverse, à côté d'une
[redacted] espèce de potence vermou-

PREMIÈRE PAGE DU CHAPITRE CONSACRÉ A WATERLOO DANS " LES MISÉRABLES ".

à la brigade de Mitchell, aux gardes de Maitland, il donna comme épaulements et contre-forts l'infanterie de Brunswick, le contingent de Nassau, les Hanovriens de Kielmansegge et les allemands d'Ompteda. Cela lui mit sous la main vingt-six bataillons. *L'aile droite*, comme dit Charras, *fut rabattue derrière le centre*. Une batterie énorme était masquée par des sacs à terre à l'endroit où est aujourd'hui ce qu'on appelle « le musée de Waterloo ». Wellington avait en outre dans un pli de terrain les dragons-gardes de Somerset, quatorze cents chevaux. C'était l'autre moitié de cette cavalerie anglaise, si justement célèbre. Ponsonby détruit, restait Somerset.

La batterie qui, achevée, eût été presque une redoute, était disposée derrière un mur de jardin très bas, revêtu à la hâte d'une chemise de sacs de sable et d'un large talus de terre. Cet ouvrage n'était pas fini ; on n'avait pas eu le temps de le palissader.

Wellington, inquiet, mais impassible, était à cheval, et y demeura toute la journée dans la même attitude, un peu avant du vieux moulin de Mont-Saint-Jean, qui existe encore sous un orme qu'un anglais, depuis, vandale enthousiaste, a acheté deux cents francs, scié et emporté. Wellington fut là froidement héroïque. Les boulets pleuvaient. L'aide de camp Gordon venait de tomber à côté de lui. Lord Hill, lui montrant un

obus qui éclatait, lui dit : — Milord, quelles sont vos instructions, et quels ordres nous laissez-vous, si vous vous faites tuer ? — *De faire comme moi*, répondit Wellington. A Clinton, il dit laconiquement : — *Tenir ici jusqu'au dernier homme.* — La journée visiblement tournait mal. Wellington criait à ses anciens compagnons de Talavera, de Vittoria et de Salamanque : — *Boys* (garçons) ! *est-ce qu'on peut songer à lâcher pied ? pensez à la vieille Angleterre !*

Vers quatre heures, la ligne anglaise s'ébranla en arrière. Tout à coup on ne vit plus sur la crête du plateau que l'artillerie et les tirailleurs, le reste disparut ; les régiments chassés par les obus et les boulets français, se replièrent dans le fond que coupe encore aujourd'hui le sentier de service de la ferme de Mont-Saint-Jean, un mouvement rétrograde se fit, le front de bataille anglais se déroba, Wellington recula. — Commencement de retraite ! cria Napoléon.

7

NAPOLÉON DE BONNE HUMEUR

L'Empereur, quoique malade et gêné à cheval par une souffrance locale, n'avait jamais été de si bonne humeur que ce jour-là. Depuis le matin, son impénétrabilité souriait. Le 18 juin 1815,

cette âme profonde, masquée de marbre, rayonnait aveuglément. L'homme qui avait été sombre à Austerlitz fut gai à Waterloo. Les plus grands prédestinés font de ces contre-sens. Nos joies sont de l'ombre. Le suprême sourire est à Dieu.

Ridet Cœsar, Pompeius flebit, disaient les légionnaires de la légion Fulminatrix. Pompée cette fois ne devait pas pleurer, mais il est certain que César riait.

Dès la veille, la nuit, à une heure, explorant à cheval, sous l'orage et sous la pluie, avec Bertrand, les collines qui avoisinent Rossomme, satisfait de voir la longue ligne des feux anglais illuminant tout l'horizon de Frischemont à Braine-l'Alleud, il lui avait semblé que le destin, assigné par lui à jour fixe sur le champ de Waterloo, était exact; il avait arrêté son cheval, et était demeuré quelque temps immobile, regardant les éclairs, écoutant le tonnerre, et on avait entendu ce fataliste jeter dans l'ombre cette parole mystérieuse : « Nous sommes d'accord. » Napoléon se trompait. Ils n'étaient plus d'accord.

Il n'avait pas pris une minute de sommeil, tous les instants de cette nuit-là avaient été marqués pour lui par une joie. Il avait parcouru toute la ligne des grand'gardes, en s'arrêtant çà et là pour parler aux vedettes. A deux heures et demie, près du bois d'Hougomont, il avait entendu le pas d'une colonne en marche; il avait cru un moment

à la reculade de Wellington. Il avait dit : *C'est l'arrière-garde anglaise qui s'ébranle pour décamper. Je ferai prisonniers les six mille anglais qui viennent d'arriver à Ostende.* Il causait avec expansion ; il avait retrouvé cette verve du débarquement du 1er mars, quand il montrait au grand-maréchal le paysan enthousiaste du golfe Juan, en s'écriant : — *Eh bien, Bertrand voilà déjà du renfort !* La nuit du 17 au 18 juin, il raillait Wellington. — *Ce petit anglais a besoin d'une leçon*, disait Napoléon. La pluie redoublait ; il tonnait pendant que l'Empereur parlait.

A trois heures et demie du matin, il avait perdu une illusion ; des officiers envoyés en reconnaissance lui avaient annoncé que l'ennemi ne faisait aucun mouvement. Rien ne bougeait ; pas un feu de bivouac n'était éteint. L'armée anglaise dormait. Le silence était profond sur la terre : il n'y avait de bruit que dans le ciel. A quatre heures, un paysan lui avait été amené par les coureurs ; ce paysan avait servi de guide à une brigade de cavalerie anglaise, probablement la brigade Vivian, qui allait prendre position au village d'Ohain, à l'extrême gauche. A cinq heures, deux déserteurs belges lui avaient rapporté qu'ils venaient de quitter leur régiment, et que l'armée anglaise attendait la bataille. — *Tant mieux !* s'était écrié Napoléon. *J'aime encore mieux les culbuter que les refouler.*

Le matin, sur la berge qui fait l'angle du chemin de Plancenoit, il avait mis pied à terre dans la boue, s'était fait apporter de la ferme de Rossomme une table de cuisine et une chaise de paysan, s'était assis, avec une botte de paille pour tapis, et avait déployé sur la table la carte du champ de bataille, en disant à Soult : *Joli échiquier !*

Par suite des pluies de la nuit, les convois de vivres, empêtrés dans des routes défoncées, n'avaient pu arriver le matin, le soldat n'avait pas dormi, était mouillé, et était à jeun; cela n'avait pas empêché Napoléon de crier allègrement à Ney : *Nous avons quatre-vingt-dix chances sur cent.* A huit heures, on avait apporté le déjeuner de l'Empereur. Il y avait invité plusieurs généraux. Tout en déjeunant, on avait raconté que Wellington était l'avant-veille au bal à Bruxelles, chez la duchesse de Richmond, et Soult, rude homme de guerre avec sa figure d'archevêque, avait dit : *Le bal, c'est aujourd'hui.* L'Empereur avait plaisanté Ney qui disait : *Wellington ne sera pas assez simple pour attendre Votre Majesté.* C'était là d'ailleurs sa manière. *Il badinait volontiers*, dit Fleury de Chaboulon. *Le fond de son caractère était une humeur enjouée*, dit Gourgaud. *Il abondait en plaisanteries, plutôt bizarres que spirituelles*, dit Benjamin Constant. Ces gaîtés de géant valent la peine qu'on y

insiste. C'est lui qui avait appelé ses grenadiers « les grognards »; il leur pinçait l'oreille, il leur tirait la moustache. *L'Empereur ne faisait que nous faire des niches;* ceci est un mot de l'un d'eux. Pendant le mystérieux trajet de l'île d'Elbe en France, le 27 février, en pleine mer, le brick de guerre français le *Zéphir* ayant rencontré le brick l'*Inconstant* où Napoléon était caché et ayant demandé à l'*Inconstant* des nouvelles de Napoléon, l'Empereur, qui avait encore en ce moment-là à son chapeau la cocarde blanche et amarante semée d'abeilles, adoptée par lui à l'île d'Elbe, avait pris en riant le porte-voix et avait répondu lui-même : *L'Empereur se porte bien.* Qui rit de la sorte est en familiarité avec les événements. Napoléon avait eu plusieurs accès de rire pendant le déjeuner de Waterloo. Après le déjeuner il s'était recueilli un quart d'heure, puis deux généraux s'étaient assis sur la botte de paille, une plume à la main, une feuille de papier sur le genou, et l'Empereur leur avait dicté l'ordre de la bataille.

A neuf heures, à l'instant où l'armée française, échelonnée et mise en mouvement sur cinq colonnes, s'était déployée, les divisions sur deux lignes l'artillerie entre les brigades, musique en tête, battant aux champs, avec les roulements des tambours et les sonneries des trompettes, puissante, vaste, joyeuse, mer de casques, de sabres et de

bayonnettes sur l'horizon, l'Empereur, ému s'était écrié à deux reprises : Magnifique ! magnifique !

De neuf heures à dix heures et demie, toute l'armée, ce qui semble incroyable, avait pris position et s'était rangée sur six lignes, formant, pour répéter l'expression de l'Empereur, « la figure de six V. » Quelques instants après la formation du front en bataille, au milieu de ce profond silence de commencement d'orage qui précède les mêlées, voyant défiler les trois batteries de douze, détachées sur son ordre des trois corps de d'Erlon, de Reille et de Lobau, et destinées à commencer l'action en battant Mont-Saint-Jean où est l'intersection des routes de Nivelles et de Genappe, l'Empereur avait frappé sur l'épaule de Haxo en lui disant : *Voilà vingt-quatre belles filles, général.*

Sûr de l'issue, il avait encouragé d'un sourire, à son passage devant lui, la compagnie de sapeurs du premier corps, désignée par lui pour se barricader dans Mont-Saint-Jean, sitôt le village enlevé. Toute cette sérénité n'avait été traversée que par un mot de pitié hautaine; en voyant à sa gauche, à un endroit où il y a aujourd'hui une grande tombe, se masser avec leurs chevaux superbes ces admirables écossais gris, il avait dit : *C'est dommage.*

Puis il était monté à cheval, s'était porté en avant de Rossomme, et avait choisi pour obser-

vatoire une étroite croupe de gazon à droite de la route de Genappe à Bruxelles, qui fut sa seconde station pendant la bataille. La troisième station, celle de sept heures du soir, entre la Belle-Alliance et la Haie-Sainte, est redoutable ; c'est un tertre assez élevé qui existe encore et derrière lequel la garde était massée dans une déclivité de la plaine. Autour de ce tertre, les boulets ricochaient sur le pavé de la chaussée jusqu'à Napoléon. Comme à Brienne, il avait sur sa tête le sifflement des balles et des biscaïens. On a ramassé, presque à l'endroit où étaient les pieds de son cheval, des boulets vermoulus, de vieilles lames de sabre et des projectiles informes, mangés de rouille. *Scabra rubigine.* Il y a quelques années, on y a déterré un obus de soixante, encore chargé, dont la fusée s'était brisée au ras de la bombe. C'est à cette dernière station que l'Empereur disait à son guide Lacoste, paysan hostile, effaré, attaché à la selle d'un hussard, se retournant à chaque paquet de mitraille, et tâchant de se cacher derrière lui : — *Imbécile ! c'est honteux, tu vas te faire tuer dans le dos.* Celui qui écrit ces lignes a trouvé lui-même dans le talus friable de ce tertre, en creusant le sable, les restes du col d'une bombe désagrégés par l'oxyde de quarante-six années, et de vieux tronçons de fer qui cassaient comme des bâtons de sureau entre ses doigts.

Les ondulations des plaines diversement incli-

nées où eut lieu la rencontre de Napoléon et de Wellington ne sont plus, personne ne l'ignore, ce qu'elles étaient le 18 juin 1815. En prenant à ce champ funèbre de quoi lui faire un monument, on lui a ôté son relief réel, et l'histoire déconcertée ne s'y reconnaît plus. Pour le glorifier, on l'a défiguré. Wellington, deux ans après, revoyant Waterloo, s'est écrié : *On m'a changé mon champ de bataille!* Là où est aujourd'hui la grosse pyramide de terre surmontée du lion, il y avait une crête qui, vers la route de Nivelles, s'abaissait en rampe praticable, mais qui, du côté de la chaussée de Genappe, était presque un escarpement. L'élévation de cet escarpement peut encore être mesurée aujourd'hui par la hauteur des deux tertres des deux grandes sépultures qui encaissent la route de Genappe à Bruxelles; l'une, le tombeau anglais, à gauche; l'autre, le tombeau allemand, à droite. Il n'y a point de tombeau français. Pour la France, toute cette plaine est sépulcre. Grâce aux mille et mille charretées de terre employées à la butte de cent cinquante pieds de haut et d'un demi-mille de circuit, le plateau de Mont-Saint-Jean est aujourd'hui accessible en pente douce; le jour de la bataille, surtout du côté de la Haie-Sainte, il était d'un abord âpre et abrupt. Le versant là était si incliné que les canons anglais ne voyaient pas au-dessous d'eux la ferme située au fond du vallon, centre du combat.

Le 18 juin 1815, les pluies avaient encore raviné cette roideur, la fange compliquait la montée, et non seulement on gravissait, mais on s'embourbait. Le long de la crête du plateau courait une sorte de fossé impossible à deviner pour un observateur lointain.

Qu'était-ce que ce fossé ? Disons-le. Braine-l'Alleud est un village de Belgique, Ohain en est un autre. Ces villages, cachés tous les deux dans des courbes de terrains, sont joints par un chemin d'une lieue et demie environ qui traverse une plaine à niveau ondulant, et souvent entre et s'enfonce dans des collines comme un sillon, ce qui fait que sur divers points cette route est un ravin. En 1815, comme aujourd'hui, cette route coupait la crête du plateau de Mont-Saint-Jean entre les deux chaussées de Genappe et de Nivelles; seulement, elle est aujourd'hui de plain-pied avec la plaine; elle était alors chemin creux. On lui a pris ses deux talus pour la butte-monument Cette route était et est encore une tranchée dans la plus grande partie de son parcours; tranchée creuse quelquefois d'une douzaine de pieds et dont les talus trop escarpés s'écroulaient çà et là, surtout en hiver, sous les averses. Des accidents y arrivaient. La route était si étroite à l'entrée de Braine-l'Alleud qu'un passant y avait été broyé par un chariot, comme le constate une croix de pierre debout près du cimetière qui donne le nom

du mort, *Monsieur Bernard Debrye, marchand à Bruxelles*, et la date de l'accident, *février 1637* (1). Elle était si profonde sur le plateau du Mont-Saint-Jean, qu'un paysan, Mathieu Nicaise, y avait été écrasé en 1783 par un éboulement du talus, comme le constatait une autre croix de pierre dont le faîte a disparu dans les défrichements, mais dont le piédestal renversé est encore visible aujourd'hui sur la pente du gazon à gauche de la chaussée entre la Haie-Sainte et la ferme de Mont-Saint-Jean.

Un jour de bataille, ce chemin creux dont rien n'avertissait, bordant la crête de Mont-Saint-Jean, fossé au sommet de l'escarpement, ornière cachée dans les terres, était invisible, c'est-à-dire terrible.

8

L'EMPEREUR FAIT UNE QUESTION AU GUIDE LACOSTE

Donc, le matin de Waterloo, Napoléon était content.

---

(1) Voici l'inscription :

DOM
CY A ÉTÉ ÉCRASÉ
PAR MALHEUR
SOUS UN CHARIOT
MONSIEUR BERNARD
DE BRYE MARCHAND
A BRUXELLE LE (illisible)
FEBVRIER 1637



“ Le coq chantant ” d’Auguste Cain,
qui surmontera la colonne Hugo, à Waterloo.

(Susse frères, éditeurs.)

Il avait raison; le plan de bataille, conçu par lui, nous l'avons constaté, était en effet admirable.

Une fois la bataille engagée, ses péripéties très diverses, la résistance d'Hougomont, la ténacité de la Haie-Sainte, Baudin tué, Foy mis hors de combat, la muraille inattendue où s'était brisée la brigade Soye, l'étourderie fatale de Guilleminot n'ayant ni pétards, ni sacs à poudre, l'embourbement des batteries, les quinze pièces sans escorte culbutées par Uxbridge dans un chemin creux, le peu d'effet de bombes tombant dans les lignes anglaises, s'y enfouissant dans le sol détrempé par les pluies et ne réussissant qu'à y faire des volcans de boue, de sorte que la mitraille se changeait en éclaboussure, l'inutilité de la démonstration de Piré sur Braine-l'Alleud, toute cette cavalerie, quinze escadrons, à peu près annulée, l'aile droite anglaise mal inquiétée, l'aile gauche mal entamée, l'étrange malentendu de Ney massant, au lieu de les échelonner, les quatre divisions du premier corps, des épaisseurs de vingt-sept rangs, et des fronts de deux cents hommes livrés de la sorte à la mitraille, l'effrayante trouée des boulets dans ces masses, les colonnes d'attaque désunies, la batterie d'écharpe brusquement démasquée sur leur flanc, Bourgeois, Donzelot et Durutte compromis, Quiot repoussé, le lieutenant Vieux, cet hercule sorti de l'école polytechnique,

blessé au moment où il enfonçait à coup de hache la porte de la Haie-Sainte sous le feu plongeant de la barricade anglaise barrant le coude de la route de Genappe, à Bruxelles, la division Marcognet, prise entre l'infanterie et la cavalerie, fusillée à bout portant dans les blés par Best et Pack, sabrée par Ponsonby, sa batterie de sept pièces enclouée, le prince de Saxe-Weimar tenant et gardant, malgré le comte d'Erlon, Frischemont et Smohain, le drapeau du 105e pris, le drapeau du 45e pris, ce hussard noir prussien arrêté par les coureurs de la colonne volante de trois cents chasseurs battant l'estrade entre Wavre et Plancenoit, les choses inquiétantes que ce prisonnier avait dites, le retard de Grouchy, les quinze cents hommes tués en moins d'une heure dans le verger d'Hougomont, les dix-huit cents hommes couchés en moins de temps encore autour de la Haie-Sainte, tous ces incidents orageux, passant comme les nuées de la bataille devant Napoléon, avaient à peine troublé son regard et n'avaient point assombri cette face impériale de la certitude. Napoléon était habitué à regarder la guerre fixement; il ne faisait jamais chiffre à chiffre l'addition poignante du détail; les chiffres lui importaient peu, pourvu qu'il donnassent ce total : victoire; que les commencements s'égarassent, il ne s'en alarmait point, lui qui se croyait maître et possesseur de la fin; il savait attendre, se suppo-

sant hors de question, et il traitait le destin d'égal à égal. Il paraissait dire au sort : tu n'oserais pas.

Mi-parti lumière et ombre, Napoléon se sentait protégé dans le bien et toléré dans le mal. Il avait ou croyait avoir pour lui, une connivence, on pourrait presque dire une complicité des événements, équivalente à l'antique invulnérabilité.

Pourtant, quand on a derrière soi la Bérésina, Leipsick et Fontainebleau, il semble qu'on pourrait se défier de Waterloo. Un mystérieux froncement de sourcil devient visible au fond du ciel.

Au moment où Wellington rétrograda, Napoléon tressaillit. Il vit subitement le plateau de Mont-Saint-Jean se dégarnir et le front de l'armée anglaise disparaître. Elle se ralliait, mais se dérobait. L'Empereur se souleva à demi sur ses étriers. L'éclair de la victoire passa dans ses yeux.

Wellington acculé à la forêt de Soignes et détruit, c'était le terrassement définitif de l'Angleterre par la France; c'était Crécy, Poitiers, Malplaquet et Ramillies vengés. L'homme de Marengo raturait Azincourt.

L'Empereur alors, méditant la péripétie terrible, promena une dernière fois sa lunette sur tous les points du champ de bataille. Sa garde,

l'arme au pied derrière lui, l'observait d'en bas, avec une sorte de religion. Il songeait ; il examinait les versants, notait les pentes, scrutait le bouquet d'arbres, le carré de seigles, le sentier ; il semblait compter chaque buisson. Il regarda avec quelque fixité les barricades anglaises des deux chaussées, deux larges abatis d'arbres, celle de la chaussée de Genappe au-dessus de la Haie-Sainte, armée de deux canons, les seuls de toute l'artillerie anglaise qui vissent le fond du champ de bataille, et celle de la chaussée de Nivelles où étincelaient les bayonnettes hollandaises de la brigade Chassé. Il remarqua près de cette barricade la vieille chapelle de Saint-Nicolas peinte en blanc qui est à l'angle de la traversée vers Braine-l'Alleud. Il se pencha et parla à demi-voix au guide Lacoste. Le guide fit un signe de tête négatif, probablement perfide.

L'Empereur se redressa et se recueillit.

Wellington avait reculé. Il ne restait plus qu'à achever ce recul par un écrasement.

Napoléon, se retournant brusquement, expédia une estafette à franc étrier à Paris pour y annoncer que la bataille était gagnée.

Napoléon était un de ces génies d'où sort le tonnerre.

Il venait de trouver son coup de foudre.

Il donna l'ordre aux cuirassiers de Milhaud d'enlever le plateau de Mont-Saint-Jean.

9

L'INATTENDU

Ils étaient trois mille cinq cents. Ils faisaient un front d'un quart de lieue. C'étaient des hommes géants sur des chevaux colosses. Ils étaient vingt-six escadrons; et ils avaient derrière eux, pour les appuyer, la division de Lefebvre-Desnouettes, les cent six gendarmes d'élite, les chasseurs de la garde, onze cent quatre-vingt-dix-sept hommes, et les lanciers de la garde, huit cent quatre-vingts lances. Ils portaient le casque sans crins et la cuirasse de fer battu, avec les pistolets d'arçon dans les fontes et le long sabre-épée. Le matin toute l'armée les avait admirés, quand, à neuf heures, les clairons sonnant, toutes les musiques chantant *Veillons au salut de l'Empire*, ils étaient venus, colonne épaisse, une de leurs batteries à leur flanc, l'autre à leur centre, se déployer sur deux rangs entre la chaussée de Genappe et Frischemont, et prendre leur place de bataille dans cette puissante deuxième ligne, si savamment composée par Napoléon, laquelle, ayant à son extrémité de gauche les cuirassiers de Kellermann et à son extrémité de droite les cuirassiers de Milhaud, avait, pour ainsi dire, deux ailes de fer.

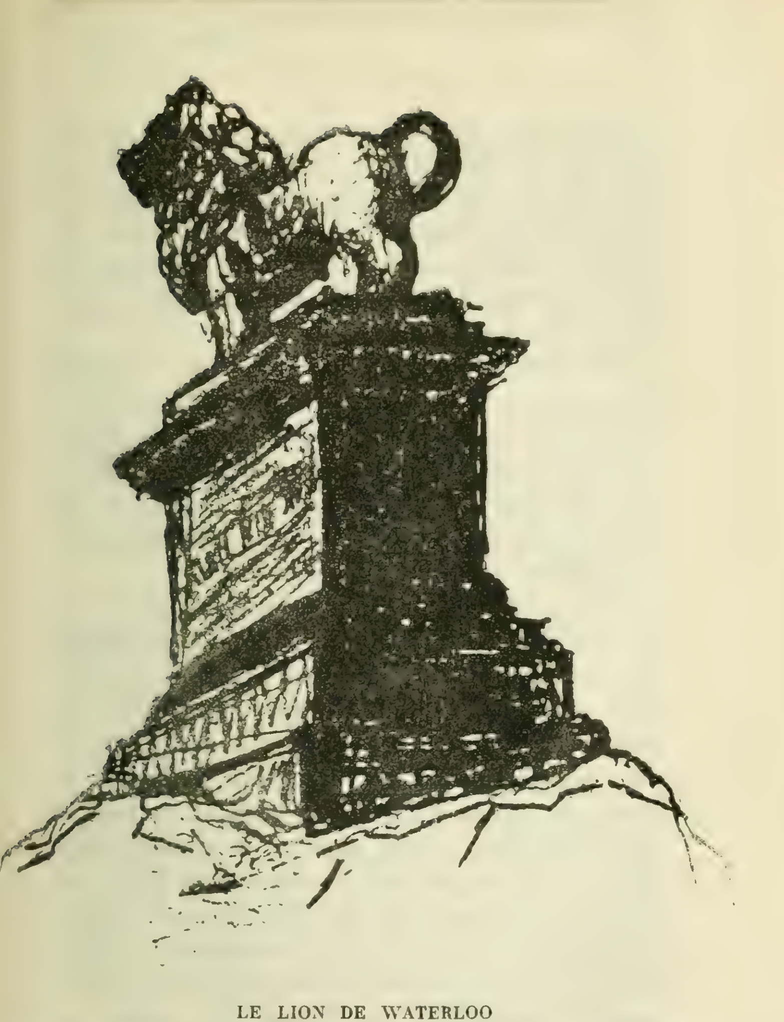
L'aide de camp Bernard leur porte l'ordre de

l'Empereur. Ney tira son épée et prit la tête. Les escadrons énormes s'ébranlèrent.

Alors on vit un spectacle formidable.

Toute cette cavalerie, sabres levés, étendards et trompettes au vent, formée en colonne par division, descendit d'un même mouvement et comme un seul homme, avec la précision d'un bélier de bronze qui ouvre une brèche, la colline de la Belle-Alliance, s'enfonça dans le fond redoutable où tant d'hommes déjà étaient tombés, y disparut dans la fumée, puis, sortant de cette ombre, reparut de l'autre côté du vallon, toujours compacte et serrée, montant au grand trot, à travers un nuage de mitraille crevant sur elle, l'épouvantable pente de boue du plateau de Mont-Saint-Jean. Ils montait, graves, menaçants, imperturbables; dans les intervalles de la mousqueterie et de l'artillerie, on entendait ce piétinement colossal. Etant deux divisions, ils étaient deux colonnes; la division Wathier avait la droite, la division Delord avait la gauche. On croyait voir de loin s'allonger vers la crête du plateau deux immenses couleuvres d'acier. Cela traversa la bataille comme un prodige.

Rien de semblable ne s'était vu depuis la prise de la grande redoute de la Moskowa par la grosse cavalerie; Murat y manquait, mais Ney s'y retrouvait. Il semblait que cette masse était devenue monstre et n'eût qu'une âme. Chaque escadron



LE LION DE WATERLOO

(Croquis pris par Victor Hugo à Waterloo pendant son séjour de 1861.)

ondulait et se gonflait comme un anneau du polype. On les apercevait à travers une vaste fumée déchirée çà et là. Pêle-mêle de casques, de cris, de sabres, bondissement orageux des croupes des chevaux dans le canon et la fanfare, tumulte discipliné et terrible; là-dessus les cuirasses, comme les écailles sur l'hydre.

Ces récits semblent d'un autre âge. Quelque chose de pareil à cette vision apparaissait sans doute dans les vieilles épopées orphiques racontant les hommes-chevaux,les antiques hippanthropes, ces titans à face humaine et à poitrail équestre dont le galop escalada l'Olympe, horribles, invulnérables, sublimes; dieux et bêtes.

Bizarre coïncidence numérique, vingt-six bataillons allaient recevoir ces vingt-six escadrons. Derrière la crête du plateau, à l'ombre de la batterie masquée, l'infanterie anglaise, formée en treize carrés, deux bataillons par carré, et sur deux lignes, sept sur la première, six sur la seconde, la crosse à l'épaule, couchant en joue ce qui allait venir, calme, muette, immobile, attendait. Elle ne voyait pas les cuirassiers et les cuirassiers ne la voyaient pas. Elle écoutait monter cette marée d'hommes. Elle entendait le grossissement du bruit des trois mille chevaux, le frappement alternatif et symétrique des sabots au grand trot, le froissement des cuirasses, le cliquetis des sabres, et une sorte de grand souffle farou-

che. Il y eut un silence redoutable, puis, subitement, une longue file de bras levés brandissant des sabres apparut au-dessus de la crête, et les casques, et les trompettes, et les étendards, et trois mille têtes à moustaches grises criant : Vive l'Empereur ! Toute cette cavalerie déboucha sur le plateau, et ce fut comme l'entrée d'un tremblement de terre.

Tout à coup, chose tragique, à la gauche des Anglais, à notre droite, la tête de colonne des cuirassiers se cabra avec une clameur effroyable. Parvenus au point culminant de la crête, effrénés, tout à leur furie et à leur course d'extermination sur les carrés et les canons, les cuirassiers venaient d'apercevoir entre eux et les anglais un fossé, une fosse. C'était le chemin creux d'Ohain.

L'instant fut épouvantable. Le ravin était là, inattendu, béant, à pic sous les pieds des chevaux, profond de deux toises entre son double talus ; le second rang y poussa le premier, et le troisième y poussa le second ; les chevaux se dressaient, se rejetaient en arrière, tombaient sur la croupe, glissaient les quatre pieds en l'air, pilant et bouleversant les cavaliers, aucun moyen de reculer, toute la colonne n'était plus qu'un projectile, la force acquise pour écraser les anglais écrasa les français, le ravin inexorable ne pouvait se rendre que comblé, cavaliers et chevaux y roulèrent pêle-mêle se broyant les uns les autres, ne faisant

qu'une chair dans ce gouffre, et, quand cette fosse fut pleine d'hommes vivants, on marcha dessus et le reste passa. Presque un tiers de la brigade Dubois croula dans cet abîme.

Ceci commença la perte de la bataille.

Une tradition locale, qui exagère évidemment, dit que deux mille chevaux et quinze cents hommes furent ensevelis dans le chemin creux d'Ohain. Ce chiffre vraisemblablement comprend tous les autres cadavres qu'on jeta dans ce ravin le lendemain du combat.

Notons en passant que c'était cette brigade Dubois, si funestement éprouvée, qui, une heure auparavant, chargeant à part, avait enlevé le drapeau du bataillon de Lunebourg.

Napoléon, avant d'ordonner cette charge des cuirassiers de Milhaud, avait scruté le terrain, mais n'avait pu voir ce chemin creux qui ne faisait pas même une ride à la surface du plateau. Averti pourtant et mis en éveil par la petite chapelle blanche qui en marque l'angle sur la chaussée de Nivelles, il avait fait, probablement sur l'éventualité d'un obstacle, une question au guide Lacoste. Le guide avait répondu non. On pourrait presque dire que de ce signe de tête d'un paysan est sortie la catastrophe de Napoléon.

D'autres fatalités encore devaient surgir.

Etait-il possible que Napoléon gagnât cette bataille? nous répondons non. Pourquoi? À cause de

Wellington ? à cause de Blücher ? Non. A cause de Dieu.

Bonaparte vainqueur à Waterloo, ceci n'était plus dans la loi du dix-neuvième siècle. Une autre série de faits se préparait, où Napoléon n'avait plus de place. La mauvaise volonté des événements s'était annoncée de longue date.

Il était temps que cet homme vaste tombât.

L'excessive pesanteur de cet homme dans la destinée humaine troublait l'équilibre. Cet individu comptait à lui seul plus que le groupe universel. Ces pléthores de toute la vitalité humaine concentrée dans une seule tête, le monde montant au cerveau d'un homme, cela serait mortel à la civilisation, si cela durait. Le moment était venu pour l'incorruptible équité suprême d'aviser. Probablement les principes et les éléments, d'où dépendent les gravitations régulières dans l'ordre moral comme dans l'ordre matériel, se plaignaient. Le sang qui fume, le trop-plein des cimetières, les mères en larmes, ce sont des plaidoyers redoutables. Il y a, quand la terre souffre d'une surcharge, de mystérieux gémissements de l'ombre, que l'abîme entend.

Napoléon avait été dénoncé dans l'infini, et sa chute était décidée.

Il gênait Dieu.

Waterloo n'est point une bataille : c'est le changement de front de l'univers.

10

LE PLATEAU DE MONT-SAINT JEAN

En même temps que le ravin, la batterie s'était démasquée.

Soixante canons et les treize carrés foudroyèrent les cuirassiers à bout portant. L'intrépide général Delord fit le salut militaire à la batterie anglaise.

Toute l'artillerie volante anglaise était rentrée au galop dans les carrés. Les cuirassiers n'eurent pas même le temps d'arrêt. Le désastre du chemin creux les avait décimés, mais non découragés. C'étaient de ces hommes qui, diminués de nombre, grandissent de cœur.

La colonne Wathier seule avait souffert du désastre ; la colonne Delord, que Ney avait fait obliquer à gauche, comme s'il pressentait l'embûche, était arrivée entière.

Les cuirassiers se ruèrent sur les carrés anglais.

Ventre à terre, brides lâchées, sabre aux dents, pistolets au poing, telle fut l'attaque.

Il y a des moments dans les batailles où l'âme durcit l'homme jusqu'à changer le soldat en statue, et où toute cette chair se fait granit. Les bataillons anglais, éperdument assaillis, ne bougèrent pas.

Alors ce fut effrayant.



L'Empereur entrant dans les derniers carrés de la Garde.

(D'après le tableau de Steuben.)

Toutes les faces des carrés anglais furent attaquées à la fois. Un tournoiement frénétique les enveloppa. Cette froide infanterie demeura impassible. Le premier rang, genou en terre, recevait les cuirassiers sur les bayonnettes, le second rang les fusillait ; derrière le second rang les canonniers chargeaient les pièces, le front carré s'ouvrait, laissait passer une éruption de mitraille et se refermait. Les cuirassiers répondaient par l'écrasement. Leurs grands chevaux se cabraient, enjambaient les rangs, sautaient par-dessus les bayonnettes et tombaient, gigantesques, au milieu de ces quatre murs vivants. Les boulets faisaient des trouées dans les cuirassiers, les cuirassiers faisaient des brèches dans les carrés. Des files d'hommes disparaissaient broyées sous les chevaux. Les bayonnettes s'enfonçaient dans les ventres de ces centaures. De là une difformité de blessures qu'on n'a pas vue peut-être ailleurs. Les carrés, rongés par cette cavalerie forcenée, se rétrécissaient sans broncher. Inépuisables en mitraille, ils faisaient explosion au milieu des assaillants. La figure de ce combat était monstrueuse. Ces carrés n'étaient plus des bataillons, c'étaient des cratères ; ces cuirassiers n'étaient plus une cavalerie, c'était une tempête. Chaque carré était un volcan attaqué par un nuage; la lave combattait la foudre.

Le carré extrême de droite, le plus exposé de

tous, étant en l'air, fut presque anéanti dès les premiers chocs. Il était formé du 75e régiment de higlanders. Le joueur de cornemuse au centre, pendant qu'on s'exterminait autour de lui, baissant dans une inattention profonde son œil mélancolique plein du reflet des forêts et des lacs, assis sur un tambour, son pibroch sous le bras, jouait les airs de la montagne. Ces écossais mouraient en pensant au Ben Lothian, comme les grecs en se souvenant d'Argos. Le sabre d'un cuirassier, abattant le pibroch et le bras qui le portait, fit cesser le chant en tuant le chanteur.

Les cuirassiers, relativement peu nombreux, amoindris par la catastrophe du ravin, avaient là contre eux presque toute l'armée anglaise, mais ils se multipliaient, chaque homme valant dix. Cependant quelques bataillons hanovriens plièrent. Wellington le vit, et songea à sa cavalerie. Si Napoléon, en ce moment-là même, eût songé à son infanterie, il eût gagné la bataille. Cet oubli fut sa grande faute fatale.

Tout à coup les cuirassiers assaillants se sentirent assaillis. La cavalerie anglaise était sur leur dos. Devant eux les carrés, derrière eux Somerset; Somerset, c'étaient les quatorze cents dragons-gardes. Somerset avait à sa droite Dornberg avec les chevau-légers allemands, et à sa gauche Trip avec les carabiniers belges; les cuirassiers, attaqués en flanc et en tête, en avant et en arrière, par

l'infanterie et par la cavalerie, durent faire face de tous les côtés. Que leur importait ? ils étaient tourbillon. La bravoure devint inexprimable.

En outre, ils avaient derrière eux la batterie toujours tonnante. Il fallait cela pour que ces hommes fussent blessés dans le dos. Une de leurs cuirasses, trouée à l'omoplate gauche d'un biscaïen, est dans la collection du musée de Waterloo.

Pour de tels français, il ne faut pas moins que de tels anglais.

Ce ne fut plus une mêlée, ce fut une ombre, une furie, un vertigineux emportement d'âmes et de courages, un ouragan d'épées-éclairs. En un instant les quatorze cents dragons-gardes ne furent plus que huit cents; Fuller, leur lieutenant-colonel, tomba mort. Ney accourut avec les lanciers et les chasseurs de Lefebvre-Desnouettes. Le plateau de Mont-Saint-Jean fut pris, repris, pris encore. Les cuirassiers quittaient la cavalerie pour retourner à l'infanterie, ou, pour mieux dire, toute cette cohue formidable se colletait sans que l'un lâchât l'autre. Les carrés tenaient toujours. Il y eut douze assauts. Ney eut quatre chevaux tués sous lui. La moitié des cuirassiers resta sur le plateau. Cette lutte dura deux heures.

L'armée anglaise en fut profondément ébranlée. Nul doute que, s'ils n'eussent été affaiblis dans leur premier choc par le désastre du chemin

creux, les cuirassiers n'eussent culbuté le centre et décidé la victoire. Cette cavalerie extraordinaire pétrifia Clinton qui avait vu Talavera et Badajoz. Wellington, aux trois quarts vaincu, admirait héroïquement. Il disait à demi-voix : sublime ! (1).

Les cuirassiers anéantirent sept carrés sur treize, prirent ou enclouèrent soixante pièces de canon, et enlevèrent aux régiments anglais six drapeaux, que trois cuirassiers et trois chasseurs de la garde allèrent porter à l'Empereur devant la ferme de la Belle-Alliance.

La situation de Wellington avait empiré. Cette étrange bataille était comme un duel entre deux blessés acharnés qui, chacun de leur côté, tout en combattant et en se résistant toujours, perdent tout leur sang. Lequel des deux tombera le premier ?

La lutte du plateau continuait.

Jusqu'où sont allés les cuirassiers ? personne ne saurait le dire. Ce qui est certain, c'est que, le lendemain de la bataille, un cuirassier et son cheval furent trouvés morts dans la charpente de la bascule du pesage des voitures à Mont-Saint-Jean, au point même où s'entrecoupent et se rencontrent les quatre routes de Nivelles, de Genappe, de la Hulpe et de Bruxelles. Ce cavalier avait percé les

(1) *Splendid !* mot textuel.

lignes anglaises. Un des hommes qui ont relevé ce cadavre vit encore à Mont-Saint-Jean. Il se nomme Dehaze. Il avait alors dix-huit ans.

Wellington se sentait pencher. La crise était proche.

Les cuirassiers n'avaient point réussi, en ce sens que le centre n'était pas enfoncé. Tout le monde ayant le plateau, personne ne l'avait, et en somme il restait pour la grande part aux anglais. Wellington avait le village et la plaine culminante; Ney n'avait que la crête et la pente. Des deux côtés on semblait enraciné dans ce sol funèbre.

Mais l'affaiblissement des anglais paraissait irrémédiable. L'hémorrhagie de cette armée était horrible. Kempt, à l'aile gauche, réclamait du renfort. — *Il n'y en a pas*, répondait Wellington, *qu'il se fasse tuer !* — Presque à la même minute, rapprochement singulier qui peint l'épuisement des deux armées, Ney demandait de l'infanterie à Napoléon, et Napoléon s'écriait : *De l'infanterie ! où veut-il que j'en prenne? Veut-il que j'en fasse ?* —

Pourtant l'armée anglaise était la plus malade. Les poussées furieuses de ces grands escadrons à cuirasses de fer et à poitrine d'acier avaient broyé l'infanterie. Quelques hommes autour d'un drapeau marquaient la place d'un régiment, tel bataillon n'était plus commandé que par un capitaine ou par un lieutenant; la division Alten, déjà

si maltraitée à la Haie-Sainte, était presque détruite; les intrépides belges de la brigade Van Kluze jonchaient les seigles le long de la route de Nivelles; il ne restait presque rien de ces grenadiers hollandais qui, en 1811, mêlés en Espagne à nos rangs, combattaient Wellington, et qui, en 1815, ralliés aux anglais, combattaient Napoléon. La perte en officiers était considérable. Lord Uxbridge, qui le lendemain fit enterrer sa jambe, avait le genou fracassé. Si, du côté des français, dans cette lutte des cuirassiers, Delord, Lhéritier, Colbert, Dnop, Travers et Blancard étaient hors de combat, du côté des anglais, Alten était blessé, Barne était blessé, Delancex était tué, Van Merlen était tué, Ompteda était tué, tout l'état-major de Wellington était décimé, et l'Angleterre avait le pire partage dans ce sanglant équilibre. Le 2e régiment des gardes à pied avait perdu cinq lieutenants-colonels, quatre capitaines et trois enseignes; le premier bataillon du 30e d'infanterie avait perdu vingt-quatre officiers et cent douze soldats; le 79e montagnards avait vingt-quatre officiers blessés, dix-huit officiers morts, quatre cent cinquante soldats tués. Les hussards hanovriens de Cumberland, un régiment tout entier, ayant à sa tête son colonel Hacke qui devait plus tard être jugé et cassé, avaient tourné bride devant la mêlée et étaient en fuite dans la forêt de Soignes, semant la déroute jusqu'à Bruxelles. Les charrois,

les prolonges, les bagages, les fourgons pleins de blessés, voyant les français gagner du terrain et s'approcher de la forêt, s'y précipitaient; les hollandais, sabrés par la cavalerie française, criaient : alarme ! De Vert-Coucou jusqu'à Groenendael, sur une longueur de près de deux lieues dans la direction de Bruxelles, il y avait, au dire des témoins qui existent encore, un encombrement de fuyards. Cette panique fut telle qu'elle gagna le prince de Condé à Malines et Louis XVIII à Gand. A l'exception de la faible réserve échelonnée derrière l'ambulance établie dans la ferme de Mont-Saint-Jean et des brigades Vivian et Vandeleur qui flanquaient l'aile gauche, Wellington n'avait plus de cavalerie. Nombre de batteries gisaient démontées. Ces faits sont avoués par Siborne; et Pringle, exagérant le désastre, va jusqu'à dire que l'armée anglo-hollandaise était réduite à trente-quatre mille hommes. Le duc-de-fer demeurait calme, mais ses lèvres avaient blêmi. Le commissaire autrichien Vincent, le commissaire espagnol Alava, présents à la bataille dans l'état-major anglais, croyaient le duc perdu. A cinq heures, Wellington tira sa montre, et on l'entendit murmurer ce mot sombre : *Blücher, ou la nuit !*

Ce fut vers ce moment-là qu'une ligne lointaine de bayonnettes étincela sur les hauteurs du côté de Frischemont.

Ici est la péripétie de ce drame géant,

11

MAUVAIS GUIDE A NAPOLÉON, BON GUIDE A BULOW

On connaît la poignante méprise de Napoléon; Grouchy espéré, Blücher survenant; la mort au lieu de la vie.

La destinée a de ces tournants; on s'attendait au trône du monde; on aperçoit Sainte-Hélène.

Si le petit pâtre, qui servait de guide à Bülow, lieutenant de Blücher, lui eût conseillé de déboucher de la forêt au-dessus de Frischemont plutôt qu'au-dessous de Plancenoit, la forme du dix-neuvième siècle eût peut-être été différente. Napoléon eût gagné la bataille de Waterloo. Par tout autre chemin qu'au-dessous de Plancenoit, l'armée prussienne aboutissait à un ravin infranchissable à l'artillerie, et Bülow n'arrivait pas.

Or, une heure de retard, c'est le général prussien Muffling qui le déclare, et Blücher n'aurait plus trouvé Wellington debout; « la bataille était perdue ».

Il était temps, on le voit, que Bülow arrivât. Il avait bivouaqué à Dion-le-Mont et était parti dès l'aube. Mais les chemins étaient impraticables et ses divisions s'étaient embourbées. Les ornières venaient au moyeu des canons. En outre, il avait fallu passer la Dyle sur l'étroit pont de Wavre; la

rue menant au pont avait été incendiée par les français; les caissons et les fourgons de l'artillerie, ne pouvant passer entre deux rangs de maisons en feu, avaient dû attendre que l'incendie fût éteint. Il était midi que l'avant-garde de Bülow n'avait pu encore atteindre Chapelle-Saint-Lambert.

L'action, commencée deux heures plut tôt, eût été finie à quatre heures, et Blücher serait tombé sur la bataille gagnée par Napoléon. Tels sont ces immenses hasards, proportionnés à un infini qui nous échappe.

Dès midi, l'Empereur, le premier, avec sa longue-vue, avait aperçu à l'extrême horizon quelque chose qui avait fixé son attention. Il avait dit : — Je vois là-bas un nuage qui me paraît être des troupes. Puis il avait demandé au duc de Dalmatie : — Soult, que voyez-vous vers Chapelle-Saint-Lambert ? — Le maréchal braquant sa lunette avait répondu : — Quatre ou cinq mille hommes, sire. Evidemment Grouchy. — Cependant cela restait immobile dans la brume. Toutes les lunettes de l'état-major avaient étudié « le nuage » signalé par l'Empereur. Quelques-uns avaient dit : Ce sont des colonnes qui font halte. La plupart avaient dit : Ce sont des arbres. La vérité est que le nuage ne remuait pas. L'Empereur avait détaché en reconnaissance vers ce point obscur la division de cavalerie légère de Domon.

Bülow en effet n'avait pas bougé. Son avant-garde était très faible, et ne pouvait rien. Il devait attendre le gros du corps d'armée et il avait l'ordre de se concentrer avant d'entrer en ligne; mais à cinq heures, voyant le péril de Wellington, Blücher ordonna à Bülow d'attaquer et dit ce mot remarquable : « Il faut donner de l'air à l'armée anglaise. »

Peu après, les divisions Losthin, Hiller, Hacke et Ryssel se déployaient devant le corps de Lobau, la cavalerie du prince Guillaume de Prusse débouchait du bois de Paris, Plancenoit était en flammes, et les boulets prussiens commençaient à pleuvoir jusque dans les rangs de la garde en réserve derrière Napoléon.

12

LA GARDE

On sait le reste, l'irruption d'une troisième armée, la bataille disloquée, quatre-vingt-six bouches à feu tonnant tout à coup, Pirch Ier survenant avec Bülow, la cavalerie de Zieten menée par Blücher en personne, les français refoulés, Marcognet balayé du plateau d'Ohain, Durutte délogé de Papelotte, Donzelot et Quiot reculant, Lobau pris en écharpe, une nouvelle bataille se précipi-

tant à la nuit tombante sur nos régiments démantelés, toute la ligne anglaise reprenant l'offensive et poussée en avant, la gigantesque trouée faite dans l'armée française, la mitraille anglaise et la mitraille prussienne s'entr'aidant, l'extermination, le désastre de front, le désastre en flanc, la garde entrant en ligne sous cet épouvantable écroulement.

Comme elle sentait qu'elle allait mourir, elle cria : Vive l'Empereur ! L'histoire n'a rien de plus émouvant que cette agonie éclatant en acclamations.

Le ciel avait été couvert toute la journée. Tout à coup, en ce moment-là même, il était huit heures du soir, les nuages de l'horizon s'écartèrent et laissèrent passer, à travers les ormes de la route de Nivelles, la grande rougeur sinistre du soleil qui se couchait. On l'avait vu se lever à Austerlitz.

Chaque bataillon de la garde, pour ce dénouement, était commandé par un général, Friant, Michel, Roguet, Harlet, Mallet, Poret de Morvan, étaient là. Quand les hauts bonnets des grenadiers de la garde avec la large plaque à l'aigle apparurent, symétriques, alignés, tranquilles, superbes, dans la brume de cette mêlée, l'ennemi sentit le respect de la France; on crut voir vingt victoires entrer sur le champ de bataille, ailes déployées, et ceux qui étaient vainqueurs, s'estimant vaincus, reculèrent; mais Wellington cria : *Debout,*

gardes, et visez juste! le régiment rouge des gardes anglaises, couché derrière les haies, se leva, une nuée de mitraille cribla le drapeau tricolore frissonnant autour de nos aigles, tous se ruèrent, et le suprême carnage commença. La garde impériale sentit dans l'ombre l'armée lâchant pied autour d'elle, et le vaste ébranlemnet de la déroute, elle entendit le sauve-qui-peut ! qui avait remplacé le Vive l'Empereur ! et, avec la fuite derrière elle, elle continua d'avancer, de plus en plus foudroyée et mourant davantage à chaque pas qu'elle faisait. Il n'y eut point d'hésitants ni de timides. Le soldat dans cette troupe était aussi héros que le général. Pas un homme ne manqua au suicide.

Ney, éperdu, grand de toute la hauteur de la mort acceptée, s'offrait à tous les coups dans cette tourmente. Il eut là son cinquième cheval tué sous lui. En sueur, la flamme aux yeux, l'écume aux lèvres, l'uniforme déboutonné, une de ses épaulettes à demi coupée par le coup de sabre d'un horse-guard, sa plaque de grand-aigle bosselée par une balle, sanglant, fangeux, magnifique, une épée cassée à la main, il disait : *Venez voir comment meurt un maréchal de France sur le champ de bataille!* Mais en vain; il ne mourut pas. Il était hagard et indigné. Il jetait à Drouet d'Erlon cette question : *Est-ce que tu ne te fais pas tuer, toi?* Il criait au milieu de toute cette ar-

tillerie écrasant une poignée d'hommes : — *Il n'y a donc rien pour moi ! Oh ! je voudrais que tous ces boulets anglais m'entrassent dans le ventre !* — Tu étais réservé à des balles françaises, infortuné !

13

LA CATASTROPHE

La déroute derrière la garde fut lugubre.

L'armée plia brusquement de tous les côtés à la fois, de Hougomont, de la Haie-Sainte, de Papelotte, de Plancenoit. Le cri trahison ! fut suivi du cri de sauve-qui-peut ! Une armée qui se débande, c'est un dégel. Tout fléchit, se fêle, craque, flotte, roule, tombe, se heurte, se hâte, se précipite. Désagrégation inouïe. Ney emprunte un cheval, saute dessus, et, sans chapeau, sans cravate, sans épée, se met en travers de la chaussée de Bruxelles, arrêtant à la fois les anglais et les français. Il tâche de retenir l'armée, il la rappelle, il l'insulte, il se cramponne à la déroute. Il est débordé. Les soldats le fuient, en criant : *Vive le maréchal Ney !* Deux régiments de Durutte vont et viennent effarés et comme ballottés entre le sabre des uhlans et la fusillade des brigades de Kempt, de Best, de Pack et de Rylandt ; la pire des mêlées, c'est la déroute : les amis s'entrent-tuent

pour fuir ; les escadrons et les bataillons se brisent et se dispersent les uns contre les autres, énorme écume de la bataille. Lobau à une extrémité comme Reille à l'autre sont roulés dans le flot. En vain Napoléon fait des murailles avec ce qui lui reste de la garde ; en vain il dépense à un dernier effort ses escadrons de service. Quiot recule devant Vivian, Kellermann devant Vandeleur, Lobau devant Bülow, Morand devant Pirch, Domon et Subervic devant le prince Guillaume de Prusse. Guyot, qui a mené à la charge les escadrons de l'Empereur, tombe sous les pieds des dragons anglais. Napoléon court au galop le long des fuyards les harangue, presse, menace, supplie. Toutes les bouches qui criaient le matin : Vive l'Empereur, restent béantes ; c'est à peine si on le connaît. La cavalerie prussienne, fraîche venue, s'élance, vole, sabre, taille, hache, tue et extermine. Les attelages se ruent, les canons se sauvent ; les soldats du train détellent les caissons et en prennent les chevaux pour s'échapper, des fourgons culbutés les quatre roues en l'air entravent la route et sont des occasions de massacre. On s'écrase, on se foule, on marche sur les morts et sur les vivants. Les bras sont éperdus. Une multitude vertigineuse emplit les routes, les sentiers, les ponts, les plaines, les collines, les vallées, les bois, encombrés par cette évasion de quarante mille hommes. Cris, désespoir, sacs et fusils jetés dans les seigles, passa-

ges frayés à coups d'épée, plus de camarades, plus d'officiers, plus de généraux, une inexprimable épouvante. Zieten sabrant la France à son aise. Les lions devenus chevreuils. Telle fut cette fuite.

A Genappe, on essaya de se retourner, de faire front, d'enrayer. Lobau rallia trois cents hommes. On barricada l'entrée du village; mais, à la première volée de la mitraille prussienne, tout se remit à fuir, et Lobau fut pris. On voit encore aujourd'hui cette volée de mitraille empreinte sur le vieux pignon d'une masure en brique à droite de la route, quelques minutes avant d'entrer à Genappe. Les prussiens s'élancèrent dans Genappe, furieux sans doute d'être si peu vainqueurs. La poursuite fut monstrueuse. Blücher ordonna l'extermination. Roguet avait donné ce lugubre exemple de menacer de mort tout grenadier français qui lui amènerait un prisonnier prussien. Blücher dépassa Roguet. Le général de la jeune garde, Duhesme, acculé sur la porte d'une auberge de Genappe, rendit son épée à un hussard de la mort qui prit l'épée et tua le prisonnier. La victoire s'acheva par l'assassinat des vaincus. Punissons, puisque nous sommes l'histoire : le vieux Blücher se déshonora. Cette férocité mit le comble au désastre. La déroute désespérée traversa Genappe, traversa les Quatre-Bras, traversa Gosselies, traversa Frasnes, traversa Charleroy, traversa Thuin, et ne s'arrêta qu'à la frontière.

Hélas ! et qui donc fuyait de la sorte ? la grande armée.

Ce vertige, cette terreur, cette chute en ruine de la plus haute bravoure qui ait jamais étonné l'histoire, est-ce que cela est sans cause ? Non. L'ombre d'une droite énorme se projette sur Waterloo. C'est la journée du destin. La force au-dessus de l'homme a donné ce jour-là. De là le pli épouvanté des têtes ; de là toutes ces grandes âmes rendant leur épée. Ceux qui avaient vaincu l'Europe sont tombés terrassés, n'ayant plus rien à dire ni à faire, sentant dans l'ombre une présence terrible. *Hoc erat in fatis*. Ce jour-là, la perspective du genre humain a changé Waterloo, c'est le gond du dix-neuvième siècle. La disparition du grand homme était nécessaire à l'avènement du grand siècle. Quelqu'un à qui on ne réplique pas s'en est chargé. La panique des héros s'explique. Dans la bataille de Waterloo, il y a plus que du nuage, il y a du météore. Dieu a passé.

A la nuit tombante, dans un champ près de Genappe, Bernard et Bertrand saisirent par un pan de sa redingote et arrêtèrent un homme hagard, pensif, sinistre, qui, entraîné jusque-là par le courant de la déroute, venait de mettre pied à terre, avait passé sous son bras la bride de son cheval, et l'œil égaré, s'en retournait seul vers Waterloo. C'était Napoléon essayant encore d'aller en avant, immense somnambule de ce rêve écroulé.

14

LE DERNIER CARRÉ

Quelques carrés de la garde, immobiles dans le ruissellement de la déroute comme des rochers dans de l'eau qui coule, tinrent jusqu'à la nuit. La nuit venant, la mort aussi, ils attendirent cette ombre double, et, inébranlables, s'en laissèrent envelopper. Chaque régiment, isolé des autres, et n'ayant plus de lien avec l'armée rompue de toutes parts, mourait pour son compte. Ils avaient pris position, pour faire cette dernière action, les uns sur les hauteurs de Rossomme, les autres dans la plaine de Mont-Saint-Jean. Là, abandonnés, vaincus, terribles, ces carrés sombres agonisaient formidablement. Ulm, Wagram, Iéna, Friedland mouraient en eux.

Au crépuscule, vers neuf heures du soir, au bas du plateau de Mont-Saint-Jean, il en restait un. Dans ce vallon funeste, au pied de cette pente gravie par les cuirassiers, inondée maintenant par les masses anglaises, sous les feux convergents de l'artillerie ennemie victorieuse, sous une effroyable densité de projectiles, ce carré luttait. Il était commandé par un officier obscur nommé Cambronne. A chaque décharge, le carré diminuait, et ripostait. Il répliquait à la mitraille par la fusil-

lade, rétrécissant continuellement ses quatre murs. De loin, les fuyards, s'arrêtant par moment essoufflés, écoutaient dans les ténèbres ce sombre tonnerre décroissant.

Quand cette légion ne fut plus qu'une poignée, quand leur drapeau ne fut plus qu'une loque, quand leurs fusils épuisés de balles ne furent plus que des bâtons, quand le tas de cadavres fut plus grand que le groupe vivant, il y eut parmi les vainqueurs une sorte de terreur sacrée autour de ces mourants sublimes, et l'artillerie anglaise, reprenant haleine, fit silence. Ce fut une espèce de répit. Ces combattants avaient autour d'eux comme un fourmillement de spectres, des silhouettes d'hommes à cheval, le profil noir des canons, le ciel blanc aperçu à travers les roues et les affûts; la colossale tête de mort que les héros entrevoient toujours dans la fumée au fond de la bataille, s'avançait sur eux et les regardait. Ils purent entendre dans l'ombre crépusculaire qu'on chargeait les pièces, les mèches allumées pareilles à des yeux de tigre dans la nuit firent un cercle autour de leurs têtes, tous les boute-feu des batteries anglaises s'approchèrent des canons, et alors, ému, tenant la minute suprême suspendue au-dessus de ces hommes, un général anglais, Colville selon les uns, Maitland selon les autres, leur cria: : Braves français, rendez-vous ! Cambronne répondit : Merde !

15

CAMBRONNE

Le lecteur français voulant être respecté, le plus beau mot peut-être qu'un français ait jamais dit ne peut lui être répété. Défense de déposer du sublime dans l'histoire.

A nos risques et périls, nous enfreignons cette défense.

Donc, parmi ces géants, il y eut un titan, Cambronne.

Dire ce mot, et mourir ensuite, quoi de plus grand ? car c'est mourir que de le vouloir, et ce n'est pas la faute de cet homme, si, mitraillé, il a survécu.

L'homme qui a gagné la bataille de Waterloo, ce n'est pas Napoléon en déroute, ce n'est pas Wellington pliant à quatre heures, désespéré à cinq, ce n'est pas Blücher qui ne s'est point battu ; l'homme qui a gagné la bataille de Waterloo, c'est Cambronne.

Foudroyer d'un tel mot le tonnerre qui vous tue, c'est vaincre.

Faire cette réponse à la catastrophe, dire cela au destin, donner cette base au lion futur, jeter cette réplique à la pluie de la nuit, au mur traître de Hougomont, au chemin creux d'Ohain, au retard de Grouchy, à l'arrivée de Blücher, être l'iro-

nie dans le sépulcre, faire en sorte de rester debout après qu'on sera tombé, noyer dans deux syllabes la coalition européenne, offrir aux rois ces latrines déjà connues des césars, faire du dernier des mots le premier en y mêlant l'éclair de la France, clore insolemment Waterloo par le mardi gras, compléter Léonidas par Rabelais, résumer cette victoire dans une parole suprême impossible à prononcer, perdre le terrain et garder l'histoire, après ce carnage, avoir pour soi les rieurs, c'est immense.

C'est l'insulte à la foudre. Cela atteint la grandeur eschylienne.

Le mot de Cambronne fait l'effet d'une fracture. C'est la fracture d'une poitrine par le dédain ; c'est le trop-plein de l'agonie qui fait explosion. Qui a vaincu ? Est-ce Wellington ? Non. Sans Blücher il était perdu. Est-ce Blücher ? Non. Si Wellington n'eût pas commencé, Blücher n'aurait pu finir. Ce Cambronne, ce passant de la dernière heure, ce soldat ignoré, cet infiniment petit de la guerre, sent qu'il y a là un mensonge, un mensonge dans une catastrophe, redoublement poignant, et, au moment où il en éclate de rage, on lui offre cette dérision, la vie ! Comment ne pas bondir ? Ils sont là, tous les rois de l'Europe, les généraux heureux, les Jupiter tonnants, ils ont cent mille soldats victorieux, et derrière les cent mille, un million, leurs canons, mèche allumée, sont béants, ils ont sous leurs talons la garde

impériale et la grande armée, ils viennent d'écraser Napoléon, et il ne reste plus que Cambronne; il n'y a plus pour protester que ce ver de terre. Il protestera. Alors il cherche un mot comme on cherche une épée. Il lui vient de l'écume, et cette écume, c'est le mot. Devant cette victoire prodigieuse et médiocre, devant cette victoire sans victorieux, ce désespéré se redresse; il en subit l'énormité, mais il en constate le néant; et il fait plus que cracher sur elle, et, sous l'accablement du nombre, de la force et de la matière, il trouve à l'âme une expression, l'excrément. Nous le répétons, dire cela, faire cela, trouver cela, c'est être le vainqueur.

L'esprit des grands jours entra dans cet homme inconnu à cette minute fatale. Cambronne trouve le mot de Waterloo comme Rouget de l'Isle trouve la Marseillaise, par visitation du souffle d'en haut. Un effluve de l'ouragan divin se détache et vient passer à travers ces hommes, et ils tressaillent, et l'un chante le chant suprême et l'autre pousse le cri terrible. Cette parole du dédain titanique, Cambronne ne la jette pas seulement à l'Europe au nom de l'Empire, ce serait peu; il la jette au passé au nom de la révolution. On l'entend et l'on reconnait dans Cambronne la vieille âme des géants. Il semble que c'est Danton qui parle ou Kléber qui rugit.

Au mot de Cambronne, la voix anglaise répon-

dit : feu ! les batteries flamboyèrent, la colline trembla, de toutes ces bouches d'airain sortit un dernier vomissement de mitraille épouvantable; une vaste fumée, vaguement blanchie du lever de la lune, roula, et quand la fumée se dissipa, il n'y avait plus rien. Ce reste formidable était anéanti, la garde était morte. Les quatre murs de la redoute vivante gisaient, à peine distinguait-on çà et là un tressaillement parmi les cadavres; et c'est ainsi que les légions françaises, plus grandes que les légions romaines, expirèrent à Mont-Saint-Jean sur la terre mouillée de pluie et de sang, dans les blés sombres, à l'endroit où passe maintenant à quatre heures du matin, en sifflant et en fouettant gaiement son cheval, Joseph, qui fait le service de la malle-poste de Nivelles.

16

QUOT LIBROS IN DUCE ?

La bataille de Waterloo est une énigme. Elle est aussi obscure pour ceux qui l'on gagnée que pour celui qui l'a perdue. Pour Napoléon, c'est une panique (1). Blücher n'y voit que du feu;

(1) « Une bataille terminée, une journée finie, de fausses mesures « réparées, de plus grands succès assurés pour le lendemain, tout « fut perdu par un moment de terreur panique. »

(Napoléon, *Dictées de Sainte-Hélène*).

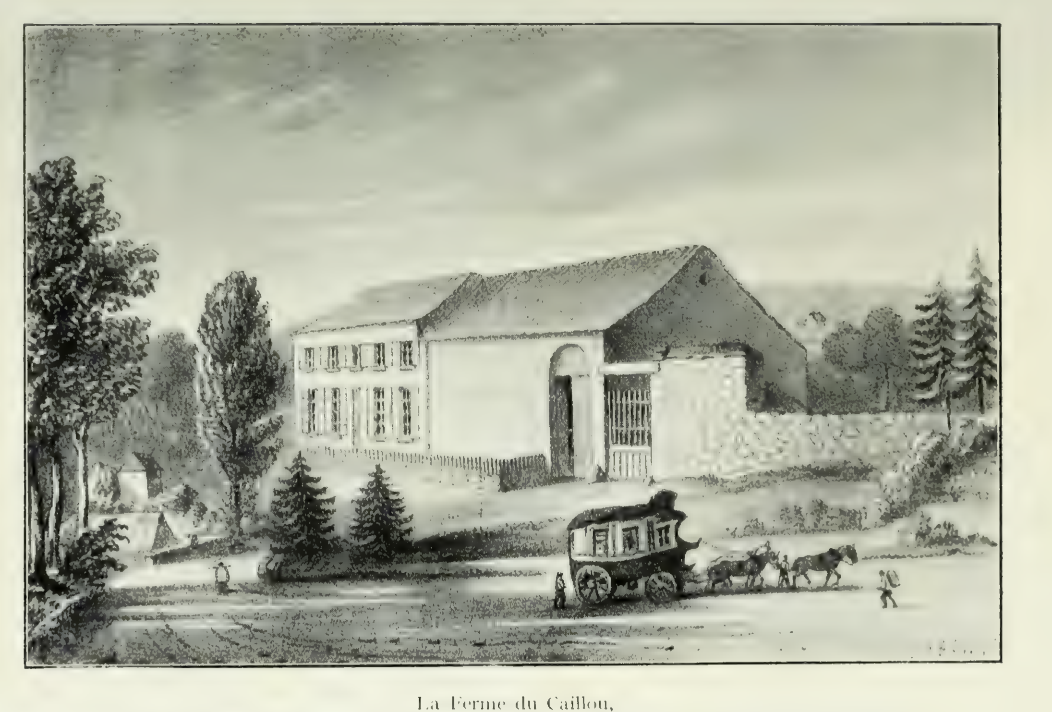
Wellington n'y comprend rien. Voyez les rapports. Les bulletins sont confus, les commentaires sont embrouillés. Ceux-ci balbutient, ceux-là bégayent. Jomini partage la bataille de Waterloo en quatre moments; Mufflin la coupe en trois péripéties; Charras, quoique sur quelques points nous ayons une autre appréciation que lui, a seul saisi de son fier coup d'œil les linéaments caractéristiques de cette catastrophe du génie humain aux prises avec le hasard divin. Tous les autres historiens ont un certain éblouissement, et dans cet éblouissement ils tâtonnent. Journée fulgurante, en effet, écroulement de la monarchie militaire qui, à la grande stupeur des rois, a entraîné tous les royaumes, chute de la force, déroute de la guerre.

Dans cet événement, empreint de nécessité surhumaine, la part des hommes n'est rien.

Retirer Waterloo à Wellington et à Blücher, est-ce ôter quelque chose à l'Angleterre et à l'Allemagne? Non. Ni cette illustre Angleterre ni cette auguste Allemagne ne sont en question dans le problème de Waterloo. Grâce au ciel, les peuples sont grands en dehors des lugubres aventures de l'épée. Ni l'Allemagne, ni l'Angleterre, ni la France, ne tiennent dans un fourreau. Dans cette époque où Waterloo n'est qu'un cliquetis de sabres, au-dessus de Blücher, l'Allemagne a Gœthe et au-dessus de Wellington l'Angleterre a Byron.

Un vaste lever d'idées est propre à notre siècle, et dans cette aurore l'Angleterre et l'Allemagne ont une lueur magnifique. Elles sont majestueuses parce qu'elles pensent. L'élévation de niveau qu'elles apportent à la civilisation leur est intrinsèque; il vient d'elles-mêmes, et non d'un accident. Ce qu'elles ont d'agrandissement au dix-neuvième siècle n'a point Waterloo pour source. Il n'y a que les peuples barbares qui aient des crues subites après une victoire. C'est la vanité passagère des torrents enflés d'un orage. Les peuples civilisés, surtout au temps où nous sommes, ne se haussent ni ne s'abaissent par la bonne ou mauvaise fortune d'un capitaine. Leur poids spécifique dans le genre humain résulte de quelque chose de plus qu'un combat. Leur honneur, Dieu merci, leur dignité, leur lumière, leur génie, ne sont pas des numéros que les héros et les conquérants, ces joueurs, peuvent mettre à la loterie des batailles. Souvent bataille perdue, progrès conquis. Moins de gloire, plus de liberté. Le tambour se tait, la raison prend la parole. C'est le jeu à qui perd gagne. Parlons donc de Waterloo froidement des deux côtés. Rendons au hasard ce qui est au hasard et à Dieu ce qui est à Dieu. Qu'est-ce que Waterloo ? Une victoire? Non. Une quine.

Quine gagné par l'Europe, perdu par la France.



La Ferme du Caillou,
quartier général de Napoléon, à la veille de Waterloo, quelques années après la bataille

(D'après une gravure contemporaine.)

Ce n'était pas beaucoup la peine de mettre là un lion.

Waterloo du reste est la plus étrange rencontre qui soit dans l'histoire. Napoléon et Wellington. Ce ne sont pas des ennemis, ce sont des contraires. Jamais Dieu, qui se plaît aux antithèses, n'a fait un plus saisissant contraste et une confrontation plus extraordinaire. D'un côté la précision, la prévision, la géométrie, la prudence, la retraite assurée, les réserves ménagées, un sang-froid opiniâtre, une méthode imperturbable, la stratégie qui profite du terrain, la tactique qui équilibre les bataillons, le carnage tiré au cordeau, la guerre réglée montre en main, rien laissé volontairement au hasard, le vieux courage classique, la correction absolue; de l'autre l'intuition, la divination, l'étrangeté militaire, l'instinct surhumain, le coup-d'œil flamboyant, on ne sait quoi qui regarde comme l'aigle et qui frappe comme la foudre, un art prodigieux dans une impétuosité dédaigneuse, tous les mystères d'une âme profonde, l'association avec le destin, le fleuve, la plaine, la forêt, la colline, sommés et en quelque sorte forcés d'obéir, le despote allant jusqu'à tyranniser le champ de bataille, la foi à l'étoile mêlée à la science stratégique, la grandissant, mais la troublant. Wellington était le Barême de la guerre. Napoléon en était le Michel-Ange, et cette fois le génie fut vaincu par le calcul.

Des deux côtés on attendait quelqu'un. Ce fut le calculateur exact qui réussit. Napoléon attendait Grouchy ; il ne vint pas. Wellington attendait Blücher ; il vint.

Wellington, c'est la guerre classique qui prend sa revanche. Bonaparte, à son aurore, l'avait rencontrée en Italie, et superbement battue. La vieille chouette avait fui devant le jeune vautour. L'ancienne tactique avait été non seulement foudroyée, mais scandalisée. Qu'était-ce que ce Corse de vingt-six ans ? que signifiait cet ignorant splendide qui, ayant tout contre lui, rien pour lui, sans vivres, sans munitions, sans canons, sans souliers, presque sans armée, avec une poignée d'hommes contre des masses, se ruait sur l'Europe coalisée, et gagnait absurdement des victoires dans l'impossible ? D'où sortait ce forcené foudroyant qui, presque sans reprendre haleine, et avec le même jeu de combattants dans la main, pulvérisait l'une après l'autre les cinq armées de l'empereur d'Allemagne, culbutant Beaulieu sur Alvinzi, Wurmser sur Beaulieu, Mélas sur Wurmser, Mack sur Mélas ? Qu'était-ce que ce nouveau venu de la guerre ayant l'effronterie d'un astre ? L'école académique militaire l'excommuniait en lâchant pied. De là une implacable rancune du vieux césarisme contre le nouveau, du sabre correct contre l'épée flamboyante, et de l'échiquier contre le génie. Le 18 juin 1815, cette rancune

eut le dernier mot, et au-dessous de Lodi, de Montebello, de Montenotte, de Mantoue, de Marengo, d'Arcole, elle écrivit : Waterloo, Triomphe des médiocres, doux aux majorités. Le destin consentit à cette ironie. A son déclin, Napoléon retrouva devant lui Wurmser jeune.

Pour avoir Wurmser en effet, il suffit de blanchir les cheveux de Wellington.

Waterloo est une bataille de premier ordre gagnée par un capitaine du second.

Ce qu'il faut admirer dans la bataille de Waterloo, c'est l'Angleterre, c'est la fermeté anglaise, c'est la résolution anglaise, c'est le sang anglais ; ce que l'Angleterre a eu là de superbe, ne lui en déplaise, c'est elle-même. Ce n'est pas son capitaine, c'est son armée.

Wellington, bizarrement ingrat, déclare dans une lettre à lord Bathurst que son armée, l'armée qui a combattu le 18 juin 1815, était une « détestable armée ». Qu'en pense cette sombre mêlée d'ossements enfouis sous les sillons de Waterloo ?

L'Angleterre a été trop modeste vis-à-vis de Wellington. Faire Wellington si grand, c'est faire l'Angleterre petite. Wellington n'est qu'un héros comme les autres. Ces écossais gris, ces horse-guards, ces régiments de Maitland et de Mitchell, cette infanterie de Pack et de Kempt, cette cavalerie de Ponsonby, et de Somerset, ces highlanders jouant du pibroch sous la mitraille, ces ba-

taillons de Rylandt, ces recrues toutes fraîches qui savaient à peine manier le mousquet tenant tête aux vieilles bandes d'Essling et de Rivoli, voilà ce qui est grand. Wellington a été tenace, ce fut là son mérite, et nous ne le lui marchandons pas, mais le moindre de ses fantassins, et de ses cavaliers a été aussi solide que lui. L'iron-soldier vaut l'iron-duke. Quant à nous, toute notre glorification va au soldat anglais, à l'armée anglaise, au peuple anglais. Si trophée il y a, c'est à l'Angleterre que le trophée est dû. La colonne de Waterloo serait plus juste si, au lieu de la figure d'un homme, elle élevait dans la nue la statue d'un peuple.

Mais cette grande Angleterre s'irritera de ce que nous disons ici. Elle a encore, après son 1688 et notre 1789, l'illusion féodale. Elle croit à l'hérédité et à la hiérarchie. Ce peuple, qu'aucun ne dépasse en puissance et en gloire, s'estime comme nation, non comme peuple. En tant que peuple, il se subordonne volontiers et prend un lord pour une tête. Workman, il se laisse dédaigner ; soldat, il se laisse bâtonner. On se souvient qu'à la bataille d'Inkermann un sergent qui, à ce qu'il paraît, avait sauvé l'armée, ne put être mentionné par lord Raglan, la hiérarchie militaire anglaise ne permettant pas de citer dans un rapport aucun héros au-dessous du grade d'officier.

Ce que nous admirons par-dessus tout, dans une rencontre du genre de celle de Waterloo, c'est

la prodigieuse habileté du hasard. Pluie nocturne, mur de Hougomont, chemin creux d'Ohain, Grouchy sourd au canon, guide de Napoléon qui le trompe, guide de Bülow qui l'éclaire; tout ce cataclysme est merveilleusement conduit.

Au total, disons-le, il y eut à Waterloo plus de massacre que de bataille.

Waterloo est de toutes les batailles rangées celle qui a le plus petit front sur un tel nombre de combattants, Napoléon, trois quarts de lieue, Wellington, une demi-lieue; soixante-douze mille combattants de chaque côté. De cette épaisseur vint le carnage.

On a fait ce calcul et établi cette proportion : Perte d'hommes : — A Austerlitz, français, quatorze pour cent; russes, trente pour cent; autrichiens, quarante-quatre pour cent. A Wagram, français, treize pour cent; autrichiens, quatorze. A la Moskowa, français, trente-sept pour cent ; russes, quarante-quatre. A Bautzen, français, treize pour cent, russes et prussiens, quatorze. A Waterloo, français, cinquante-six pour cent; alliés, trente et un. Total pour Waterloo, quarante et un pour cent. Cent quarante-quatre mille combattants; soixante mille morts.

Le champ de Waterloo aujourd'hui a le calme qui appartient à la terre, support impassible de l'homme, et il ressemble à toutes les plaines.

La nuit pourtant une espèce de brume vision-

naire s'en dégage, et si quelque voyageur s'y promène, s'il regarde, s'il écoute, s'il rêve comme Virgile dans les funestes plaines de Philippes, l'hallucination de la catastrophe le saisit. L'effrayant 18 juin revit ; la fausse colline-monument s'efface, ce lion quelconque se dissipe, le champ de bataille reprend sa réalité; des lignes d'infanterie ondulent dans la plaine, des galops furieux traversent l'horizon; le songeur effaré voit l'éclair des sabres, l'étincelle des bayonnettes, le flamboiement des bombes, l'entre-croisement monstrueux des tonnerres ; il entend, comme un râle au fond d'une tombe, le clameur vague de bataille-fantôme ; ces ombres, ce sont les grenadiers ; ces lueurs, ce sont les cuirassiers ; ce squelette, c'est Napoléon ; ce squelette, c'est Wellington ; tout cela n'est plus et se heurte et combat encore ; et les ravins s'empourprent, et les arbres frissonnent, et il y a de la furie dans les nuées, et, dans les ténèbres, toutes ces hauteurs farouches, Mont-Saint-Jean, Hougomont, Frischemont, Papelotte, Plancenoit, apparaissent confusément couronnées de tourbillons de spectres s'exterminant.

17

FAUT-IL TROUVER BON WATERLOO ?

Il existe une école libérale très respectable qui ne hait point Waterloo. Nous n'en sommes pas.

A M. Paul Girard

VICTOR HUGO.

LA VOIX DE GUERNESEY.

Victor Hugo

H.H. 15 juin 1869

DÉDICACE AUTOGRAPHE DE VICTOR HUGO SUR LE TITRE DE

“ LA VOIX DE GUERNESEY ”

(Collection d'autographes Hector Fleischmann.)

Pour nous, Waterloo n'est que la date stupéfaite de la liberté. Qu'un tel aigle sorte d'un tel œuf, c'est à coup sûr l'inattendu.

Waterloo, si l'on se place au point de vue culminant de la question, est intentionnellement une victoire contre-révolutionnaire. C'est l'Europe contre la France, c'est Pétersbourg, Berlin et Vienne contre Paris, c'est le *statu quo* contre l'initiative, c'est le 14 juilet 1789 attaqué à travers le 20 mars 1815, c'est le branle-bas des monarchies contre l'indomptable émeute française. Eteindre enfin ce vaste peuple en éruption depuis vingt-six ans, tel était le rêve. Solidarité des Brunswick, des Nassau, des Romanoff, des Hohenzollern, des Habsburg, avec les Bourbons. Waterloo porte en croupe le droit divin. Il est vrai que l'Empire ayant été despotique, la royauté, par la réaction naturelle des choses, devait forcément être libérale, et qu'un ordre constitutionnel à contre-cœur est sorti de Waterloo, au grand regret des vainqueurs. C'est que la révolution ne peut être vraiment vaincue, et qu'étant providentielle et absolument fatale, elle reparaît toujours, avant Waterloo, dans Bonaparte jetant bas les vieux trônes, après Waterloo, dans Louis XVIII octroyant et subissant la charte. Bonaparte met un postillon sur le trône de Naples et un sergent sur le trône de Suède, employant l'inégalité à démontrer l'égalité; Louis XVIII à Saint-Ouen contresigne la

déclaration des droits de l'homme. Voulez-vous vous rendre compte de ce que c'est que la révolution, appelez-la Progrès; et voulez-vous vous rendre compte de ce que c'est que le progrès, appelez-le Demain. Demain fait irrésistiblement son œuvre, et il le fait dès aujourd'hui. Il arrive toujours à son but, étrangement. Il emploie Wellington à faire de Foy, qui n'était qu'un soldat, un orateur, Foy tombe à Hougomont et se relève à la tribune. Ainsi procède le progrès. Pas de mauvais outil pour cet ouvrier-là. Il ajuste à son travail divin, sans se déconcerter, l'homme qui a enjambé les Alpes, et le bon vieux malade chancelant du père Elysée. Il se sert du podagre comme du conquérant; du conquérant au dehors, du podagre au dedans. Waterloo, en coupant court à la démolition des trônes européens par l'épée, n'a eu d'autre effet que de faire continuer le travail révolutionnaire d'un autre côté. Les sabreurs ont fini, c'est le tour des penseurs. Le siècle que Waterloo voulait arrêter a marché dessus et continué sa route. Cette victoire sinistre a été vaincue par la liberté.

En somme, et incontestablement, ce qui triomphait à Waterloo, ce qui souriait derrière Wellington, ce qui lui apportait tous les bâtons de maréchal de l'Europe, y compris, dit-on, le bâton de maréchal de France, ce qui roulait joyeusement les brouettées de terre pleine d'ossements pour

élever la butte du lion, ce qui a triomphalement écrit sur ce piédestal cette date : *18 juin 1815*, ce qui encourageait Blücher sabrant la déroute, ce qui du haut du plateau de Mont-Saint-Jean se penchait sur la France comme sur une proie, c'était la contre-révolution qui murmurait ce mot infâme : démembrement. Arrivée à Paris, elle a vu le cratère de près, elle a senti que cette cendre lui brûlait les pieds, et elle s'est ravisée. Elle est revenue au bégayement d'une charte.

Ne voyons dans Waterloo que ce qui est dans Waterloo. De liberté intentionnelle, point. La contre-révolution était involontairement libérale, de même que, par un phénomène correspondant, Napoléon était involontairement révolutionnaire. Le 18 juin 1815 Robespierre à cheval fut désarçonné.

18

RECRUDESCENCE DU DROIT DIVIN

Fin de la dictature. Tout un système d'Europe croula.

L'Empire s'affaissa dans une ombre qui ressembla à celle du monde romain expirant. On revit de l'abîme comme au temps des barbares. Seulement la barbarie de 1815, qu'il faut nommer, de son petit nom, la contre-révolution, avait peu

d'haleine, s'essouffla vite, et resta court. L'Empire, avouons-le, fut pleuré, et pleuré par des yeux héroïques. Si la gloire est dans le glaive fait sceptre, l'Empire avait été la gloire même. Il avait répandu sur la terre toute la lumière que la tyrannie peut donner; lumière sombre. Disons plus : lumière obscure. Comparée au jour vrai, c'est de la nuit. Cette disparition de la nuit fit l'effet d'une éclipse.

Louis XVIII rentra dans Paris. Les danses en rond du 8 juillet effacèrent les enthousiasmes du 2 mars. Le corse devint l'antithèse du béarnais. Le drapeau du dôme des Tuileries fut blanc. L'Exil trôna. La table de sapin de Hartwell prit place devant le fauteuil fleurdelysé de Louis XIV. On parla de Bouvines et de Fontenoy comme d'hier, Austerlitz ayant vieilli. L'autel et le trône fraternisèrent majestueusement. Une des formes les plus incontestées du salut de la société au dix-neuvième siècle s'établit sur la France et sur le continent. L'Europe prit la cocarde blanche. Trestaillon fut célèbre. La devise *non pluribus impar* reparut dans des rayons de pierre figurant un soleil sur la façade de la caserne du quai d'Orsay. Où il y avait eu une garde impériale, il y eut une maison rouge. L'arc du carrousel, tout chargé de victoires mal portées, dépaysé dans ces nouveautés, un peu honteux peut-être de Marengo et d'Arcole, se tira d'affaire avec la statue du duc d'An-

goulême. Le cimetière de la Madeleine, redoutable fosse commune de 93, se couvrit de marbre et de jaspe, les os de Louis XVI et de Marie-Antoinette étant dans cette poussière. Dans le fossé de Vincennes, un cippe sépulcral sortit de terre, rappelant que le duc d'Enghien était mort dans le mois même où Napoléon avait été couronné. Le pape Pie VII, qui avait fait ce sacre très près de cette mort, bénit tranquillement la chute comme il avait béni l'élévation. Il y eut à Schœnbrunn une petite ombre âgée de quatre ans qu'il fut séditieux d'appeler le roi de Rome. Et ces choses se sont faites, et ces rois ont repris leurs trônes, et le maître de l'Europe a été mis dans une cage, et l'ancien régime est devenu le nouveau, et toute l'ombre et toute la lumière de la terre ont changé de place, parce que, dans l'après-midi d'un jour d'été, un pâtre a dit à un prussien dans un bois : passez par ici et non par là !

Ce 1815 fut une sorte d'avril lugubre. Les vieilles réalités malsaines et vénéneuses se couvrirent d'apparences neuves. Le mensonge épousa 1789, le droit divin se masqua d'une charte, les fictions se firent constitutionnelles, les préjugés, les superstitions et les arrière-pensées, avec l'article 14 au cœur, se vernirent de libéralisme. Changement de peau des serpents.

L'homme avait été à la fois agrandi et amoindri par Napoléon. L'idéal, sous ce règne de la ma-



LA GARDE MEURT [1]

(D'après le tableau de Bellangé. — Salon de 1866.)

tière splendide, avait reçu le nom étrange d'idéologie. Grave imprudence d'un grand homme : tourner en dérision l'avenir. Les peuples cependant, cette chair à canon si amoureuse du canonnier, le cherchaient des yeux. Où est-il ? Que fait-il ? Napoléon est mort, disait un passant à un invalide de Marengo et de Waterloo. — *Lui mort !* s'écria ce soldat, *vous le connaissez bien !* Les imaginations déifiaient cet homme terrassé. Le fond de l'Europe, après Waterloo, fut ténébreux. Quelque chose d'énorme resta longtemps vide par l'évanouissement de Napoléon.

Les rois se mirent dans ce vide. La vieille Europe en profita pour se reformer. Il y eut une Sainte-Alliance. Belle-Alliance, avait dit d'avance le champ fatal de Waterloo.

En présence et en face de cette antique Europe refaite, les linéaments d'une France nouvelle s'ébauchèrent. L'avenir, raillé par l'Empereur, fit son entrée. Il avait sur le front cette étoile, Liberté. Les yeux ardents des jeunes générations se tournèrent vers lui. Chose singulière, on s'éprit en même temps de cet avenir Liberté, et de ce passé, Napoléon. La défaite avait grandi le vaincu. Bonaparte tombé semblait plus haut que Napoléon debout. Ceux qui avaient triomphé eurent peur. L'Angleterre le fit garder par Hudson Lowe et la France le fit guetter par Montchenu. Ses

bras croisés devinrent l'inquiétude des trônes. Alexandre le nommait : mon insomnie. Cet effroi venait de la quantité de révolution qu'il avait en lui. C'est ce qui explique et excuse le libéralisme bonapartiste. Ce fantôme donnait le tremblement au vieux monde. Les rois régnèrent mal à leur aise, avec le rocher de Sainte-Hélène à l'horizon.

Pendant que Napoléon agonisait à Longwood, les soixante mille hommes tombés dans le champ de Waterloo pourrirent tranquillement, et quelque chose de leur paix se répandit dans le monde. Le congrès de Vienne en fit les traités de 1815, et l'Europe nomma cela la restauration.

Voilà ce que c'est que Waterloo.

Mais qu'importe à l'infini ? toute cette tempête, tout ce nuage, cette guerre, puis cette paix, toute cette ombre, ne troubla pas un moment la lueur de l'œil immense devant lequel un puceron sautant d'un brin d'herbe à l'autre égale l'aigle volant de clocher en clocher aux tours de Notre-Dame.

VICTOR HUGO.



III

Le "Waterloo" de "L'Année terrible"

❋ ❋ ❋

Sous le titre *L'Avenir*, le Poète a consacré un dernier poème à Waterloo dans son recueil déchiré, sanglotant, fier et émouvant, sur l'*Année terrible*. C'est dans des conditions particulièrement poignantes que Victor Hugo écrivit ces pages illuminées d'une si grande foi en la fraternité des siècles à venir. Sous le canon prussien Paris ràlait. La Patrie était déchirée par ses enfants égarés. La haine se mêlait à l'amertume de la défaite. Jamais un désastre aussi grand n'avait accablé la France. C'est alors que le Poète se tourna vers l'image des guerres anciennnes, vers ce lion de Waterloo, dont la masse de bronze lui était apparue, dix ans auparavant, obstruant l'horizon de la plaine, alors qu'il rêvait, songeur et pensif, au balcon de sa chambre de l'*Hôtel des Colonnes*. Et il se ressouvint d'un petit détail de ce long séjour d'autrefois : un rouge-gorge

faisant son nid et chantant dans la gueule de bronze. Il vit là l'image même de la paix si proche de la guerre, de la fraternité si voisine de la haine. Et de ce souvenir surgit, ailé et pitoyable, l'admirable morceau que voici :

* * *

Polynice, Eteocle, Abel, Caïn! ô frères!
Vieille querelle humaine! échafauds! lois agraires!
Batailles! ô drapeaux, ô linceuls! noirs lambeaux!
Ouverture hâtive et sombre des tombeaux!
Dieu puissant! Quand la mort sera-t-elle tuée?
O sainte paix !

La guerre est la prostituée;
Elle est la concubine infâme du hasard.
Attila sans génie et Tamerlan sans art
Sont ses amants; elle a pour eux des préférences;
Elle traîne au charnier nos espérances,
Egorge nos printemps, foule aux pieds nos souhaits,
Et comme elle est la haine, ô ciel bleu, je la hais!
J'espère en toi, marcheur qui viens dans les ténèbres,
Avenir!

Nos travaux sont d'étranges algèbres;
Le labyrinthe vague et triste où nous rôdons
Est plein d'efforts subits, de pièges, d'abandons;
Mais toujours dans la main le fil obscur nous reste.
Malgré le noir duel d'Atrée et de Thyeste,
Malgré Léviathan combattant Béhémoth,
J'aime et je crois. L'énigme enfin dira son mot.
L'ombre n'est pas sur l'homme à jamais acharnée.
Non ! Non ! l'humanité n'a point pour destinée

D'être assise, immobile au seuil froid des tombeaux,
Comme Jérôme, morne et blème, dans Ombos,
Ou comme dans Argos la douloureuse Electre.

Uu jour, moi qui ne crains l'approche d'aucun spectre,
J'allai voir le lion de Waterloo. Je vins
Jusqu'à la sombre plaine à travers les ravins;
C'était l'heure où le jour chasse le crépuscule;
J'arrivai; je marchai droit au noir monticule.
Indigné, j'y montai; car la gloire du sang,
Du glaive et de la mort me laisse frémissant.
Le lion se dressait sur la plaine muette;
Je regardais d'en bas sa haute silhouette;
Son immobilité défiait l'infini;
On sentait que ce fauve, au fond des cieux banni,
Relégué dans l'azur, fier de sa solitude,
Portait un souvenir affreux sans lassitude;
Farouche, il était là, ce témoin de l'affront.
Je montais, et son ombre augmentait sur mon front.
Et tout en gravissant l'âpre plate-forme,
Je disais: Il attend que la terre s'endorme;
Mais il est implacable; et la nuit, par moment
Ce bronze doit jeter un sourd rugissement;
Et les hommes, fuyant ce champ visionnaire,
Doutent si c'est le monstre ou si c'est le tonnerre.
J'arrivai jusqu'à lui, pas à pas, m'approchant...

J'attendais une foudre et j'entendis un chant.

Une humble voix sortait de cette bouche énorme.
Dans cette espèce d'antre effroyable et difforme
Un rouge-gorge était venu faire son nid;
Le doux passant ailé que le printemps bénit,
Sans peur de la mâchoire affreusement levée,
Entre ces dents d'airain avait mis sa couvée;
Et l'oiseau gazouillait dans le lion pensif.
Le mont tragique était debout comme un récif

Dans la plaine jadis de tant de sang vermeille ;
Et comme je songeais, pâle et prêtant l'oreille,
Je sentis un esprit profond me visiter,
Et, peuples, je compris que j'entendais chanter
L'espoir dans ce qui fut le désespoir naguère,
Et la paix dans la gueule horrible de la guerre.

VICTOR HUGO.



LES POÈTES DE WATERLOO

I

Casimir Delavigne

* * *

Il n'a pas été dans le but des éditeurs de ce recueil de rassembler, à la suite des pages éloquentes et énormes de Victor Hugo, ce qui a été publié avant ou après lui sur la journée du 18 juin 1815. Il eut fallu plusieurs tomes pour réunir une pareille matière et, certes bien, tant de peines eussent été superflues et bien inutiles pour le lecteur. Vite il se fut rebuté de tant de productions indigestes et médiocres, Plus sévère et plus rigoureux a donc dû être le choix qui a présidé à la réunion des poèmes de la troisième partie de ce livre. Si la colonne élevée dans les plaines de Waterloo est dédiée au génie de Victor Hugo, elle l'est aussi au souvenir de ces poètes moins fameux, mais non moins français, qui, au lendemain du désastre impérial, relevèrent l'espérance patriotique au cœur populaire. Dans cette glorification de la Pensée dans un charnier, de la Poèsie dans un ossuaire, du Verbe dans un cimetière, ils ont leur part. Ceci tâche à la leur accorder dans une juste mesure. L'Empereur à Waterloo ne fait pas oublier les obscurs héros tombés pour sa cause ; Victor Hugo n'y fera point dédaigner de plus petits poètes, et son génie s'accommode de la fraternité de leurs communes espérances.

Composée au mois de janvier 1816, la méssénnienne de Casimir Delavigne sur la bataille de Waterloo est le premier poème digne de remarque qui fut publié à la gloire de la France vaincue. « Il eut, dit Sainte-Beuve dans son discours de réception à l'Académie Française, il eut un cri sublime de douleur auquel la France entière répondit comme un seul écho. » Et Victor Hugo, répondant à ce même discours, complétait magnifiquement l'éloge : « Disons-le, parce que c'est glorieux à dire, le lendemain du jour où la France, inscrivit dans son histoire ce mot nouveau et funèbre : *Waterloo*, elle grava dans ses fastes ce nom jeune et éclatant : *Casimir Delavigne.* » Par cette première méssénnienne le poète ne se rangea point parmi ceux-là qui adulaient l'étranger foulant encore le sol de la Patrie. Il dédia son hommage au courage malheureux et trahi et à leur honneur chanta la vaillance des derniers combattants de la dernière lutte.

* * *

Ils ne sont plus, laissez en paix leur cendre:
Par d'injustes clameurs ces braves outragés
A se justifier n'ont pas voulu descendre;
Mais un seul jour les a vengés:
Ils sont tous morts pour vous défendre. (1)

---

(1) « Il y eut du courage à écrire ces mots. Personne n'avait encore osé prononcer le nom de Waterloo. Si Casimir Delavigne n'avait pas d'autres titres de gloire, cette tentative hardie suffirait pour lui donner une place dans l'histoire littéraire comme précurseur du lyrisme napoléonien. » — M. Fauchier Delavigne, *Casimir Delavigne intime*, d'après des documents inédits; Paris, 1907, in-18, p. 38.

Malheur à vous si vos yeux inhumains
N'ont point de pleurs pour la patrie!
Sans force contre vos chagrins,
Contre le mal commun votre âme est aguerrie;
Tremblez, la mort peut-être étend sur vous ses mains!

Que dis-je? Quel Français n'a répandu des larmes
Sur nos défenseurs expirants?
Prêt à revoir les rois qu'il regretta vingt ans,
Quel vieillard n'a rougi du malheur de nos armes?
En pleurant ces guerriers par le destin trahis,
Quel vieillard n'a senti s'éveiller dans son âme
Quelque reste assoupi de cette antique flamme
Qui l'embrasait pour son pays?

Que de leçons, grand Dieu! que d'horribles images,
L'histoire d'un seul jour présente aux yeux des rois!
Clio, sans que la plume échappe de ses doigts;
Pourra-t-elle en tracer les pages?
Cachez-moi ces soldats sous le nombre accablés,
Domptés par la fatigue, écrasés par la foudre,
Ces membres palpitants dispersés sur la poudre,
Ces cadavres amoncelés!
Eloignez de mes yeux ce monument funeste
De la fureur des nations:
O mort! épargne ce qui reste!
Varus, rends-nous nos légions!

Les coursiers frappés d'épouvante,
Les chefs et les soldats épars,
Nos aigles et nos étendards
Souillés d'une fange sanglante,
Insultés par les léopards,
Les blessés mourant sous les chars,
Tout se presse sans ordre, et la foule incertaine,
Qui se tourmente en vains efforts,
S'agite, se heurte, se traîne,
Et laisse après soi dans la plaine
Du sang, des débris et des morts.

Parmi des tourbillons de flamme et de fumée,
O douleur! quel spectacle à mes yeux vient s'offrir?
Le bataillon sacré, seul devant une armée,
S'arrête pour mourir.
C'est en vain que, surpris d'une vertu si rare,
Les vainqueurs dans leurs mains retiennent le trépas;
Fier de le conquérir, il court, il s'en empare:
« La Garde, avait-il dit, *meurt et ne se rend pas!* »

On dit qu'en les voyant couchés sur la poussière,
D'un respect douloureux frappé par tant d'exploits,
L'ennemi, l'œil fixé sur leur face guerrière,
Les regarda sans peur pour la première fois.

Les voilà ces héros si longtemps invincibles!
Ils menacent encore les vainqueurs étonnés!
Glacés par le trépas, que leurs yeux sont terribles!
Que de hauts faits écrits sur leurs fronts sillonnés!
Ils ont bravé les feux du soleil d'Italie;
De la Castille ils ont franchi les monts;
Et le Nord les a vus marcher sur les glaçons
Dont l'éternel rempart protège la Russie.
Ils avaient tout dompté... le destin des combats
Leur devait, après tant de gloire,
Ce qu'aux Français naguère il ne refusait pas:
Le bonheur de mourir dans un jour de victoire.

Ah! ne pleurons pas! sur leurs fronts triomphants
La palme de l'honneur n'a pas été flétrie;
Pleurons sur nous, Français, pleurons sur la patrie:
L'orgueil et l'intérêt divisent ses enfants.
Quel siècle en trahisons fut jamais plus fertile?
L'amour du bien commun de tous les cœurs s'exile :
La timide amitié n'a plus d'épanchements,
On s'évite, on se craint; la foi n'a plus d'asile,
Et s'enfuit d'épouvante au bruit de nos serments.

O vertige fatal! déplorables querelles
Qui livrent nos foyers au fer de l'étranger!
Le glaive étincelant dans nos mains infidèles
Ensanglante le sein qu'il devait protéger.

L'ennemi cependant renverse les murailles
De nos forts et de nos cités;
La foudre tonne encore, au mépris des traités.
L'incendie et les funérailles
Epouvantent encor nos hameaux dévastés;
D'avides proconsuls dévastent nos provinces;
Et, sous l'écharpe blanche, ou sous les trois couleurs,
Les Français, disputant pour le choix de leurs princes,
Détrônent des drapeaux et proscrivent des fleurs.

Des soldats de la Germanie,
J'ai vu les coursiers vagabonds,
Dans nos jardins pompeux errer sur les gazons,
Parmi ces demi-dieux qu'enfanta le génie:
J'ai vu des bataillons, des tentes et des chars,
Et l'appareil d'un camp, dans le temple des arts.
Faut-il, muets témoins, dévorer tant d'outrages?
Faut-il que le Français, l'olivier dans la main,
Reste insensible et froid comme ces dieux d'airain
Dont ils insultent les images?

Nous devons tous nos maux à ces divisions
Que nourrit notre intolérance.
Il est temps d'immoler au bonheur de la France
Cet orgueil ombrageux de nos opinions,
Etouffons le flambeau des guerres intestines.
Soldats, le ciel prononce, il relève les lis:
Adoptez les couleurs du héros de Bouvines,
En donnant une larme aux drapeaux d'Austerlitz.

France, réveille-toi! qu'un courroux unanime
Enfante des guerriers autour du souverain!
Divisés, désarmés, le vainqueur nous opprime:
Présentons-lui la paix, les armes à la main.

Et vous, peuples si fiers du trépas de nos braves,
Vous, les témoins de notre deuil,
Ne croyez pas, dans votre orgueil,
Que, pour être vaincus, les Français soient esclaves.

Gardez-vous d'irriter nos vengeurs à venir ;
Peut-être que le ciel, las de nous punir,
Seconderait notre courage,
Et qu'un autre Germanicus
Irait demander compte aux Germains d'un autre âge
De la défaite de Varus.

CASIMIR DELAVIGNE.



II

Béranger

✲ ✲ ✲

Il a droit a une place particulière ici, petite mais familière, le brave homme à la plume facile, à qui l'amour et le vin ne firent pas oublier les devoirs civiques. Poète de second, voire de troisième ordre, certes on n'y contredit point, mais combien digne de l'affectueuse et souriante amitié que lui voua la France bercée si longtemps au refrain consolateur de ses chansons ! Ce ne fut point le ton noble et véhément qu'il prit pour enseigner la vertu bien française qui consiste à ne point désespérer. En petites rimes allègres, sur un air sentimental et bonhomme, il s'ingénia à faire garder fidèle aux cœurs populaires des faubourgs, sous la guinguette dominicale comme à l'atelier, le souvenir des gloires patriotiques. Pour en attester, c'est le quart de ses œuvres qu'il faudrait reproduire ici. On ne l'attend pas de nous. Nous nous sommes bornés à choisir parmi ses chansons celles qui demeurent particulièrement typiques de ses sentiments. Il ne déplaira peut être pas à d'aucuns d'entendre le pipeau après la lyre, et de descendre des hauteurs du Parnasse au coin plus discret de la goguette bourgeoise et parisienne.

1

COUPLETS SUR LA JOURNÉE DE WATERLOO

Air : *Muse des bois et ses accords champêtres.*

De vieux soldats m'ont dit : « Grâce à ta Muse
« Le peuple enfin a des chants pour sa voix.
« Ris du laurier qu'un parti te refuse,
« Consacre encor des vers à nos exploits.
« Chante ce jour qu'invoquaient des perfides
« Ce dernier jour de gloire et de revers. »
— J'ai répondu, baissant des yeux humides :
« Son nom jamais n'attristera mes vers. »

Qui dans Athène, au nom de Chéronnée
Mêla jamais des sons harmonieux ?
Par la fortune Athène détrônée
Maudit Philippe et douta de ses dieux.
Un jour pareil voit tomber notre empire,
Voit l'étranger nous rapporter des fers,
Voit des Français lâchement leur sourire.
Son nom jamais n'attristera mes vers.

« Périsse enfin le géant des batailles !
« Disaient les rois ; peuples, accourez tous !
« La Liberté sonne ses funérailles ;
« Par vous sauvés, nous règnerons par vous ! »
Le géant tombe, et ces nains sans mémoire
A l'esclavage ont voué l'univers.
Des deux côtés ce jour trompa la gloire.
Son nom jamais n'attristera mes vers.

Mais quoi! déjà les hommes d'un autre âge
De ma douleur se demandent l'objet.
Que leur importe, en effet, ce naufrage?
Sur le torrent leur berceau surnageait.
Qu'ils soient heureux! leur astre, qui se lève,
Du jour funeste efface les revers
Mais, dût ce jour n'être plus qu'un vain rêve,
Son nom jamais n'attristera mes vers.

* * *

2

LES SOUVENIRS DU PEUPLE

Air : *Passez votre chemin, beau sire.*

On parlera de sa gloire
Sous le chaume bien longtemps.
L'humble toit dans cinquante ans
Ne connaîtra plus d'autre histoire.
Là viendront les villageois,
Dire alors à quelque vieille:
« Par des récits d'autrefois,
« Mère, abrégez notre veille.
« Bien, dit-on, qu'il nous ait nui,
« Le peuple encor le révère,
« Oui, le révère.
« Parlez-nous de lui, grand'mère,
« Parlez-nous de lui. » *(Bis.)*

« Mes enfants, dans ce village
« Suivi de rois, il passa.
« Voilà bien longtemps de ça:
« Je venais d'entrer en ménage.
« A pied, grimpant le côteau
« Où pour voir je m'étais mise,
« Il avait petit chapeau
« Avec redingote grise.
« Près de lui je me troublai;
« Il me dit: Bonjour, ma chère,
« Bonjour ma chère! »
— « Il vous a parlé, grand'mère!
« Il vous a parlé! »

« L'an d'après, moi, pauvre femme,
« A Paris étant un jour,
« Je le vis avec sa Cour :
« Il se rendait à Notre-Dame.
« Tous les cœurs étaient contents;
« On admirait son cortège
« Chacun disait: « Quel beau temps!
« Le ciel toujours le protège. »
« Son sourire était bien doux,
« D'un fils Dieu le rendait père,
« Le rendait père! »
— « Quel beau jour pour vous, grand'mère!
« Quel beau jour pour vous! »

« Mais quand la pauvre Champagne
« Fut en proie aux étrangers,
« Lui, bravant tous les dangers,
« Semblait seul tenir la campagne.
« Un soir, tout comme aujourd'hui,
« J'entends frapper à la porte.
« J'ouvre. Bon Dieu ! c'était lui !
« Suivi d'une faible escorte.

« Il s'asseoit où me voilà,
« S'écriant : « Oh ! quelle guerre !
« Oh ! quelle guerre ! »
— « Il s'est assis là, grand'mère,
« Il s'est assis là ! »

« J'ai faim, » dit-il, et bien vite
« Je sers piquette et pain bis ;
« Puis il sèche ses habits,
« Même à dormir le feu l'invite.
« Au réveil, voyant mes pleurs,
« Il me dit : « Bonne espérance !
« Je cours, de tous ses malheurs,
« Sous Paris, venger la France. »
« Il part, et, comme un trésor,
« Depuis j'ai gardé son verre,
« Gardé son verre ! »
— « Vous l'avez encor, grand'mère! »
« Vous l'avez encor ! »

« Le voici. Mais à sa perte
« Le héros fut entraîné.
« Lui, qu'un pape a couronné
« Est mort dans une île déserte.
« Longtemps aucun ne l'a cru ;
« On disait : « Il va paraître ;
« Par mer il est accouru ;
« L'étranger va voir son maître. »
« Quand d'erreur on nous tira,
« Ma douleur fut bien amère !
« Fut bien amère ! »
— « Dieu vous bénira, grand'mère !
« Dieu vous bénira ! »

* * *

3

LE CHAMP D'ASILE (1).

Août 1818

Air de la romance de Bélisaire

Un chef de bannis courageux
Implorant un lointain asile,
A des sauvages ombrageux
Disait : « L'Europe nous exile.
« Heureux enfants de ces forêts,
« De nos maux apprenez l'histoire :
« Sauvages ! nous sommes Français ;
« Prenez pitié de notre gloire ! »

« Elle épouvante encor les Rois,
« Et nous bannit des humbles chaumes
« D'où sortis pour venger nos droits,
« Nous avons dompté vingt royaumes.
« Nous courions conquérir la Paix
« Qui fuyait devant la Victoire.
« Sauvages ! nous sommes Français ;
« Prenez pitié de notre gloire. »

(1) On sait qu'un certain nombre de soldats de l'Empire, commandés par les deux généraux Lallemand et Lefebvre-Desnouettes, proscrits par le gouvernement de la Restauration, émigrèrent en Amérique et fondèrent, au Texas, un établissement connu sous le nom du Champ d'asile, dont la durée fut éphémère.

« Dans l'Inde, Albion a tremblé
« Quand de nos soldats intrépides
« Les chants d'allégresse ont troublé
« Les vieux échos des Pyramides.
« Les siècles pour tant de hauts faits
« N'auront point assez de mémoire.
« Sauvages ! nous sommes Français ;
« Prenez pitié de notre gloire ! »

« Un homme enfin sort de nos rangs ;
« Il dit : « Je suis le Dieu du monde. »
« L'on voit soudain les rois errants
« Conjurer la foudre qui gronde.
« De loin saluant son palais,
« A ce Dieu seul il semblaient croire.
« Sauvages ! nous sommes Français ;
« Prenez pitié de notre gloire ! »

« Mais il tombe ; et nous, vieux soldats
« Qui suivions un compagnon d'armes,
« Nous voguons jusqu'en vos climats,
« Pleurant la patrie et ses charmes.
« Qu'elle se relève à jamais
« Du grand naufrage de la Loire (1) !
« Sauvages ! nous sommes Français ;
« Prenez pitié de notre gloire ! »

Il se tait. Un sauvage alors
Répond : « Dieu calme les orages.
« Guerriers, partagez nos trésors,
« Ces champs, ces fleurs, ces ombrages.
« Gravons sur l'arbre de la Paix
« Ces mots d'un fils de la Victoire :
« Sauvages ! nous sommes Français ;
« Prenez pitié de notre gloire ! »

(1) Les débris de l'armée impériale s'étaient, aprés Waterloo, retirés derrière la Loire.

Le Champ d'Asile est consacré ;
Elevez-vous, cité nouvelle ;
Soyez-nous un port assuré
Contre la fortune infidèle.
Peut-être aussi des plus hauts faits
Nos fils vous racontant l'histoire,
Vous diront : « Nous sommes Français ;
« Prenez pitié de notre gloire ! »

❋ ❋ ❋

4

LES ENFANTS DE LA FRANCE

1819

Air du vaudeville de Turenne

Reine du monde, ô France, ô ma patrie !
Soulève enfin ton front cicatrisé ;
Sans qu'à tes yeux leur gloire en soit flétrie,
De tes enfants l'étendard s'est brisé. *(Bis)*
Quand la fortune outrageait leur vaillance,
Quand de tes mains tombait ton sceptre d'or,
  Tes ennemis disaient encor :
  « Honneur aux enfants de la France ! » *(Bis)*

De tes grandeurs tu sus te faire absoudre,
France, et ton nom triomphe des revers.
Tu peux tomber ; mais c'est comme la foudre.
Qui se relève, et gronde au haut des airs.
Le Rhin aux bords ravis à ta puissance
Porte à regret le tribut de ses eaux ;
  Il crie au fond de ses roseaux :
  « Honneur aux enfants de la France ! »

Pour effacer des coursiers du barbare
Les pas empreints dans tes champs profanés,
Jamais le ciel te fut-il moins avare?
D'épis nombreux vois ces champs couronnés !
D'un vol fameux prompts à venger l'offense (1),
Vois les beaux-arts, consolant leurs autels,
  Y graver en traits immortels:
  « Honneur aux enfants de la France! »

Prête l'oreille aux accents de l'histoire:
Quel peuple ancien devant toi n'a tremblé?
Quel nouveau peuple, envieux de ta gloire,
Ne fut cent fois de ta gloire accablé?
En vain l'Anglais a mis dans la balance
L'or que pour vaincre ont mendié les rois,
  Des siècles entends-tu la voix:
  « Honneur aux enfants de la France! »

Dieu qui punit le tyran et l'esclave,
Veut te voir libre, et libre pour toujours.
Que tes plaisirs ne soient plus une entrave:
La Liberté doit sourire aux amours.
Prends ton flambeau, laisse dormir sa lance;
Instruis le monde, et cent peuples divers
  Chanteront en brisant leurs fers:
  « Honneur aux enfants de la France! »

Relève-toi, France, reine du monde !
Tu vas cueillir tes lauriers les plus beaux.
Oui, d'âge en âge, une palme féconde
Doit de tes fils protéger les tombeaux. *(Bis)*
Que près du mien, telle est mon espérance,
Pour la patrie admirant mon amour,
  Le voyageur répète un jour:
  « Honneur aux fils de la France! »

(1) Allusion aux objets d'art que les armées alliées, en 1815, enlevèrent du Louvre.

5

LE VIEUX SERGENT

1823

Air : *Dis-moi soldat, dis-mois, t'en souviens-tu?*

Près du rouet de sa fille chérie
Le vieux sergent se distrait de ses maux,
Et, d'une main que la balle a meurtrie,
Berce en riant deux petits-fils jumeaux.
Assis tranquille au seuil du toit champêtre,
Son seul refuge après tant de combats,
Il dit parfois: « Ce n'est pas tout de naître!
« Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas! »

Mais qu'entend-il? Le tambour qui résonne?
Il voit au loin passer un bataillon.
Le sang remonte à son front qui grisonne;
Le vieux coursier a senti l'aiguillon.
Hélas! soudain tristement il s'écrie:
« C'est un drapeau que je ne connais pas!
« Ah! si jamais vous vengez la patrie,
« Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas! »

« Qui nous rendra, dit cet homme héroïque,
« Aux bords du Rhin, à Jemmapes, à Fleurus,
« Ces paysans, fils de la République,
« Sur la frontière, à sa voix accourus!
« Pieds nus, sans pain, sourds aux alarmes,
« Tous à la gloire allaient du même pas.
« Le Rhin lui seul peut retremper nos armes.
« Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas! »

« De quel éclat brillaient dans la bataille
« Ces habits bleus par la Victoire usés!
« La Liberté mêlait à la mitraille
« Des fers rompus et des sceptres brisés.

« Les nations, reines par nos conquêtes,
« Ceignaient de fleurs le front de nos soldats.
« Heureux celui qui mourut dans ces fêtes!
« Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas ! »

« Tant de vertu trop tôt fut obscurcie:
« Pour s'annoblir nos chefs sortent des rangs;
« Par la cartouche encor toute noircie,
« Leur bouche est prête à flatter les tyrans.
« La Liberté déserte avec ses armes;
« D'un trône à l'autre ils vont offrir leurs bras;
« A notre gloire on mesure nos larmes.
« Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas ! »

Sa fille alors, interrompant sa plainte
Tout en filant lui chante à demi-voix
Ces airs proscrits, qui les frappant de crainte,
Ont en sursaut réveillé tous les rois.
« Peuple, à ton tour que ces chants te réveillent,
« Il en est temps, » dit-il aussi tout bas.
Puis il répète à ses fils qui sommeillent:
« Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas ! »

* * *

6

LES DEUX GRENADIERS

Avril 1814

Air : *Guide mes pas, ô Providence !*

PREMIER GRENADIER

A notre poste on nous oublie;
Richard, minuit sonne au château.

DEUXIÈME GRENADIER

Nous allons revoir l'Italie ;
Demain, adieu Fontainebleau!

PREMIER GRENADIER

Par le ciel, que j'en remercie,
L'Ile d'Elbe est un beau climat!

DEUXIÈME GRENADIER

Fût-elle au fond de la Russie,
Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat!

ENSEMBLE

Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat,
Suivons un vieux soldat! *(Bis)*

DEUXIÈME GRENADIER

Qu'elles sont promptes les défaites !
Où sont Moscou, Wilna, Berlin?
Je crois voir sur nos baïonnettes
Luire encor les feux du Kremlin,
Et, livré par quelques perfides,
Paris coûte à peine un combat!
Nos gibernes n'étaient pas vides.
Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat!

PREMIER GRENADIER

Chacun nous répète: « Il abdique. »
Quel est ce mot? Apprends-le moi.
Rétablit-on la République?

DEUXIÈME GRENADIER

Non, puisqu'on nous ramène un roi.
L'Empereur aurait cent couronnes,
Je concevrais qu'il les cédât:
Sa main en faisait des aumônes.
Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.

PREMIER GRENADIER

Une lumière, à ces fenêtres,
Brille à peine dans le château.

DEUXIÈME GRENADIER

Les valets à nobles ancêtres
Ont fui, le nez dans leur manteau.
Tous dégallonnant leurs costumes,
Vont au nouveau chef de l'Etat
De l'aigle mort vendre les plumes.
Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.

PREMIER GRENADIER

Des maréchaux, nos camarades,
Désertent aussi, gorgés d'or.

DEUXIÈME GRENADIER

Notre sang paya tous leurs grades;
Heureux qu'il nous en reste encor!
Quoi! la Gloire fut en personne
Leur marraine un jour de combat,
Et le parrain, on l'abandonne!
Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat!

PREMIER GRENADIER

Après vingt-cinq ans de services
J'allais demander du repos.

DEUXIÈME GRENADIER

Moi, tout couvert de cicatrices,
Je voulais quitter les drapeaux.
Mais, quand la liqueur est tarie,
Briser le vase est d'un ingrat.
Adieu femme, enfants et patrie!
Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat!

ENSEMBLE

Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat,
Suivons un vieux soldat! *(Bis)*

BERANGER.



III

Méry et Barthélemy

⁂

L'œuvre poétique de Méry et Barthélemy est considérable et certains de leurs poèmes, tels que le *Fils de l'Homme* et *Napoléon en Egypte* ne sont pas tout à fait oubliés aujourd'hui et supportent, grâce à l'aimable facilité du vers, la lecture. Nous croyons qu'ils n'eurent qu'une seule fois l'occasion d'écrire de Waterloo. Ce fut en de pénibles circonstances. Le 8 août 1829, Charles X offrit le portefeuille de ministre de la Guerre au général de Bourmont. Ce Bourmont était celui-là même, qui, le 14 juin 1815, quatre jours avant Waterloo, avait déserté l'armée impériale pour passer à l'ennemi. Cette nomination souleva en France de vives et ardentes colères. Le nom seul du nouveau ministre paraissait un défi jeté à l'opinion publique, à l'armée, — cette armée que quatorze années à peine séparaient du désastre de 1815. Sous le coup d'une véhémente indignation, Méry et Barthélemy publièrent une brochure où le général de Bourmont était pris à partie avec un lyrisme violent (1). Entraî-

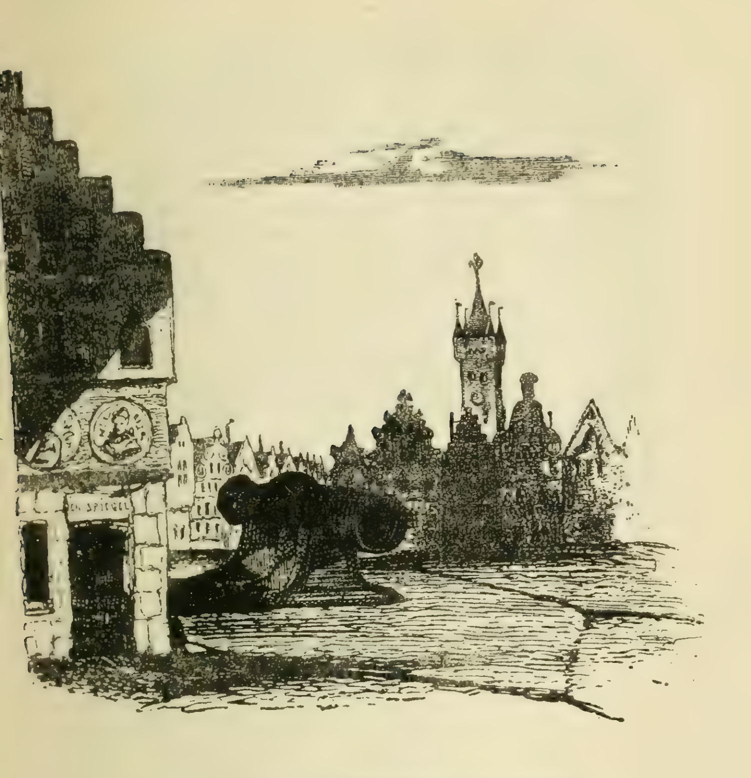
(1) Méry et Barthélemy, *Waterloo* ; *Au général Bourmont* ; Paris ; 1829, in-8°.

nés par le sujet, ils abordèrent la description de la bataille, le chant de la Grande Armée vaincue. Certes, à côté du magnifique poème de *L'Expiation*, celui-ci est peu de chose, et ses couleurs sont bien ternes et bien faibles en regard de celles qui illuminent et incendient ce fragment des *Châtiments*. Mais les circonstances de la publication du poème de Méry et Barthélemy le sauvèrent de l'oubli. Au reste, il a de la flamme et de l'émotion et peut soutenir la comparaison avec la méssénnienne de Casimir Delavigne. Nous en donnons la partie essentielle, qui est le recit de la bataille, rejetant les apostrophes préliminaires à l'Angleterre et à Bourmont qui n'ajoutent rien au mérite de l'œuvre.

* * *

WATERLOO

Souvent, dans ces grands chocs qui brisent un empire,
Dans ce moment suprême où tout un peuple expire,
Quand, sur un même point, deux potentats rivaux
Poussent des tourbillons d'hommes et de chevaux,
Et que la terre attend, dans sa stupeur profonde,
Un grand événement qui va changer le monde ;
Des signes précurseurs, au firmament écrits,
Parlent de l'avenir aux vulgaires esprits ;
Le ciel fait retentir, aux accords du tonnerre,
Le prologue effrayant du drame de la terre ;
Il annonce aux mortels, par cette grande voix,
Qu'il prend aussi sa part aux querelles des rois,
Et prédit par son deuil l'éclipse d'un grand homme,
Comme il fit pour César, Napoléon de Rome.
Ils ne faillirent point, ces éloquents signaux !
La nue avait ouvert ses profonds arsenaux :



LA GROSSE COULEUVRINE DE GAND

(Dessin de Victor Hugo.)

Dans les champs de Fleurus les torches de l'orage
De nos soldats vainqueurs éclairaient le passage;
Ils marchaient, et le bruit des tonnerres lointains
Ressemblait à l'écho de leurs canons éteints.
Là, tout est citoyen, et cette foule immense
Dans son recueillement, comme un seul homme, pense.
Hélas! le temps n'est plus où leurs vieux bataillons
Combattaient l'ennemi dans ses propres sillons;
Leur fortune a changé; leur courage est le même:
Tous savent que demain, dans un duel suprême,
Sous leurs aigles voilés de longs crêpes de deuil,
Des portes de la France ils défendront le seuil
Un seul homme est parjure à ce pacte unanime:
Du drapeau que la gloire avait fait légitime,
Il s'éloigne, sans bruit, la veille d'un combat;
De la foi militaire, odieux apostat,
Comme, d'un pied furtif, dans l'ombre et le mystère
Sort du lit conjugal une femme adultère,
Dès que la nuit profonde a noirci l'horizon,
Dégradé par ses mains, rêvant la trahison,
Il s'est enfui; demain quand l'aube matinale
Ouvrira pour les chefs la tente impériale,
Dans ce noble cortège au grand conseil admis,
Un seul fera défaut... il est aux ennemis.

*
* *

Le traître s'est fait justice;
Il se chasse de nos rangs;
Ah! que son nom retentisse,
Maudit par les vétérans!
Reniant l'aigle des braves,
Qu'à Wellington, qu'aux Bataves
Il vende un honteux appui;
Grâce à la fuite d'un lâche,
L'armée est pure et sans tache;
On combattra mieux sans lui.

Voyez sous l'ombre enflammée,
Ces agiles fantassins,
Qui sur le front de l'armée
Tourbillonnent par essaims;
Et ces preux, de haute taille,
Formant trois corps de bataille;
Puis ces guerriers indomptés,
La Garde! qui ne s'élance
Qu'alors que dans la balance
Tous les glaives sont jetés.

Epuisés d'une victoire
Qu'ils cueillirent en chemin,
Ils préparaient pour l'histoire
La page du lendemain.
Parfois, dans les airs humides,
Au feu des éclairs rapides,
Scintillaient les aigles d'or,
Qui, les ailes éployées,
Dans les plaines foudroyées,
Semblaient prendre leur essor.

La pluie aux gouttes glacées
Ruisselle des vêtements,
Des enseignes affaissées,
Du cou des chevaux fumants.
Ralliés à leur bannière,
Les fantassins dans l'ornière
Traînent leurs pas ralentis,
Et les cavaliers plus sombres
Soulèvent, comme des ombres,
Leurs manteaux appesantis.

Voici les monts et les plaines
Que le chef leur a promis;
Ils ont oublié leurs peines
En face des ennemis.

Nulle plainte ne s'élève,
On ne veut repos, ni trève,
Ni sommeil, ni doux festins;
Qu'importe l'eau qui ruisselle?
Le Mont-Saint-Jean étincelle
Du feu des bivacs lointains.

Les défenseurs britanniques
Apparaissent sur les monts,
Comme dans nos jeux scéniques
Errent de rouges démons.
On distingue, à leur costume,
Ces soldats nés dans la brume,
Les Ecossais demi-nus;
Au centre sont les Bataves,
Qui regrettent d'être braves,
Et de nous avoir connus.

Et bientôt, un vent magique,
Au premier rayon qui luit,
Découronne la Belgique
Des nuages de la nuit;
Voyez, au-delà des crêtes,
Le noir manteau des tempêtes
Qui s'affaisse en larges plis;
Salut, clarté d'espérance!
Que Dieu protège la France!
C'est le soleil d'Austerlitz!

*
* *

Calme imposant, que rien ne trouble encore
Ni bruits confus dans la forêt sonore,
Ni villageois qui, d'un chant de gaîté,
Va saluant un beau matin d'été,
Bientôt, hélas! pour mourir et s'éteindre,
Quand le vent du matin soufflant sur notre armée,

Entr'ouvre lentement le dôme de fumée,
L'intelligent soldat tourne un œil scrutateur
Sur la haute colline où plane l'Empereur;
Il est là: la bataille à peine commencée,
Il cerne l'horizon dans sa vaste pensée:
Il distingue, à travers le brouillard sulfureux,
Les plaines, les vallons coupés de chemins creux,
La lointaine forêt de pins et de mélèzes,
Les plateaux tout rougis des deux lignes anglaises;
Tout est devant ses yeux: par le génie et l'art,
Il ravit, pas à pas, toute chance au hasard,
Combine la victoire, et son œil semble lire
Sur ce grand échiquier où l'on joue un empire.
Quelquefois cependant, le regard soucieux
Et l'oreille inclinée, il consulte les cieux;
Que fais-tu donc si loin, Grouchy? Qui te retarde,
Excelmans, autrefois toujours à l'avant-garde?
Et Gérard, jamais sourd à l'appel du canon?
Et Vandamme? Et vous de si puissant renom?
Sans doute qu'en voyant votre marche trompée,
Vous brisez dans vos mains votre inutile épée,
Et que vous convoitez, rempli d'un saint courroux,
La plaine étincelante où l'on combat sans vous.

Il ne sera plus temps! Vers les lignes bretonnes
Toute l'armée en feu s'ébranle en dix colonnes:
Jérôme, le premier, vers leur droite poussé,
Veut que le sang d'un roi soit le premier versé;
Son aile qu'il entraîne au fond de la vallée,
Emporte d'Hougoumont l'enceinte crénelée;
En vain ses défenseurs cherchent l'abri des bois;
Poursuivie et forcée une seconde fois,
L'élite des Anglais vers les monts se replie
Sous le choc foudroyant du roi de Westphalie.
Le centre de l'armée est accouru: d'Erlon
Prodigue ses boulets dans le creux du vallon,
Et sur le château-fort, si redoutable encore,
Reille lance l'obus qui brise et qui dévore.

Montez sur le plateau, centre de l'ennemi,
A vous, soldats de Ney, cuirassiers de Valmy,
Cavaliers de Milhaud! partez, la charge sonne.

La voyez-vous passer l'accablante colonne?
Ces centaures massifs, aux gigantesques flancs,
A la tête de fer, aux pieds étincelants;
D'hommes et de chevaux épouvantable trombe,
En bloc elle s'élève, en bloc elle retombe,
Retentit sur les champs de son passage empreints,
Comme un son prolongé de tambours souterrains;
Le cou tendu, le sabre au niveau de la tête,
Tous, du profond ravin, remontent sur la crête,
Et, près de la couvrir de leur immense vol,
Sous les pieds des Anglais font palpiter le sol.
Voilà l'heure de mort! puissants hommes de guerre,
Consommez aujourd'hui le deuil de l'Angleterre!
Que de fois, en pleurant leurs fils et leurs époux,
Les femmes d'Albion se souviendront de vous!
Ils l'ont voulu: leur joie, au moins, sera complète:
Ce n'est plus Fontenoy, bataille d'étiquette,
Où vos aïeux, cruels et courtois à demi,
Avant de l'égorger saluaient l'ennemi;
Ce n'est point une lutte avec art nivelée,
C'est un duel farouche, une ardente mêlée;
On se voit face à face, on se prend corps à corps,
Le fer a soif du sang, la terre veut des morts.
Poussez à l'ennemi, point de coup qui l'effleure,
Visez à la poitrine où la plaie est meilleure;
Décidez, sans prétendre à des exploits nouveaux,
Qui doit mourir ici des deux peuples rivaux.

La charge a retenti sur ces profondes masses;
Les balles des fusils glissent sur les cuirasses,
Comme en un jour d'été, dans les plaines d'Artois,
La grêle rebondit sur l'ardoise des toits.
Masses d'Anglais! rempart vivant que rien n'entame,
Ni des hauts cuirassiers la foudroyante lame,
Ni les puissants chevaux sur la ligne élancés!
Ils résistent, debout l'un sur l'autre pressés;

Dans ce carré de fer que la tactique enchaîne,
Nul Anglais ne s'émeut, ni d'effroi, ni de haine;
Mais ce qu'à nos soldats inspire un noble espoir,
Ce qu'ose l'héroïsme, il le fait par devoir.
La guerre est son métier; dans un jour de bataille,
Pour gagner le salaire, il se bat... il travaille.
Peu soucieux de gloire, il subit le danger
Dans l'ignoble souci du boire et du manger,
Et de ces gras festins exigeant le partage,
Au sang de l'abattoir s'abreuve de courage;
Pareil au journalier, automate banal
Qu'un statuaire adroit met sur un piédestal,
Si ses chefs l'ont voulu, dans sa gêne stoïque,
Il garde tout un jour une pose héroïque;
Son œil n'exprime rien que la morne stupeur;
Immobile soldat, sans courage et sans peur.

Longtemps nos cavaliers se brisent sur la ligne
De ces lourds fantassins, martyrs de leur consigne,
Vingt fois sur ces longs dards, luisant épouvantail,
Les chevaux en délire enfoncent leur poitrail;
Mais comme de la mer la vague renaissante
Mine à force de chocs, une digue puissante,
La colonne française, en rapides torrens,
Dans sa dernière charge écrase les deux rangs,
Et la mort mille fois, ou donnée, ou reçue,
Au milieu des carrés agrandit une issue.
En vain les Grands-Bretons, immobiles et froids,
Se reforment plus loin en carrés plus étroits,
En vain des autres monts regagnent-ils la cîme,
Partout la main de fer les suit et les décime;
L'orgueilleux Wellington, qui pâlit pour ses jours,
Cuirassé de soldats, étouffé de secours,
De son armée entière attend la dernière heure,
Donne des ordres vains, croise les bras, et pleure.

Maintenant contemplez ce champ de Waterloo,
Montez sur ces hauteurs; quel sublime tableau!
Quel spectacle! voyez que la bataille est belle!
Le centre des Anglais sous la garde chancelle;

Les Bataves, chassés du château d'Hougoumont,
Ont pris pour boucliers les crêtes de ce mont;
Vingt mille Anglais, l'orgueil de leur plus forte élite,
Couchés après leur mort sur la ligne prescrite,
Ensanglantant le mont qui sera leur tombeau;
L'aigle de Frédéric s'enfuit devant Lobau.
Les bandes de vaincus par la peur entassées,
De Bruxelles et d'Anvers inondent les chaussées;
Anglais, Hanovriens, fantassins, cavaliers,
Débordent les coteaux, franchissent les halliers.
Ecoutez ralentir, sur le terrain qui crie,
Le roulement d'airain du train d'artillerie;
C'est une armée en fuite, un immense débris ;
Partout notre aigle plane; entendez-vous ces cris
Qu'autour de l'Empereur l'enthousiasme inspire?
C'est le cri des soldats quand ils sauvaient l'Empire,
Sublime Te Deum que leur tonnante voix
Fit résonner dix ans à l'oreille des rois!

C'est alors que sonna cette heure solennelle
Que Dieu marque du doigt sur l'horloge éternelle.
Alors se réveille cette terrible loi
Dont l'homme cherche en vain l'insoluble pourquoi,
Cette loi qui prescrit, sans le retard d'une heure,
Qu'un monarque s'éteigne et qu'un empire meure;
Le soir on vit paraître à l'horizon lointain
Un Blücher, un vieillard, prête-nom du destin;
Le ciel laissa tomber un atome de sable
Sur le géant que tous jugeaient impérissable;
L'aigle sans adieu, perdant son foudre accoutumé,
S'abima dans la nue..... et tout fut consommé.

MERY ET BARTHELEMY.

IV

Chateaubriand

* * *

Vers la fin du mois de décembre 1840, Victor Hugo déposait chez le portier de Chateaubriand une petite brochure de trente pages (1), accompagnée de ce billet :

« Après vingt-cinq ans, il ne reste que les grandes choses « et les grands hommes : Napoléon et Chateaubriand. Trou- « vez bon que je dépose ces vers à votre porte. Depuis « longtemps vous avez fait une paix généreuse avec « l'ombre illustre qui les a inspirés. Permettez-moi de « vous les offrir comme une nouvelle marque de mon an- « cienne et profonde admiration (2) ».

Et l'auteur du pamphlet de 1814, *De Buonaparte et des Bourbons*, répondait au poète : « Je ne crois point à moi, « je ne crois qu'à Bonaparte. C'est lui qui a fait et signé la « paix qu'il m'a donnée... Je sens plus que jamais l'immen- « sité du génie de Napoléon, mais avec les réserves que « vous avez faites vous-même dans deux ou trois de vos « plus belles odes (3) ».

---

(1) Victor Hugo, *Le retour de l'Empereur;* Paris, 1840, in-8°.

(2) Victor Hugo, *Correspondance... ;* p. 37.

(3) Léonce Pingaud, *Chateaubriand, Napoléon et les Bourbons* ; dans la *Revue de Paris*, 1er août 1909, p. 617.

C'est que, depuis 1818, où il fut en délicatesse avec le ministère Decazes, Chateaubriand s'était peu à peu détaché des Bourbons, de ces princes d'une race à laquelle il avait tant sacrifié. Il commencait dans ses *Mémoires d'outre-tombe* ces éloquents fragments expiatoires où il rachetait les outrages de son libelle de 1814. C'est là que, mêlant avec un orgueil familier la vie de l'Empereur à la sienne, il a laissé sur la bataille de Waterloo une page d'une émotion intime et sobre. Cette fois ce n'est point la description du combat que nous allons trouver, mais ce que réveille dans un cœur français l'écho de cette lointaine tragédie. Page de haute allure, elle clôt ici dignement et avec splendeur, l'hyme des poètes. Ministre de l'Intérieur *in partibus*, Chateaubriand avait suivi, à Gand, Louis XVIII enfui de Paris. C'est dans les campagnes flamandes qu'il rêva la page que voici.

* * *

DANS LA CAMPAGNE DE GAND LE 18 JUIN 1815

Le 18 juin 1815, vers midi, je sortis de Gand par la porte de Bruxelles ; j'allais seul achever ma promenade sur la grande route. J'avais emporté les Commentaires de César et je cheminais lentement, plongé dans ma lecture. J'étais déjà à plus d'une lieue de la ville, lorsque je crus ouïr un roulement sourd : je m'arrêtai, regardai le ciel assez chargé de nuées, délibérant moi-même si je

continuerais d'aller en avant, ou si je me rapprocherais de Gand dans la crainte d'un orage. Je prêtai l'oreille : je n'entendis plus que le cri d'une poule d'eau dans les joncs et le son d'une horloge de village. Je poursuivis ma route ; je n'avais pas fait trente pas que le roulement recommença, tantôt bref, tantôt long et à intervalles inégaux ; quelquefois il n'était sensible que par une trépidation de l'air, laquelle se communiquait à la terre sur ces plaines immenses, tant il était éloigné. Ces détonations moins vastes, moins onduleuses, moins liées ensemble que celles de la foudre, firent naître dans mon esprit l'idée d'un combat. Je me trouvais devant un peuplier planté à l'angle d'un champ de houblon. Je traversai le chemin et je m'appuyai debout contre le tronc de l'arbre, le visage tourné du côté de Bruxelles. Un vent du sud s'étant levé m'apporta plus distinctement le bruit de l'artillerie. Cette grande bataille, encore sans nom, dont j'écoutais les échos au pied d'un peuplier, et dont une horloge de village venait de sonner les funérailles inconnues, était la bataille de Waterloo !

Auditeur silencieux et solitaire du formidable arrêt des destinées, j'aurais été moins ému si je m'étais trouvé dans la mêlée : le péril, le feu, la cohue de la mort ne m'eussent pas laissé le temps de méditer ; mais seul sous un arbre, dans la campagne de Gand, comme le berger des trou-

peaux qui paissaient autour de moi, le poids des réflexions m'accablait : Quel état ce combat? Etait-il définitif ? Napoléon était-il là en personne ? Le monde, comme la robe du Christ, était-il jeté au sort ? Succès ou revers de l'une ou l'autre armée, quelle serait la conséquence de l'événement pour les peuples, liberté ou esclavage ? Mais quel sang coulait ! chaque bruit parvenu à mon oreille n'était-il pas le dernier soupir d'un français ? Etait-ce un nouveau Crécy, un nouveau Poitiers, un nouvel Azincourt, dont allaient jouir les plus implacables ennemis de la France ? S'ils triomphaient, notre gloire n'était-elle pas perdue ? Si Napoléon l'emportait, que devenait notre liberté ? Bien qu'un succès de Napoléon m'ouvrit un exil éternel, la patrie l'emportait dans ce moment dans mon cœur ; mes vœux étaient pour l'oppresseur de la France, s'il devait, en sauvant notre honneur, nous arracher à la domination étrangère.

Wellington triomphait-il ? La légitimité rentrerait donc dans Paris derrière ces uniformes rouges qui venaient de reteindre leur pourpre au sang des Français ! La royauté aurait donc pour carosses de son sacre les chariots d'ambulance remplis de nos grenadiers mutilés. Que sera-ce qu'une restauration accomplie sous de tels auspices ?... Ce n'est là qu'une bien petite partie des idées qui me tourmentaient. Chaque coup de canon me donnait

une secousse et doublait le battement de mon cœur. A quelques lieues d'une catastrophe immense, je ne la voyais pas, je ne pouvais toucher le vaste monument funèbre croissant de minute en minute à Waterloo, comme du rivage de Boulaq, au bord du Nil, j'étendais vainement mes mains vers les Pyramides.

Aucun voyageur ne paraissait ; quelques femmes dans les champs, sarclant paisiblement des sillons de légumes, n'avaient pas l'air d'entendre le bruit que j'écoutais. Mais voici venir un courrier : je quitte le pied de mon arbre et je me place au milieu de la chaussée ; j'arrête le courrier et l'interroge. Il appartenait au duc de Berry et venait d'Alost : « Bonaparte est entré hier (17 juin) « dans Bruxelles, après un combat sanglant. La « bataille a dû recommencer aujourd'hui (18 « juin). On croit à la défaite définitive des alliés, « et l'ordre de la retraite est donné ». Le courrier continua sa route.

Je le suivis en me hâtant : je fus dépassé par la voiture d'un négociant qui fuyait en poste avec sa famille ; il me confirma le récit du courrier.

Tout était dans la confusion quand je rentrai à Gand : on fermait les portes de la ville; les guichets seuls demeuraient entrebâillés ; des bourgeois mal armés et quelques soldats de dépôt faisaient sentinelle. Je me rendis chez le roi.

Monsieur (1) venait d'arriver par une route détournée : il avait quitté Bruxelles sur la fausse nouvelle que Bonaparte allait y entrer, et qu'une première bataille perdue ne laissait aucune espérance du gain d'une seconde. On racontait que les Prussiens ne s'étant pas trouvés en ligne, les Anglais avaient été écrasés.

Sur ces bulletins, le sauve-qui-peut devint général ; les possesseurs de quelques ressources partirent ; moi, qui ai la coutume de n'avoir jamais rien, j'étais toujours prêt et dispos. Je voulais faire déménager avant moi Madame de Châteaubriand, grande bonapartiste, mais qui n'aime pas les coups de canon ; elle ne me voulut pas quitter.

Le soir, conseil auprès de Sa Majesté ; nous entendîmes de nouveau les rapports de Monsieur et les « on dit » recueillis chez le commandant de la place ou chez le baron d'Eckstein. Le fourgon des diamants de la couronne était attelé : je n'avais pas besoin de fourgon pour emporter mon trésor. J'enfermai le mouchoir de soie noire, dont j'entortille ma tête la nuit, dans mon flasque portefeuille de ministre de l'intérieur, et je me mis à la disposition du prince, avec ce document important des affaires de la légitimité. J'étais plus

(1) Le comte d'Artois, plus tard Charles X.

riche dans ma première émigration, quand mon havresac me tenait lieu d'oreiller et servait de maillot à Atala : mais en 1815, Atala était une grande petite fille dégingandée de treize à quatorze ans, qui courait le monde toute seule, et qui, pour l'honneur de son père, avait fait trop parler d'elle.

Le 19 juin, à une heure du matin, une lettre de M. Pozzo, transmise au roi par estafette, rétablit la vérité des faits. Bonaparte n'était point entré dans Bruxelles ; il avait décidément perdu la bataille de Waterloo. Parti de Paris le 12 juin, il rejoignit son armée le 14. Le 15, il force les lignes de l'ennemi sur la Sambre. Le 16, il bat les Prussiens dans ces champs de Fleurus où la victoire semble à jamais fidèle aux Français. Les villages de Ligny et de Saint-Amand sont emportés. Aux Quatre-Bras, nouveau succès : le duc de Brunswick reste parmi les morts. Blücher en pleine retraite, se rabat sur une réserve de trente mille hommes, aux ordres du général de Bulow ; le duc de Wellington, avec les Anglais et les Hollandais, s'adosse à Bruxelles.

Le 18 au matin, avant les premiers coups de canon, le duc de Wellington déclara qu'il pourrait tenir jusqu'à 3 heures ; mais qu'à cette heure, si les Prussiens ne paraissaient pas, il serait nécessairement écrasé, acculé sur Planchenois et Bruxelles, toute retraite lui était interdite. Surpris

par Napoléon, sa position militaire était détestable ; il l'avait accepté et ne l'avait pas choisie.

Les Français emportèrent d'abord, à l'aile gauche de l'ennemi, les hauteurs qui dominent le château d'Hougomont jusqu'aux fermes de la Haye-Sainte et de Papelotte ; à l'aile droite, ils attaquèrent le village de Mont-Saint-Jean ; la ferme de la Haye-Sainte est enlevée au centre par le prince Jérôme. Mais la réserve prussienne paraît vers Saint-Lambert à six heures du soir : une nouvelle et furieuse attaque est donnée au village de la Haye-Sainte ; Blücher survient avec des troupes fraîches et isole du reste de nos troupes, déjà rompues, les carrés de la garde impériale. Autour de cette phalange immortelle, le débordement des fuyards entraîne tout parmi les flots de poussière, de fumée ardente et de mitraille, dans des ténèbres sillonnées de fusées à la congrève, au milieu des rugissements de trois cents pièces d'artillerie et du galop précipité de vingt-cinq mille chevaux : c'était comme le sommaire de toutes les batailles de l'Empire. Deux fois, les Français ont crié : Victoire ! deux fois leurs cris sont étouffés sous la pression des colonnes ennemies. Le feu de nos lignes s'éteint ; les cartouches sont épuisées ; quelques grenadiers blessés, au milieu de trente mille morts, de cent mille boulets sanglants, refroidis et conglobés à leurs pieds, restent debout appuyés

sur leur mousquet, baïonnette brisée, canon sans charge. Non loin d'eux l'homme des batailles écoutait, l'œil fixe, le dernier coup de canon qu'il devait entendre de sa vie. Dans ces champs de carnage, son frère Jérôme combattait encore avec ses bataillons expirants accablés par le nombre, mais son courage ne peut ramener la victoire.

Le nombre des morts du côté des alliés était estimé à dix-huit mille hommes, du côté des Français à vingt-cinq mille : douze cents officiers anglais avaient péri ; presque tous les aides de camp du duc de Wellington étaient tués ou blessés ; il n'y eut pas en Angleterre une famille qui ne prit le deuil. Le prince d'Orange avait été atteint d'une balle à l'épaule ; le baron de Vincent, ambassadeur d'Autriche, avait eu la main percée. Les Anglais furent redevables du succès aux Irlandais et à la brigade des montagnards écossais que les charges de notre cavalerie ne purent rompre. Le corps du général Grouchy, ne s'étant pas avancé ne se trouva point à l'affaire. Les deux armées croisèrent le fer et le feu avec une bravoure et un acharnement qu'animait une inimitié nationale de dix siècles. Lord Castlereagh, rendant compte de la bataille à la Chambre des Lords, disait: « Les « soldats anglais et les soldats français, après l'af« faire lavaient leurs mains sanglantes dans un « même ruisseau, et d'un bord à l'autre, se con« gratulaient mutuellement sur leur courage ».

Wellington avait toujours été funeste à Bonaparte, ou plutôt le génie rival de la France, le génie anglais, barrait le chemin à la victoire. Aujourd'hui les Prussiens réclament contre les Anglais l'honneur de cette affaire décisive : mais, à la guerre, ce n'est pas l'action accomplie, c'est le nom qui fait le triomphateur : ce n'est pas Bonaparte qui a gagné la véritable bataille d'Iéna.

Les fautes des Français furent considérables : ils se trompèrent sur des corps ennemis ou amis ; ils occupèrent trop tard la position des Quatre-Bras ; le maréchal Grouchy, qui était chargé de contenir les Prussiens avec ses trente-six mille hommes, les laissa passer sans les voir ; de là des reproches que nos généraux se sont adressés. Bonaparte attaqua de front selon sa coutume au lieu de tourner les Anglais et s'occupa, avec la présomption du maître, de couper la retraite à un ennemi qui n'était pas vaincu.

Beaucoup de menteries et quelques vérités assez curieuses ont été débitées sur cette catastrophe. Le mot : *La garde meurt et ne se rend pas*, est une invention qu'on n'ose plus défendre. Il paraît certain qu'au commencement de l'action, Soult fit quelques observations stratégiques à l'Empereur : « Parce que Wellington vous a battu, lui répondit « sèchement Napoléon, vous croyez toujours que « c'est un grand général ». A la fin du combat,

M. de Turenne pressa Bonaparte de se retirer pour éviter de tomber entre les mains de l'ennemi : Bonaparte, sorti de ses pensées comme d'un rêve, s'emporta d'abord ; puis, tout à coup, au milieu de sa colère, il s'élance sur son cheval et fuit.

CHATEAUBRIAND.





V

Lord Byron

***

C'est sur la grande page française de Chateaubriand que nous eussions voulu clore ce recueil, mais trop souvent elle fut mise en parallèle, de même que les fragments de Victor Hugo, avec ce que Lord Byron laissa de sa visité à Waterloo en 1816, pour ne pas nous contraindre à donner ici ce fragment du troisième chant de *Childe-Harold.* On sait que l'Angleterre, faisant, enfin, amende honorable à la mémoire de celui qu'elle bannit de ses rivages, projette de lui dresser un monument dans ces plaines où il rêva les vingt-neuf strophes de son poème. Peut être bien n'est-il donc point inutile de mettre en regard du chef-d'œuvre du Poète français le chef-d'œuvre du Poète anglais. On jugera ainsi lequel des deux dépassa l'autre et si notre orgueil national, notre fierté littéraire, ont à souffrir de la comparaison.

A ce fragment de *Childe-Harold* se rattachent quelques souvenirs sur Byron à Waterloo. On les peut croire peu connus en Angleterre, voire en France. Il y a quelques années à peine, un des érudits les plus remarquables et une des plus nobles intelligences de Belgique, M. le sénateur Armand Libioulle, de la poudre des archives tira des documents, que nous analyserons sommairement ici dans ce bref

commentaire (1). Le 25 avril 1816, lord Byron quitta l'Angleterre, chassé de la patrie par ses créanciers, l'humeur furieuse de lady Byron, et le mépris dédaigneux de ses compatriotes. D'Ostende, où il débarqua, il gagna Anvers où devant l'œuvre napoléonienne attestée par les travaux gigantestes du port, il admira Bonaparte ; puis Gand et Malines. A la fin du mois de mai il arriva à Bruxelles et, en attendant de descendre à l'*Hôtel d'Angleterre*, rue de Madeleine, dont tous les appartements étaient occupés dans l'instant, il se gita dans un petit appartement de la rue Ducale. Il voyageait dans une somptueuse et admirable berline, copiée en tous points sur celle de l'Empereur qui, dans la déroute de Waterloo, fut saisie à Genappe par les Prussiens et envoyée, pour être exposée, à Londres. Elle contenait une bibliothèque, une manière de lit, une table pour repos, mille commodités dignes d'un Empereur et convenables à un lord anglais. Se faisant suivre de trois domestiques, Byron acheta pour eux une calèche à un carrossier Bruxellois, Philippe-Jacques Mommaerts, rue d'Assaut, n° 126, au prix de 1882 fr. 25 cts. Essayée pour une excursion aux champs de bataille de 1815, la calèche se brisa. Il s'ensuivit des discussions extrêmement aigues avec le carrossier, lequel, tout net, se facha et réclama le solde de son compte. Il n'avait touché que 847 fr. 10 cts. L'intendant infidèle de lord Byron avait glissé la différence en son gousset. Sur une ordonnance du président du Tribunal civil de Bruxelles, M. Malfroid, en date du 5 mai 1816, la calèche fut saisie, et, Byron étant parti pour Genève, demeura vraisemblablement aux mains du sieur Mommaerts. Le Poète commençait à travers l'Europe ces hautaines et solitaires

(1) Armand Libouille, *Lord Byron chez Edmond Picard* ; dans *La Belgique artistique et littéraire*, juillet 1907, p. p. 80-95.

errances qui le devaient mener sur le champ de bataille de Missolunghi pour y chercher, — et trouver — une mort à la grande manière ancienne.

* * *

LE TROISIÈME CHANT DU PÉLERINAGE DE CHILDE HAROLD

1

Arrête ! C'est la poussière d'un empire que tu foules aux pieds ! Ici sont ensevelis les débris d'un tremblement de terre ! Aucune statue colossale ne décore-t-elle ce lieu, aucune colonne, trophée de la victoire ?... Aucune !... Mais la vérité toute nue est plus morale encore ! Que cette terre reste telle qu'elle fut !... Voyez comme la pluie de sang de la guerre a fait prospérer ces moissons ! O déesse de la victoire, toi qui distribues les couronnes, est-ce là tout le fruit que le monde a recueilli de cette dernière et terrible bataille ?

2

Harold est au milieu de cette plaine d'ossements, le tombeau de la France, le terrible Waterloo ! Une heure suffit à la Fortune pour détruire les dons qu'elle a faits ! La gloire, aussi incons-

tante qu'elle, passe bientôt d'un camp dans un autre ! C'est ici que l'aigle (1) prit son dernier essor et fondit sur ses ennemis; mais la flèche des nations abat soudain l'oiseau orgueilleux qui traîne après lui quelques anneaux brisés de la chaîne du monde : l'ambition désespérée voit le sceptre des peuples échapper à ses mains.

3

Justes représailles ! La France ronge son frein et écume dans ses fers... Mais la terre est-elle plus libre ? les nations n'ont-elles combattu que pour vaincre *un seul homme ?* ne se sont-elles liguées que pour apprendre à tous les rois jusqu'où va leur puissance ? Eh quoi ! l'esclavage sera-t-il de nouveau l'idole plâtrée de ces siècles de lumière ? Irons-nous rendre des hommages aux loups après avoir terrassé le lion ? Irons-nous

(1) Dans le premier brouillon de cette stance, composée ainsi que la précédente, après une visite au champ de bataille de Waterloo, on lisait : « Ici l'aigle altier prit son dernier essor, et déchira la plaine fatale avec son bec ensanglanté. » — En lisant ces vers, M. Reinagle dessina un aigle enchaîné, grattant la terre avec ses serres. Cette circonstance ayant été rapportée à Byron, il écrivit à un ami à Bruxelles : « Reinagle est meilleur poète et meilleur ornithologiste que moi ; les aigles et les oiseaux de proie attaquent avec leurs serres, et non pas avec leur bec ; j'ai donc modifié ainsi mon vers :

Et déchira la plaine avec ses serres ensanglantées.

« Le vers est meilleur, sans parler de la justesse poétique. »

fléchir humblement le genou devant les trônes et leur payer le tribut d'une servile admiration ? Non, attendez encore pour louer !

4

Si les rois sont indignes de l'être, cessons de nous vanter de la chute d'un despote ! c'est en vain que des larmes brûlantes ont sillonné les joues de nos femmes et de nos mères ; c'est en vain que l'Europe a gémi sur ses moissons foulées aux pieds par un tyran; c'est en vain qu'après avoir supporté des années de mort, de ravages, de chaînes et de terreur, des millions d'hommes se sont réveillés dans un généreux transport : la gloire ne peut être chère aux peuples délivrés que lorsque le myrte couronne l'épée qu'Harmodius dirigea contre le sein de l'oppresseur d'Athènes.

5

On entendait le bruit d'une fête de nuit : la capitale des Belges avait rassemblé sa noblesse et ses belles dans des appartements tout resplendissants de lumière. Les cœurs de la beauté et ceux des braves palpitaient pour le bonheur; et lorsque la musique faisait entendre ses volup-

tueux accords, les yeux animés par l'amour échangeaient de tendres regards, la gaieté épanouissait tous les visages, comme quand sonne la cloche d'une noce. Mais silence ! un son sinistre retentit tout à coup comme le glas des funérailles (1).

6

« N'avez vous rien entendu ? » Non, ce n'est que le souffle du vent ou le roulement d'un char sur le pavé de la ville; continuons la danse, que rien n'interrompe la joie, oublions le sommeil. La jeunesse et le plaisir s'unissent pour chasser les heures aux pieds légers... Mais silence !... ce bruit sourd et lointain retentit encore, comme si les nuages en répétaient l'écho... Il s'approche de ces lieux, et le son en est plus distinct et plus terrible : aux armes ! aux armes ! c'est la voix tonnante du bronze des batailles.

7

Le malheureux prince de Brunswick était assis dans l'embrasure d'une croisée de ce vaste palais;

(1) Un bal fut offert à Wellington par la duchesse de Richmond, à Bruxelles, la nuit qui précéda la bataille.

le premier, au milieu de la fête, il entendit ce bruit terrible avec le pressentiment du trépas ; « C'est la bataille qu'on engage, » s'écria-t-il ; on sourit, mais son cœur ne le trompait pas : il reconnut trop bien le coup mortel qui étendait son père sur une bière sanglante (1), et qui appelait une vengeance que le sang pouvait seul assouvir. Il s'élance, vole aux combats, et tombe aux premiers rangs.

8

On va et l'on vient en tumulte; tous les yeux répandent des larmes; la beauté timide est saisie d'effroi, une pâleur mortelle a succédé aux vives couleurs qui naguère animaient ses joues pendant que l'amour lui prodiguait de douces louanges. Au milieu des soupirs étouffés, on se répète un court et douloureux adieu : hélas ! c'est le dernier peut-être !... Qui peut dire aux amants si jamais ils se reverront, lorsqu'une aurore si funeste succède à une nuit si délicieuse ?

9

Les guerriers se hâtent de monter à cheval, les escadrons se forment et volent au champ de

(1) Le père du duc de Brunswick, tué aux Quatre-Bras, avait été blessé mortellement à Iéna.

bataille avec une ardeur impétueuse. Les chars de l'artillerie roulent avec fracas; le canon ne cesse de se faire entendre dans le lointain, et, dans la ville, le tambour d'alarme réveille les soldats avant que l'étoile du matin ait brillé. Cependant les citoyens se rassemblent; consternés, et la pâleur sur les lèvres, ils se disent à demi-voix : « C'est l'ennemi; il arrive ! »

10

L'appel des Camerons retentit dans les airs; c'est le chant de guerre de Lochiel qu'entendirent souvent les collines d'Albyn, et souvent aussi les Saxons, ses ennemis. Combien le son de ce pibroch est aigu et sauvage dans les ténèbres ! mais, de même que le souffle anime la cornemuse, cette musique remplit les montagnards d'une audace belliqueuse, en leur rappelant la mémoire glorieuse du passé, et leur redisant tous les exploits des Evan et des Donald (1).

(1) Sir Evan Cameron, et son descendant Donald, le brave Lochiel de 1745, ou abréviativement « de l'année 45 » *(Of the forty five)*, comme on désigne la guerre civile de 1745, lors de l'éxpédition de Charles-Edouard en Ecosse.

11

La forêt des Ardennes (1) balance sur leurs têtes ses rameaux verdoyants : les chênes, humides de la rosée du matin, semblent pleurer sur les braves qui marchent au combat. Hélas ! avant que l'astre du jour ait fourni sa carrière, ils seront foulés aux pieds comme le gazon qui disparaît en ce moment sous leurs pas. Hélas ! il les couvrira à son tour de sa verdure, lorsque ces bataillons, brûlant de courage et d'espoir (2), seront renversés sur la terre et glacés du froid de la mort.

12

La veille encore, brillants de jeunesse, ils ne songeaient qu'à jouir de la fête, et à conquérir les cœurs de la beauté. L'écho de la nuit répète soudain le signal de la bataille; le matin les voit se revêtir de leurs armes, le jour éclaire leurs escadrons opposant à l'ennemi un front redoutable. Mais l'orage éclate enfin, et la terre est jon-

(1) On suppose que le bois de Soignies est un reste de la forêt des Ardennes, célèbre dans l'*Orlando* de Boïardo, et immortalisée par Shakspeare, dans *Comme il vous plaira*. Tacite en parle aussi comme d'un lieu où les Germains arrêtèrent les envahissements des Romains. J'ai adopté le nom qui s'associe à de nobles souvenir splutôt que celui qui ne rappelle que des scènes de carnage.

(2) *This fiery mass of living valour*, cette masse enflammée de valeur vivante.

chée de leurs cadavres amoncelés; le cavalier et son coursier fidèle, l'ami et l'ennemi, sont réunis dans de sanglantes funérailles.

13

Leur gloire a été célébrée par des bardes mieux inspirés que moi : cependant il est un de ces héros à qui je voudrais offrir l'hommage de mes vers, pour expier les offenses dont je fus coupable envers son père; je le dois aux liens du sang qui m'unissaient à lui; les noms illustres consacrent les chants. Son nom brille parmi ceux des plus vaillants guerriers; et lorsque les foudres de la mort éclaircirent les rangs de nos braves, au lieu où le carnage était le plus terrible, ils n'atteignirent aucun cœur plus noble que le tien, jeune et valeureux Howard !

14

Maintenant que ta perte a brisé tant de cœurs et fait couler tant de larmes, que seraient les miennes, si je pouvais en répandre ?... Mais quand je me trouvai sous l'arbre aux verts rameaux près duquel tu cessas de vivre, quand je vis autour de moi les vastes campagnes riches des promesses du printemps qui venait avec son cortège d'oiseaux harmonieux, je détournai les

yeux, et je rêvai aux braves qu'il ne ranimera plus (1).

15

J'évoquai ton ombre et celle de ces milliers de héros dont chacun a laissé un vide douloureux dans le cœur de ses proches. Trop heureux ceux qui les pleurent, s'ils pouvaient les oublier ! La trompette de l'archange réveillera seule les objets de leurs affections. La voix de la renommée peut

(1) Le guide que j'avais pris à Mont-Saint-Jean, et avec lequel je parcourus le champ de bataille, paraissait intelligent et exact. Le major Howard fut tué dans le voisinage de deux grands arbres isolés (il y en avait trois, mais l'un d'eux a été coupé ou abîmé pendant la bataille), qui sont à quelques toises de distance l'un de l'autre, près d'un sentier. C'est là qu'il fut enterré : son corps a été depuis transporté en Angleterre, il reste encore un petit enfoncement du terrain à cette place; mais cette marque sera probablement bientôt effacée : déjà la charrue y a passé, et le grain y germe.

Après m'avoir fait remarquer les différents endroits où Picton et plusieurs autres braves avaient perdu la vie, mon guide me dit : C'est ici que tomba le major Howard ; j'étais près de lui au moment où il fut blessé. Je lui répondis que j'étais parent de cet Howard, et alors il sembla se piquer de m'indiquer d'une façon plns précise le lieu et les circonstances de sa mort. Ce lieu est un des plus reconnaissables dans le champ de bataille, à cause des deux arbres que j'ai déjà mentionnés.

J'ai parcouru deux fois à cheval la plaine de Waterloo, pour la comparer avec tous les théâtres des mêmes batailles dans l'histoire antique. Peut-être est-ce un effet de l'imagination, mais cette plaine semble marquée pour quelque grande action. J'ai visité très attentivement les plaines de Platée, de Troie, de Mantinée, de Leuctres, de Chéronée et de Marathon. Si les guerriers de Waterloo avaient eu à défendre une meilleure cause, il ne manquerait à la plaine qui entoure Mont-Saint-Jean et Hougoumont que cette auréole indéfinissable, et que le temps répand autour des lieux devenus célèbres, pour le disputer à toutes les plaines que je viens de nommer, excepté peut-être à la dernière.

bien adoucir un moment le deuil de l'ami qui appelle en vain un ami qui n'est plus; mais son nom proclamé par la gloire n'en devient que plus cher et plus amer à ses regrets.

16

Ils versent des larmes; et lorsque le sourire éclaircit enfin leurs fronts, ils pleurent encore en souriant. L'arbre se flétrit longtemps avant de tomber; le navire vogue encore, quoique privé de ses mâts et de ses voiles; le toit d'un château s'écroule, mais ses ruines encombrent longtemps les appartements solitaires; un rempart reste encore debout quand les ouragans ont renversé ses créneaux; les liens survivent au captif qu'ils enchaînèrent, le jour continue de s'écouler malgré les nuages qui obscurcissent le soleil : c'est ainsi que le cœur est brisé par la douleur, sans que les sources de la vie soient taries.

17

Semblable à un miroir brisé qui se répète dans tous les fragments de la glace, et reproduit mille et mille fois la même image, le cœur qu'ont déchiré les coups du sort conserve et reproduit longtemps encore toutes ses douleurs; calme, glacé, tourmenté par les insomnies, il se flétrit

insensiblement sans se plaindre, car il n'est point de parole pour exprimer ces choses.

18

Notre désespoir porte avec lui un principe de vie, la vitalité du poison; c'est une racine vivace qui entretient ses branches flétries. Car la douleur ne serait presque rien, si elle donnait la mort; mais la vie féconde les fruits odieux du chagrin, semblables à ces pommes des bords de la Mer-Morte, qui n'offrent que des cendres au voyageur altéré. Si l'homme comptait ses jours par ses plaisirs, quelques heures éparses parmi des années entières lui permettraient-elles de fixer à douze lustres la durée de son existence ?

19

Le roi prophète compta les années de l'homme; le nombre en est bien suffisant et trop considérable même, si nous devons en croire ton histoire, ô fatal Waterloo ! toi qui abrégeas encore cette vie si courte ! Des millions d'hommes prononcent ton nom, devenu fameux, et leur postérité le répétera en s'écriant : « C'est à Waterloo que les nations réunies tirèrent l'épée : leur armée comptait nos ancêtres dans ses rangs. » Voilà tout ce que la gloire de ce jour pourra arracher à l'oubli.

20

Waterloo ! tu as été témoin de la chute de celui qui fut le plus extraordinaire, mais non le plus méchant des hommes : mélange inexplicable de principes contraires, son esprit se fixait un moment sur les objets les plus grands, et revenait avec la même attention aux plus légers détails ! O toi qui fus extrême en tout, si tu avais su garder un juste milieu, tu occuperais encore le trône... ou tu n'y serais jamais monté. C'est à ton audace que tu dois ton élévation et ta chute !... Mais tu n'as pas renoncé à revêtir la pourpre impériale, à ébranler de nouveau le monde, et à en être une troisième fois le Jupiter tonnant.

21

Tu es le conquérant et le captif de la terre ! tu la fais trembler encore, et ton nom redoutable ne fit jamais plus d'impression sur les âmes des hommes, qu'aujourd'hui que tu n'es plus rien, si ce n'est le vil jouet de la renommée. Elle te courtisait jadis, t'obéissait en esclave, et flattait ton ambition, jusqu'à te persuader que tu étais une divinité : tel tu parus en effet aux nations étonnées qui, dans leur stupeur, te crurent longtemps tout ce que tu voulus être à leurs yeux.

22

Toujours au-dessus ou au-dessous de l'homme dans ta grandeur comme dans tes disgrâces; faisant la guerre à des nations entières, et fuyant du champ de bataille; te servant de la tête des rois comme d'un marchepied, et forcé de céder plus que le dernier de tes soldats, tu sus régir un empire, le renverser et le relever encore... et tu ne pus gouverner la moindre de tes passions! Habile dans l'art de connaître les hommes, tu ne sus ni étudier ton âme, ni modérer ta soif de combats; tu ignoras que la Fortune tentée trop souvent abandonne l'astre le plus élevé.

23

Cependant ton âme a supporté les revers avec cette philosophie innée, qui, soit sagesse, soit indifférence ou orgueil, fut toujours un fiel amer pour un ennemi. Quand toute l'armée de la haine t'observait pour railler tes terreurs, tu souris avec un front calme et résigné. Quand la fortune trahit son favori, son enfant gâté, il resta inébranlable sous le poids des maux amoncelés sur lui.

24

Plus sage que dans tes jours de gloire! car alors l'ambition t'inspirait un dédain trop peu

dissimulé pour les hommes et pour leurs pensées. Ce dédain était juste; mais devais-tu l'exprimer sur tes lèvres et ton front? devais-tu rejeter avec mépris les instruments de tes grandeurs, qui se sont enfin tournés contre toi-même pour te renverser? Ah! ce monde est une pauvre chose à gagner ou à perdre, et tu l'as éprouvé, comme tous ceux qui ont choisi cette destinée.

25

Si, semblable à une tour solitaire, bâtie sur la pente d'un rocher, tu t'étais soutenu seul, ou si tu avais succombé seul ,ton mépris pour la race humaine t'aurait aidé à braver le choc des tempêtes; mais ton trône était fondé sur les pensées des mortels; leur admiration était la plus sûre de tes armes. Tu fus un autre Alexandre! avant de railler les hommes comme Diogène, il eût fallu te dépouiller de la pourpre : la terre serait un antre beaucoup trop vaste pour des cyniques couronnés.

26

Mais le repos est un enfer pour les âmes actives, et voilà ce qui fut ta perte! Il est un feu et une agitation secrète pour les âmes qui ne peuvent être contenues dans un cercle étroit, et qui

vont toujours au-delà des bornes d'un désir modéré. Embrasées de ce feu toujours plus difficile à éteindre, elles sont tourmentées de la soif des dangers et ne se lassent que du repos : fièvre du cœur fatale à tous ceux qu'elle dévore, à tous ceux qui en furent atteints.

27

Elle fait ces insensés qui, par leur contagion, rendent les hommes insensés comme eux : conquérants et monarques, fondateurs de sectes et de systèmes, sophistes, poëtes, rêveurs politiques, tous ces êtres, agités par l'inquiétude, qui ébranle trop fortement les secrets ressorts de l'âme, sont dupes eux-mêmes de ceux qu'ils abusent; leur sort est envié, quoique bien peu digne de l'être; que de douleurs amères sont leur partage ! Un cœur semblable mis à découvert donnerait aux hommes l'utile leçon de dédaigner l'ambition de briller ou de régner.

28

Ils ne respirent qu'agitation, et leur vie est une tempête qui les soutient dans les airs pour les laisser enfin retomber sur la terre; mais ils sont tellement accoutumés à cette vie orageuse, que, si, survivant aux périls qu'ils ont affrontés, ils

voient succéder le calme du crépuscule à leurs jours brillants de périls, ils se sentent accablés par le chagrin et meurent de langueur, comme un feu qu'on néglige d'entretenir et qui ne jette plus que quelques flammes vacillantes, ou comme une épée qui se rouille dans l'oisiveté et se consume elle-même sans gloire.

29

Celui qui gravit la cime des montagnes verra que la neige ou les nuages enveloppent surtout les plus élevées. Le mortel qui soumet les hommes à son sceptre, ou qui les surpasse tous par son génie, doit s'attendre à la haine de ceux qu'il laisse au-dessous de lui. Quoique le soleil de la gloire brille sur sa tête, et qu'il voie sous ses pas la terre et l'océan, des rochers armés de glaces l'entourent; les tempêtes grondent et le menacent : tel est le prix des travaux qui conduisent à ces hauteurs.

Lord BYRON.



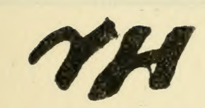
TABLE DES MATIÈRES

❧ ❧ ❧

WATERLOO

LE TRIPTYQUE DU POÈTE

LES POÈTES DE WATERLOO



IMP. Fr.-A. TOURBIER,
LOOS & Cie o o o o o
MONTROUGE (Seine)

2908 — IMP. LA SEMEUSE ÉTAMPES